

LE NOUVEAU TESTAMENT

ACCUEILLIR LA PAROLE DE DIEU

Accueillir la parole de Dieu

Accueillir la parole de Dieu

Par une introduction à la Bible, suivie du texte complet du Nouveau Testament et d'une histoire des saints, cet ouvrage vous propose de découvrir les sources de la foi chrétienne et la vie des acteurs privilégiés de son développement historique.

Les introductions à l'Ancien et au Nouveau Testament *situent les différents livres bibliques dans l'histoire du peuple d'Israël et des premières communautés chrétiennes, permettant de comprendre ainsi la façon dont Dieu dévoile progressivement son amour pour l'humanité qu'il veut libre et heureuse.*

N'est-ce pas pour chacun un chemin vers la découverte de cet amour qui lui est personnellement offert ?

Le texte complet du Nouveau Testament, *assorti de documents pour faciliter la compréhension du texte (vocabulaire biblique) ou l'étude d'un thème (un index : pour se retrouver dans l'Évangile), vous est rendu facilement accessible.*

À sa lecture pourra surgir en vous la parole intérieure, écho de celle que vous lisez, et qui devient ainsi parole vivante de Dieu : ce que Dieu vous dit aujourd'hui.

Depuis deux mille ans, cette parole, lue et méditée par la communauté croyante, a fait surgir des réponses personnelles innombrables. Certaines ont davantage marqué leur époque et l'histoire les a retenues. À la suite du Christ toujours vivant, des hommes et des femmes ont incarné l'Évangile de façon lumineuse, ils sont les saints et les saintes de notre Église, pour beaucoup inconnus, pour d'autres canonisés, donnés en exemple. L'évocation de leur vie offre une approche renouvelée de ***l'histoire de l'Église*** *: histoire d'un peuple fraternel avant d'être histoire d'une institution.*

À sa lecture vous pourrez reconnaître des frères et des sœurs qui vous lancent un appel à vivre l'Évangile à la fois dans la fidélité et dans l'invention : à chaque époque l'Église doit parler le langage de son temps, qui le fera sinon les chrétiens qui sont aujourd'hui cette Église ?

Nous souhaitons que ce livre, que vous pourrez garder dans votre poche ou votre sac à main, soit un compagnon de tous les jours, souvent ouvert, toujours « parlant » et, pourquoi pas ? un moyen de communiquer avec ceux qui cherchent une lumière sur leur route.

L'Église a de nombreux visages, les communautés sont différentes d'une culture à l'autre, d'une région à l'autre, mais toutes se reconnaissent à leur fraternité en Christ.

L'Évangile lu et vécu est le livre de cette fraternité.

INTRODUCTION A L'ANCIEN TESTAMENT

UNE HISTOIRE ET DES ÉCRITS

Quand on ouvre la Bible, on peut être dérouté pour beaucoup de raisons. Les unes tiennent à l'histoire qui affleure dans ce livre : cela se passe en un temps et dans des pays dont nous ne connaissons quasi rien. De plus, on y trouve une variété de textes relevant de genres très divers et qui semblent assemblés de façon désordonnée.

Pourtant, ce livre est le souvenir écrit qu'Israël a retenu de son histoire : celui des grands moments où il a perçu quelque chose de la présence de Dieu et de sa Parole à travers certains événements.

Pourtant, aussi, ce livre est riche en densité de vie humaine et spirituelle. Il touche aux grandes questions de l'humanité de tous les temps : l'homme, la vie, l'amour, la mort... Même non initié, le chrétien y retrouve quelque chose de son histoire.

Il est donc important de ne pas se laisser rebuter par les difficultés de premier abord. Au contraire, il est avantageux d'acquérir le minimum de connaissances nécessaires pour accéder à ce bien précieux d'une Parole qui touche le lecteur d'aujourd'hui autant que celui d'hier, même si c'est différemment.

HISTOIRE

L'histoire du peuple d'Israël peut se résumer de façon relativement sir ple en deux grandes périodes.

Une première période, marquée par des réalisations matérielles et po tiques: naissance d'un peuple, conquête d'une terre, formation d'u nation et d'un État, mise en place et histoire d'une monarchie.

Une deuxième période davantage marquée par l'activité religieuse l'attente de quelque chose d'autre que dans la période précédente: u terre, mais autrement; un peuple, mais plus universel, etc...

Entre les deux, un événement tournant: l'exil en Babylonie.

Une douzaine de dates suffisent largement pour avoir les points repère de cette histoire.

ÉCRITS

'Ancien Testament comprend une cinquantaine de livres. Ils ne sont pas lisposés suivant l'ordre chronologique et n'ont pas été rédigés au noment des événements dont ils parlent. Leur rédaction a été le fruit l'une lente élaboration. Pour certains, il est difficile de dire qui les a crits car ils sont dus à des auteurs d'époques diverses. Pour d'autres, il a eu un premier auteur connu, mais son texte a été amplifié et modifié par la suite.

la première période de l'histoire, apparaissent des écrits encore très ragmentaires: c'est le temps où la langue hébraïque prend forme, on lispose de peu de moyens techniques. Mais on trouve des éléments des quatre principaux genres: des récits sur la Loi et l'Alliance , de l'histoire, des prédications de prophètes, des Psaumes et Proverbes.

l'exil commence une activité littéraire plus intense.

A la deuxième période a lieu la rédaction définitive de la plus grande partie des textes bibliques.

I. — Naissance, installatio croissance, chute d'Israël

Vers 1750	Migration d'un clan semi-nomade de Mésopotamie en Canaan (Palestine).	ABRAHA Les Patriarche	*On n'écrit pas, on raconte et une tradition orale naît.*
1600	Immigration partielle en Égypte, puis esclavage.		
1250	Sortie d'Égypte; les Hébreux deviennent « Israël ». Au Sinaï, commence une Alliance avec Dieu.	MOÏS	*Quelques phrases écrites sur pierre: la « Loi ».*
1230	Installation progressive et difficile sur la terre d'Abraham.	Josu les « Juges	

Date	Événements	Personnages	Écrits
1000	Naissance de la monarchie ; à son apogée, elle devient héréditaire.	S DAVID, Salom	*langue hébraïque, elle aussi, est à son apogée.*
			n se met à écrire des récits développés sur l'histoire du passé jusqu'aux énements récents ; des Proverbes, des Psaumes.
931	En Scission du royaume en deux : Nord (« Israël », cap. Samarie) ; Sud (« Juda », cap. Jérusalem).		*es disciples des prophètes mettent leurs paroles par écrit sur des ssons de terre cuite et des rouleaux de cuir.*
722	Déportation des habitants du Nord.		
597/87	Chute de Jérusalem et déportation des habitants du Sud.		

L'épreuve : en Babylonie

Date	Événements	Personnages	Écrits
	Organisation en communautés religieuses : on prend le nom de « Juifs ».		*es exilés réfléchissent sur toute l'histoire passée et complètent les écrits ntérieurs : livres historiques, prophétiques.*
539	Prise de Babylone par les Perses.	Cy	

II. — L'attente d'israël nouveau

Date	Événements	Personnages	Écrits
538	Retour partiel en Palestine : occupation pacifique par les Perses. Reconstruction du Temple.	Esdr	*in des Prophètes. Beaucoup de Psaumes.* *édaction définitive, par des prêtres, des cinq premiers livres ou « Loi ».*
333	Occupation par les Grecs : dispersion des Juifs dans le bassin méditerranéen. Lutte pour l'indépendance.	Alexandre le Gra les Maccab	*es Sages écrivent de nombreux livres de réflexion.* *n Égypte, pour les Juifs hors de Palestine, la Bible est traduite en grec.* *ans l'épreuve, naissance de nouveaux livres : les « Apocalypses ».*
63	Occupation romaine : trois courants religieux : Pharisiens, Esséniens, Sadducéens.	Hérode le Gra	*ivre de la Sagesse.* *bondante littérature juive non retenue par les chrétiens comme parole e Dieu.*

PREMIÈRE PÉRIODE : 1750-597/87 AV. J.-C.

Le temps des origines

Toute origine garde quelque secret. Où faire commencer celle de la vie, celle de l'homme, celle d'une civilisation ? A partir d'un certain seuil, on y voit assez clair. Mais, au-delà, on ne peut que percevoir des indices, éclairés par la lumière ou les développements reçus par la suite. Dans un embryon, il y a déjà tout ce qui se développera, mais sans que cela se perçoive nettement.

Ainsi en va-t-il aussi de l'histoire d'Israël : à partir de l'installation sur la terre et de la mise en place de la monarchie avec David, on y voit clair ; mais auparavant, il est difficile de savoir les détails de l'histoire. Ce que fournissent les livres qui parlent des origines d'Israël est beaucoup plus la conscience très forte qu'il en a que des renseignements précis.

Derrière cette conscience très vive, on décèle deux temps : celui d'une libération d'Égypte, avec Moïse ; et celui d'un début d'histoire avec un lointain ancêtre : Abraham.

Quelques souvenirs historiques, seulement, remontent jusqu'à eux : ténus pour Abraham, et plus nets pour Moïse.

Vers 1750, tout a commencé avec un clan venu de Mésopotamie et de Syrie, implanté pour une part en Canaan (la future Palestine) et, pour une autre, en Égypte où il était plus facile de trouver subsistance. Des sanctuaires gardent le souvenir du passage des ancêtres, surtout du premier : Abraham.

Qu'a-t-il vécu, au juste ? Au fil du temps, et avec la foi de ses descendants, son histoire est devenue peu à peu celle que l'on trouve dans la GENÈSE, ce qu'elle est devenue ainsi l'emportant sur ce qui s'est passé et qui nous échappe. Cela ne la minimise en rien.

La méditation des siècles a fait de cet ancêtre une figure extraordinaire de « croyant », vérité spirituelle plus importante que la connaissance des détails réels de la vie de cet homme.

On voit en lui quelqu'un marqué par l'espérance d'une terre et d'une descendance à travers lesquelles rejaillit sur tous la bénédiction de Dieu *(Genèse* 12, *1-4)*. Il est resté dans la mémoire de cette

descendance comme un modèle de fidélité à travers les épreuves (*Lettre aux Hébreux* 11, *8-9*), et il est reconnu comme « père dans la foi », non seulement par les chrétiens mais aussi par les juifs et les musulmans. Son espérance devait trouver un jour son accomplissement dans la personne de Jésus (*Jean* 8, *56*).

Vers 1250, avec Moïse, l'historicité se fait plus solide. Mais lui aussi est présenté dans la Bible davantage comme le personnage qu'il est devenu dans la foi d'Israël que par des renseignements précis sur les événements de son temps. Il est net qu'avec lui a eu lieu une libération : la « sortie » d'Égypte (ou exode) d'une population de travailleurs immigrés qui avaient fini par être traités en esclaves pour diverses raisons économiques et politiques. On les appelait du sobriquet méprisant de « apirou » : d'où le nom d'« hébreu ».

Pour sa mission, Moïse s'est appuyé sur la révélation qu'il a eue de Dieu, au Sinaï : un Dieu Unique, Vivant, dont le nom est YAHWEH, c'est-à-dire « CELUI QUI EST ET QUI FAIT ÊTRE ». Libérés, les Hébreux deviennent « Israël » (« fort contre Dieu », nom qui traduit l'Alliance avec Dieu à travers le combat de la foi). Moïse leur donne quelques lois inspirées par Dieu et qui accompagnent une Alliance appelée à bien des développements.

Telle est la base de la foi d'Israël. Dans toute la suite de son histoire, ce peuple ne peut se passer de ces convictions sur ses origines.

• *D'Abraham à Moïse, des récits circulent dans la tradition orale. Un siècle et demi avant Moïse, l'alphabet est inventé. Avec Moïse, on commence à garder sur des pierres la trace écrite de lois qu'il a transmises. En même temps, on répète des souvenirs, notamment des refrains (voir* Exode *15*, 21).

La réussite glorieuse et éphémère

1250. *Josué, le successeur de Moïse ; Samuel, le dernier « juge » ; Saül, le premier roi.*

Ces trois noms peuvent être retenus pour cette période.

Après la grande aventure de la « libération », s'ouvre une période très difficile. Il faut s'installer dans le pays qui a déjà d'autres

occupants. Certains clans sont formés de lointains descendants d'Abraham non descendus en Égypte. Avec eux, on va nouer des liens et se reconnaître membres d'un même peuple attaché au même Dieu. D'autres sont étrangers ou ennemis ; on essaiera de s'entendre avec eux ou bien on leur fera la guerre : il faut survivre et avoir son coin de terre.

Tout cela ne se passe pas sans violence, cruauté et même massacres d'un côté comme de l'autre : on n'en est pas encore à la morale de l'Évangile (on le voit en lisant les livres de **JOSUÉ** et des **JUGES**). Il faudra une longue éducation pour y parvenir. Si la Bible contient une telle histoire, ce n'est pas pour inviter à faire de même mais pour montrer que, lorsque aujourd'hui pareille situation se produit encore, Dieu ne désespère pas de voir les hommes changer, il n'est pas absent à cette histoire.

Les récits sur cette période parlent d'un premier chef successeur de Moïse : Josué, lequel fait traverser le Jourdain à son peuple. Puis vient un temps où chaque tribu vit de son côté, faisant appel aux autres en cas de danger. A ces moments-là, on voit surgir des chefs, souvent de simples paysans, qui prennent épisodiquement la tête des combats, puis retournent à leur travail de tous les jours ; on les appelle les « Juges ».

Le dernier des Juges est Samuel : avec lui commence à apparaître le prophétisme (voir *1 Samuel* 3, *1-18*) et il consacre roi d'abord Saül puis David.

Ce temps de guerre et d'inquiétude est aussi un temps de grand changement de vie pour l'ensemble du peuple. Après avoir été nomades, puis travailleurs immigrés errant à la recherche d'une terre, ces hommes deviennent agriculteurs. Ils s'installent, bâtissent des villes (souvent de gros villages perchés sur les collines et entourés de remparts), s'habituent aux méthodes et aux rythmes des travaux de la terre. Cette période dure environ deux cents ans (1200 à 1000 avant Jésus Christ).

Elle montre un Israël dont la foi est éprouvée par la tentation du mélange avec les religions très liées à la fécondité de la terre, répandues dans le pays. C'est pour s'en défendre qu'Israël a souvent pratiqué la loi de la « guerre sainte » ! Cependant, il s'est déjà montré capable d'épargner certains païens. Par là, il amorce une lente découverte : dans son plan, Dieu veut faire leur place à tous les hommes et c'est Jésus qui dira jusqu'où cela doit aller (*Luc* 10, *29-37*).

• *A l'époque des Juges, la guerre occupe trop et on dispose de trop peu de moyens techniques pour avoir la liberté d'écrire, mais la tradition orale s'amplifie et, en certains lieux, se forment des récits quasiment répétés par cœur : cantiques* (Josué *10*, 12 ; Juges *5*), *parabole* (Juges *9*, 7-15), *souvenirs de célébration d'alliance* (Josué *24*), *de villes conquises, détruites, passées au fil de l'épée* (Josué *6*, 21)...

1000. *David et Salomon*

Une étape nouvelle intervient avec l'arrivée d'ennemis maîtrisant le fer, donc ayant des armes redoutables (chars, flèches) : ce sont les Philistins. Ils viennent de la mer Égée et s'établissent sur la côte de la Palestine. Pour se défendre, il faut s'unir. C'en est fini du temps où chaque tribu vit pour elle-même. Israël va se donner un roi, un État, des frontières, une armée...

Cette mutation n'a pas été sans difficulté car, en adoptant un autre style de société que celui dans lequel ils avaient reçu la révélation au désert, certains craignaient de devenir un peuple comme les autres, laissant de côté la foi en même temps qu'ils lâchaient les structures dans lesquelles ils l'avaient reçue (voir des traces de l'antimonarchisme dans *Juges* 9, *7-15 ; 1 Samuel* 8, *10-22*). Ce problème de « fidélité » dans l' « adaptation » restera permanent dans l'histoire du peuple de Dieu. Aujourd'hui encore, il demeure d'une brûlante actualité.

Après l'essai malheureux de Saül, c'est David, petit paysan du village de Bethléem, qui va instaurer la royauté grâce à son courage, à son talent d'entraîneur, à son sens politique. Après une série de guerres victorieuses, il réussit à rassembler les tribus autour de Jérusalem, la capitale qu'il a conquise sur les dernières populations locales indépendantes. Bien plus, il annexe les petits peuples voisins ou leur impose des alliances qui les mettent sous sa dépendance.

Ainsi s'établit, sur le territoire actuel de la Syrie, du Liban, d'Israël et de la Jordanie, un véritable petit empire. Nous sommes

vers l'an mille, c'est le sommet de l'histoire d'Israël. C'est aussi le moment où il entre vraiment dans l'histoire : on va maintenant parler de lui dans les écrits des peuples voisins.

A la mort de David, son fils Salomon hérite d'une situation enviable : pendant quarante ans, il régnera, avec prestige, sur un royaume pacifié. Mais, surtout, il hérite de la promesse faite par le prophète Nathan assurant qu'une alliance toute particulière lierait toujours à Dieu la dynastie de David *(2 Samuel 7, 1-17 ; Psaume 19)*.

Parmi ses descendants, on s'est mis peu à peu à en attendre un qui soit vraiment roi (ou « messie ») selon la volonté de Dieu. C'est ainsi qu'est né et s'est développé le messianisme. Jésus le réalisera mais autrement qu'on l'attendait, et il faudra auparavant passer par bien des épreuves pour purifier la conception politique qu'on s'en faisait.

• *A cette époque, la langue hébraïque a atteint l'apogée de sa forme. On n'en est plus au temps de la conquête, et l'État dispose de moyens pour développer une littérature qui contribue à unifier la nation. Se donner des structures entraîne des inconvénients, mais aussi quelques avantages. Ainsi, entre autres, on dispose de spécialistes pour écrire et de lieux pour garder les écrits. Des archives de la royauté voient le jour et constitueront une des sources utiles aux auteurs qui composeront les livres de* **JOSUÉ, JUGES, SAMUEL, ROIS**.

En permettant de prendre du recul sur les événements, cette période permet de faire l'histoire du passé et de forger ainsi l'identité d'Israël au milieu des autres nations.

Un auteur inconnu rédige une première histoire sainte qui comporte une rédaction des traditions sur les Patriarches, sur Moïse et l'exode, le tout préfacé par une évocation des origines depuis le premier homme. Cette histoire sainte se trouve actuellement dispersée dans les livres de la **GENÈSE**, *de l'***EXODE** *et des* **NOMBRES**. *On verra comment, plus tard, elle a été amplifiée et amalgamée avec d'autres histoires saintes traitant des mêmes sujets. Faute de savoir qui est l'auteur de ce premier grand texte, on l'appelle « Yahwiste » parce que, tout au long de son récit, il désigne Dieu par le nom de Yahweh qui, en fait, ne lui a été donné qu'à partir de Moïse. Dans leurs notes, les Bibles indiquent les textes qui reviennent à cet auteur.*

— David compose des **PSAUMES**. *Même si l'on n'en conserve plus guère remontant tels quels à lui, il en a inauguré le genre. Après lui la rédaction des psaumes se développera surtout au retour de l'exil.*

— Salomon a introduit à sa cour des « sages » venant d'Égypte. Ce sont des humanistes, aux connaissances assez vastes, ayant voyagé, et qui sont attachés à scruter le sens de la vie de l'homme. Sans se mêler directement des événements comme le font les prophètes, ils ont cependant un certain rôle politique, car ils contribuent à l'éclat de la monarchie et de sa cour, tant que celle-ci subsiste. Ils commencent à composer des **PROVERBES** *(chap.* 10 *à* 22).

La scission du Royaume en deux

931.

La période de gloire fut relativement courte. Salomon avait mené une politique de prestige coûtant fort cher et génératrice d'injustice sociale : faste de la cour, force de frappe avec mise en place d'une cavalerie, construction du Temple, etc. De plus, comme David, il dégrevait d'impôts les gens de sa région du Sud et faisait payer ceux du Nord. Aussi, à sa mort (en 931), la maladresse de son fils suffit à provoquer une cassure irrémédiable.

Salomon avait organisé le royaume en douze districts, leur donnant à chacun un nom correspondant, en général, à sa géographie. Pour montrer l'unité entre eux, les auteurs de la Bible ont fait d'eux les « douze fils de Jacob ». Et voilà que cette belle unité éclate en deux ! Au nord : « Israël » avec dix tribus, qui se donnera Samarie pour capitale ; au sud : « Juda », avec deux tribus au très petit territoire mais fort de deux éléments : les rois descendants de David considérés comme élus du Seigneur, et Jérusalem avec le Temple en un site protégé par sa difficulté d'accès.

La période des deux royaumes a été marquée par l'action des prophètes. Les prophètes sont des hommes bien insérés dans l'histoire de leur peuple et, par leur foi, à l'écoute du Dieu Unique. Non pas des animateurs d'un mouvement, mais des gens qui prennent position sur des faits de vie du peuple. Ce ne sont pas des devins qui annoncent l'avenir, mais des voyants qui percent le sens du présent et ouvrent ainsi l'avenir. On trouve chez eux une double dénonciation : celle de l'idolâtrie et celle du mépris des autres, particu-

lièrement sous forme d'injustice. Quand tout va mal, ils annoncent l'espérance : tout repartira, même avec un simple petit reste et, quand on croit que tout va bien, ils annoncent des catastrophes. Une des caractéristiques de leur vie est de savoir accompagner leur parole de gestes symboliques percutants.

Mais, politiquement, c'est une période de déclin progressif. Les rois sont souvent médiocres. Les peuples soumis reprennent peu à peu leur indépendance. Et, surtout, un danger mortel vient de Mésopotamie. Là, en effet, se développe le puissant empire guerrier des Assyriens qui menace les deux royaumes, leur impose le paiement de lourds tributs, les envahit plusieurs fois et leur fait subir de cuisantes défaites.

En 722, le royaume du Nord disparaît, la plus grande partie de sa population est déportée et on n'entendra plus jamais parler d'elle.

• *N'héritant plus de l'histoire sainte transmise à Jérusalem, les gens du Nord s'en donnent une nouvelle, reprenant souvent les mêmes points que celle du « Yahwiste », mais sans l'évocation des origines. On la trouve donc également dans* **GENÈSE, EXODE, NOMBRES**, *amalgamée à la précédente. L'auteur étant lui aussi inconnu, on lui donne le nom de « Elohiste » car il commence par nommer Dieu « Elohim » (nom commun pour dire « dieu », dans la langue de l'époque) réservant de lui attribuer celui de Yahweh seulement à partir de la Révélation qu'en a eue Moïse.*

Cette histoire comporte moins de détails concrets et piquants que celle du « Yahwiste ». Elle fait preuve de plus d'érudition et de notes psychologiques. Surtout, elle reflète le courant qui se développe dans la foulée des prophètes, Élie et Élisée. C'est alors qu'apparaissent deux écrits : ceux des prophètes **AMOS** *et* **OSÉE**.

Amos, agriculteur originaire du Sud, dont l'activité se déroule au Nord, à Samarie, dénonce les infidélités à l'Alliance qui se traduisent par l'injustice sociale, la spéculation, le formalisme religieux et il annonce le changement qui va s'opérer.

Osée, du Nord, est marié à une femme qui l'abandonne pour fréquenter les cultes païens. Cette infidélité lui fait découvrir ce qu'est le cœur de Dieu face aux infidélités de son peuple Israël. Aussi, il chante l'amour de celui-ci : Dieu est comme un tendre époux, un père à la bonté maternelle.

A deux reprises, le petit royaume du Sud tente des réformes profondes. Durant une dizaine d'années (de 715 à 705) le roi Ezékias, soutenu par le prophète Isaïe et provoqué par la défaite du royaume de Samarie, au Nord, prend un certain nombre de mesures politiques et religieuses.

En 701, Jérusalem est assiégée ; elle n'est pas prise, mais le royaume de Juda en sort très affaibli. A son tour, le jeune roi Josias lui redonne des forces pendant quelques années (622-609).

Le pouvoir en Mésopotamie passe aux mains d'un autre peuple, celui des Babyloniens qui poursuivent la même politique de conquête que les Assyriens. Jérusalem connaît une déportation en 597, puis de nouveau en 587 en étant détruite cette fois : saccage, massacres, il ne reste rien du royaume de Juda *(2 Rois* 24, *10 à* 25, *21).*

• — *Une grande activité prophétique est déployée :* **ISAÏE** *(chap.* 1 *à* 39), **MICHÉE, NAHOUM, SOPHONIE, JÉRÉMIE**. *La vie et le message de ce dernier prophète sont marqués par l'adversité. Clairvoyant, il annonce la ruine du royaume et connaît le cachot, le carcan... en attendant de mourir en terre étrangère. C'est un pauvre qui a mis en relief l'importance du cœur jusqu'à annoncer une nouvelle alliance non pas écrite sur pierre mais dans le cœur, sans qu'il puisse encore savoir qu'elle se réaliserait avec Jésus (Jérémie* 31, *31-34).*

Ce ne sont pas les prophètes eux-mêmes qui écrivent leurs livres, mais leurs disciples ; c'est surtout pendant l'exil que d'autres mettront la dernière main à leurs œuvres en plaçant leurs paroles dans un ordre qui ne correspond pas à notre logique.

— *Des* **PROVERBES**, *plus développés qu'auparavant (chap.* 22-24 *et* 25-29) *sont recueillis ainsi que des* **PSAUMES**.

— *Après la chute de Samarie en 722, des Juifs pieux se replient sur Jérusalem avec leurs traditions : on amalgame le Yahwiste et l'Elohiste ; en plus, éclairé par les événements, on rédige un long développement sur le passé présenté comme « Testament de Moïse » : c'est le* **DEUTÉRONOME**. *Ce livre est centré sur l'amour de Dieu, sa bonté par le don de la terre qu'il a fait à Israël malgré les infidélités de celui-ci, centré aussi sur la nécessité de ne plus avoir qu'un sanctuaire unique : Jérusalem. Cette œuvre est à l'origine du mouvement de réforme lancé par Josias.*

L'EXIL EN BABYLONIE : 597-87 à 538

597/87.
Quelques dizaines de milliers d'exilés sont emmenés en Babylonie, pris parmi les dignitaires, les notables, les ouvriers qualifiés. Les gens de la campagne ont été épargnés. Tout n'est pas perdu pour les exilés. Par chance, ils ont été groupés dans une région, ce qui a facilité le maintien de leur identité et de la cohésion entre eux. En outre, cette condition nouvelle libère leur étonnante vitalité : alors qu'ils paraissaient divisés, dévitalisés, les voilà qui se regroupent, qui créent des communautés de réflexion et de prière, qui approfondissent des textes de parole de Dieu emportés avec eux. Ils découvrent aussi leur talent pour le commerce et la finance.

L'espoir renaît, mais comment revenir au pays ? Du dehors, un élément rend ce retour possible : venu des plateaux d'Iran, un chef perse, Cyrus, défait l'empire babylonien et bâtit un immense État qui s'étend de l'actuelle Turquie aux frontières de l'Inde. Sa politique est neuve : rassurer les populations naguère opprimées et renvoyer chez eux les déportés en respectant leurs coutumes locales. Bref : établir son pouvoir par la pacification ; la Bible dit qu'il est un « messie » de Dieu sans le savoir *(Isaïe 45, 1-5)*.

539.
Cyrus fait tomber Babylone : c'est une explosion d'espoir chez les exilés.

• *Le temps de l'exil à Babylone est l'occasion d'approfondir, de compléter tous les écrits précédemment mentionnés ; surtout les livres historiques :* **JOSUÉ, JUGES, SAMUEL, ROIS** *; et les prophètes :* **ISAÏE, MICHÉE, NAHOUM, SOPHONIE, JÉRÉMIE, HABACUC.**

— A cela s'ajoutent des **PSAUMES** *; par exemple :* 73, 78, 79, 105, 122... *et les* **LAMENTATIONS,** *trace des deuils liturgiques célébrés sur les ruines de Jérusalem.*

Ces livres montrent le peuple de Dieu s'efforçant de comprendre que ce qui arrive n'est pas une cassure dans son histoire, mais une épreuve pour envisager un nouvel avenir en continuité avec ce qui précède, en même temps qu'en progrès pour éviter les erreurs du passé.

*— Bref : un temps où l'on découvre mieux ce qu'est la sainteté de Dieu, sa grandeur et comment devenir saint à son tour en témoignant de lui : tel est l'essentiel du livre d'***ÉZÉKIEL***, rédigé à cette époque et tout tourné vers une résurrection d'Israël au terme de son exil.*

— Puis, à la fin de l'exil, apparaît le **DEUXIÈME ISAÏE** *(chap.* 40 *à* 55*), livre d'espérance qui chante la grandeur de Dieu capable de maîtriser l'histoire en permettant le retour en Palestine. Ses pensées ne sont pas nos pensées et tous doivent le reconnaître comme Dieu Unique capable d'une tendresse plus grande que celle d'une mère.*

DEUXIÈME PÉRIODE : 538 A JÉSUS CHRIST

Le retour de l'exil et la restauration religieuse en Judée

538.
La réinstallation fut moins brillante qu'on avait pu l'espérer. Bon nombre de Juifs préférèrent rester à Babylone. Quant aux rapatriés, ils trouvèrent à Jérusalem une situation difficile. Tout était à reconstruire ; des étrangers s'étaient installés sur place ; l'administration perse était finalement tracassière. Cependant, à force de démarches, de ténacité, de luttes de toutes sortes, ils arrivèrent à reprendre une vie à peu près normale.

Une aide considérable fut donnée par Néhémie et Esdras, deux Juifs qui avaient acquis une situation importante à la cour perse, et qui, l'un après l'autre, reçurent mission officielle et financement pour venir au pays prendre les affaires en mains.

Il fallut défaire des mariages avec des étrangères et n'admettre comme habitants de Jérusalem que des Juifs. Bref : se donner un peu comme une clôture pour préserver son identité au milieu de nombreux païens avec, comme contrepartie, le danger de repliement.

• *A cette époque on trouve :*

— Des petits prophètes : **AGGÉE** *et* **ZACHARIE** *qui incitent à la reconstruction du Temple.*

— De nombreux **PSAUMES** *: les cantiques de pèlerinage à Jérusalem* (119 *à* 133)*, des psaumes du règne de Dieu* (46, 92, 95 *à* 97)*, des cantiques de Sion* (45, 47, 75, 86)*, d'une façon générale : des chants de louange, de nombreuses supplications individuelles, des méditations de sages... Pratiquement, le psautier est ainsi achevé à la fin de cette période.*

— C'est aussi le moment où est rédigée définitivement une nouvelle histoire sainte commencée à la fin de l'exil et qui recouvre le même ensemble que les histoires « Yahwiste » et « Elohiste » : évocation des origines, vie des patriarches, exode avec Moïse, etc... Elle se trouve répartie actuellement dans les livres de **GENÈSE, EXODE, LÉVITIQUE, NOMBRES**. *Faute d'en connaître les auteurs, on l'appelle « Histoire sacerdotale » car elle est une œuvre théologique des prêtres. Leur préoccupation est essentiellement liturgique : pour eux, le culte et les rites accompagnant la vie quotidienne ont une place primordiale car ils permettent de faire de tous les gestes une occasion de devenir saint comme Dieu est Saint. Cette histoire montre à quel point ces hommes ont étrangement le sens de la grandeur de Dieu. Leur peuple est tout petit, réduit à la simple province de Judée, et ils prétendent avoir pour Dieu le Maître du monde !*

— Ces mêmes cercles de prêtres ont amalgamé les quatre histoires saintes dont le noyau remonte à Moïse : Yahwiste, Elohiste, Deutéronomiste, Sacerdotale. Ils les agencent en cinq livres (ou **PENTATEUQUE**) : **GENÈSE, EXODE, LÉVITIQUE, NOMBRES, DEUTÉRONOME** *qui se trouvent clos autour de l'année 400. Les Juifs donnent le nom de Loi, ou Torah, à ces livres. Pour eux, ils constituent une partie de la Bible considérée comme normative de l'histoire du peuple tant par ses récits que par les lois qu'elle contient : elle dit ce qu'est Dieu pour son peuple et ce que celui-ci doit être pour son Dieu.*

— Des sages achèvent le livre des **PROVERBES** *(chap. 1 à 9), de même les livres de* **JONAS, RUTH**, *qui mettent en évidence la sainteté dont les païens sont capables, récits propres à élargir les horizons de certains Israélites tentés par le repliement.*

— Un autre auteur, quelque peu philosophe, présente le saint païen **JOB**. *Dans le livre qui porte ce nom, il pose la question fondamentale pour tous les hommes : celle de la souffrance qui survient alors qu'on n'y est pour rien. Sans avoir encore de réponse, il traduit l'aspiration à une rétribution autre que matérielle, aspiration à une vie avec Dieu pour toujours.*

— C'est le moment des derniers petits prophètes : **ABDIAS, MALACHIE, JOËL**, *et de la rédaction d'un* **TROISIÈME ISAÏE** *(chap. 56 à 66), orienté sur le rayonnement futur de Jérusalem avec la venue des temps messianiques. On ne sait ce que seront ceux-ci, mais on attend un salut de Dieu aux dimensions universalistes.*

Le choc de l'hellénisme

333.

Tout change. Jusque-là on ne s'était guère soucié de ce qui se passait à l'Ouest, au-delà de la mer. Or, voici qu'Alexandre, un jeune prince de vingt ans, qui avait hérité de son père le pouvoir sur toute la Grèce jusque-là divisée, décidait de conquérir l'Asie. Dans une avancée foudroyante, il conquiert l'empire perse, l'Égypte, une partie de l'Inde. Avec Alexandre, c'est la civilisation grecque qui envahit tout ce monde, y compris la Palestine. Après sa mort, des royaumes grecs s'implantent durablement, notamment en Égypte et en Syrie. Les Juifs sont sous une nouvelle domination qui, tour à tour, les déroute et les séduit.

175.

La confrontation tourne au tragique. Antiochus IV, roi de la partie syrienne de l'empire grec, poursuit une grande politique d'unification : tout le monde doit parler grec, vivre à la manière grecque, adopter les dieux grecs ; bref, on n'a plus le droit d'être Juif, de pratiquer la Loi, d'adorer le Dieu d'Israël. Certains se laissent séduire ; d'autres se soumettent par peur.

Mais un mouvement de résistance se lève : quelques-uns se font tuer plutôt que de renier leur foi ; c'est une grande période de martyrs. Autour de la famille des Maccabée, certains organisent une révolte armée en 167. La lutte est dure ; elle aboutit en 142 à la reconnaissance d'un État juif qui dure une centaine d'années, non sans difficultés ni luttes internes. La situation finit par attirer l'attention des Romains qui, peu à peu, prennent pied dans tout le monde méditerranéen.

• *Durant cette période, il n'y a plus que deux types d'écrits.*

— Au plan historique, mais avec une interprétation théologique ; les livres des **CHRONIQUES**, *d'***ESDRAS-NÉHÉMIE** *et des* **MARTYRS D'ISRAËL** *(ou* **MACCABÉE**).

— Interviennent alors surtout des livres des sages.

• *Les uns sont des réflexions sur la vie des croyants fidèles à Dieu. Rédigés lors d'une période calme et de relative abondance, ils posent le problème du bonheur : les biens temporels ne suffisent pas à combler les désirs profonds de l'homme* (**ECCLÉSIASTE**). *La vie, en milieu païen, demande de tenir fidèlement à la piété que l'on doit vivre en famille et dans le mariage* (**TOBIE**). *Dieu a fait l'homme et la femme pour l'amour* (**CANTIQUE des CANTIQUES**). *La vie religieuse se maintient dans les communautés juives dispersées parmi le monde hellénistique* (**BARUC**). **BEN SIRAC**, *lui, fait le point de la tradition au moment où va se déclencher une persécution.*

• *D'autres livres sont nés lors d'épreuves allant jusqu'à la persécution : ils fournissent des réflexions sur le sens final de l'histoire. Là, les sages se font prophètes à leur manière et cela prend la forme de « l'apocalypse », c'est-à-dire de la révélation dernière de la victoire de Dieu sur les forces du Mal à l'œuvre dans le monde.*
Ainsi apparaissent le **DEUXIÈME ZACHARIE** *(chap. 9 à 14), les livres d'***ESTHER**, **JUDITH** *et surtout* **DANIEL**. *Récit composite, rédigé lors du soulèvement des Maccabée contre la domination grecque, il est le témoin de la grande découverte provoquée par le martyre de tant de saints : « Dieu les ressuscitera ». On ne sait ni quand, ni comment, mais le terrain est assez préparé pour que Jésus arrive.*

Le choc provoqué par la persécution a donné naissance à une littérature de défense et d'espérance tournée vers une victoire à venir et l'annonce de temps nouveaux. Parallèlement, la dispersion des Juifs dans les villes du bassin méditerranéen a fait surgir dans la littérature des essais pour dire la Révélation en utilisant des éléments de la culture grecque. On le voit dans **JOB**, **ECCLÉSIASTE**...

La diversification en courants religieux et sectes

63.

Le général romain Pompée entre à Jérusalem. La vie juive est désormais sous la « protection » de Rome. Dans ce cadre, en 37 avant Jésus Christ, arrive au pouvoir un demi-juif : Hérode le Grand, sous lequel naîtra Jésus.

1. Ce livre est appelé aussi Qohélet.

C'est le moment de la formation de trois grands courants religieux qui vont marquer la période de Jésus : pharisien, sadducéen, essénien (voir plus loin, pp. 49 et 50).

A cette époque, beaucoup de Juifs ont émigré un peu partout et ont créé des communautés souvent très nombreuses, surtout en Égypte, en particulier à Alexandrie. Au temps de Jésus, il y a des Juifs tout autour de la Méditerranée, jusqu'à Rome et même en Gaule et en Espagne. Ils sont plus nombreux à l'étranger qu'en Palestine, comme encore de nos jours.

• *Le passage à une nouvelle culture se poursuit. Il se voit dans le dernier livre de l'Ancien Testament : celui de la* **SAGESSE**, *rédigé en grec et produit dans la communauté juive d'Alexandrie. C'est un essai adressé à des Juifs hellénisés et, à travers eux, aux mondes égyptien et grec.*
Avec le livre de la **SAGESSE**, *les textes de l'Ancien Testament sont achevés. Mais pour autant, à cette époque, les Juifs ne cessent pas d'écrire. On trouve de nombreux textes non retenus par les chrétiens, mais dont les spécialistes redécouvrent de plus en plus l'importance. Grâce à cette littérature, on comprend mieux dans quelle mentalité ont baigné les Évangiles quand ils ont été écrits...*

LA RÉVÉLATION DE DIEU DANS CETTE HISTOIRE ET CES ÉCRITS

Par sa réforme liturgique, le Concile Vatican II (1962-1965) introduit à toutes les messes des dimanches, un grand nombre d textes bibliques, en les répartissant sur trois années. De même, de lectures ont été établies dans toutes les célébrations de sacrements

Aussi, beaucoup de catholiques, peu initiés à la lecture de la Bibl se trouvent-ils confrontés à des difficultés : certains passages leu paraissent bien éloignés de leur vie actuelle. Pourtant, l'Ancie Testament présente de nombreuses richesses déjà en lui-même mais davantage encore pour mieux connaître la personne de Jésu et comprendre les Évangiles.

RICHESSE DE L'ANCIEN TESTAMENT PAR LUI-MÊM

REFLET DE L'HISTOIRE D'UN PEUPLE

L'Ancien Testament, très différent en cela des écrits des autre religions, se présente comme un texte lié à la Révélation d'un Die présent à l'histoire d'un peuple. Durant mille ans (de David a Christ), à travers des avancées et des reculs, des crises d'adaptatio et des attentes, ce peuple a manifesté un acharnement à garder l souvenir de ses découvertes.

Il a retenu, puis écrit et retouché à plusieurs reprises au cours de siècles, le récit des événements par lesquels il a perçu que Dieu lu parlait.

Ce sont des textes remplis de sagesse et d'humanité, de spiritualit et d'enseignement, de prières et de cris au sujet des questions d toujours qui occupent l'homme : la vie, l'amour, la souffrance, l mort, le bonheur et le mal...

La rédaction de ce livre s'échelonne sur mille ans. Malgré les situa- tions et les hommes très variés dont il est le reflet ; malgré, aussi, l grande diversité des genres littéraires qu'il utilise, une unité le tra- verse. Elle est due à la révélation du Dieu Unique dont il parle Dieu présent à son histoire et agissant toujours par le même Esprit.

Tout autre chose que l'œuvre d'un homme, l'Ancien Testament est le reflet de l'histoire de tout un peuple. Par contrecoup, il peut parler à chacun au cours de l'histoire de toute l'humanité.

FOI EN UN DIEU QUI PARLE

A longueur de temps, l'Ancien Testament répète que « Dieu parle ». Que signifie cette expression ? Pour les hommes du peuple d'Israël, Dieu parle par les événements et les écrits que la communauté aime retenir et utiliser dans ses liturgies.

Dieu parle par des événements

Une découverte intéressante attend le chrétien qui se met à fréquenter l'Ancien Testament : c'est de voir que, au niveau des événements, Dieu parle aujourd'hui comme il parlait déjà de ce temps-là. En effet, lorsque les auteurs disent « Dieu parle », il ne s'agit pas d'un mystérieux téléphone qui permettrait de communiquer directement avec lui d'une façon que nous ne connaîtrions plus. Il ne s'agit pas, non plus, d'une simple expérience psychologique due à des sentiments religieux, même profonds.

Pratiquement, lorsque la Bible dit « Dieu a parlé », ou « la parole de Dieu fut adressée à », ou tout autre expression semblable, c'est que l'auteur se trouve en présence de personnes dont la vie est marquée par un tournant qui n'a pas d'explication évidente : une force vive les a bouleversées, dévoilées à elles-mêmes, entraînées à prier et à se mettre davantage au service des autres, enfin à partager leur expérience avec d'autres. Par exemple : Abraham n'est pas le seul semi-nomade de son temps provoqué à migrer de Mésopotamie en Syrie ; mais, au lieu de se fixer dans son pays d'origine, il part plus loin, adore son Dieu en se confiant totalement à lui et rêve d'une terre ainsi que d'une descendance par lesquelles la bénédiction de ce Dieu puisse atteindre tous les autres.

La lecture attentive de la Bible montre que les personnes auxquelles Dieu parle sont engagées dans diverses solidarités. C'est dans leur conscience qu'il se révèle présent : il y devient « parlant » à l'occasion d'événements dont leur cœur de pauvre cherche le sens. Cette « parole de Dieu » ne suit pas forcément leur pente

naturelle ; elle n'est pas, non plus, dans le prolongement automati que de leurs qualités humaines : elle les rejoint et les provoque aller plus loin, ou autrement qu'elles n'auraient pensé.

La Bible utilise le vocabulaire de la « parole » et de « l'écoute » ca il s'agit d'une expérience de foi, c'est-à-dire de communicatio avec un être réel mais invisible. Dans la vie courante, la voix est c qui permet de communiquer même sans la présence visible d partenaire.

Si l'Écriture emploie le vocabulaire de la « parole », c'est donc tou jours pour exprimer une communication non évidente, possib uniquement par la foi. Si cela peut rassurer, les hommes de Bible n'ont pas habituellement été plus privilégiés que nous sur point.

Dieu parle par des écrits

Au cours de leur histoire, les hommes de la Bible ont aussi pr peu à peu conscience que Dieu parlait non seulement par les évé nements mais par le Livre qui a fini par se constituer dans le peu ple auquel ils appartenaient.

Ceux qui l'ont écrit étaient des personnes comme les autres, ave leurs limites et leurs qualités. Certains ont écrit par eux-mêmes o par l'intermédiaire de disciples, d'autres ont seulement repris retouché, développé des textes rédigés avant eux. Ils sont ainsi de centaines et on ne connaît le nom que d'un petit nombre. Ils on été comme des ouvriers ne sachant pas l'importance du chantie auquel ils travaillent. Juifs et chrétiens reconnaissent en eux de hommes « inspirés » *(2 Timothée 3, 16)*, c'est-à-dire que ce qu'il ont écrit est bien leur parole d'hommes mais, en même temps, l parole de Dieu parlant à travers eux.

Arrêter la liste des livres reconnus ainsi comme inspirés a pri du temps. Les Juifs l'ont fixée vers 90 après Jésus Christ ; il n'y ont pas retenu ceux qui ont été écrits ou transmis en grec Pratiquement, les protestants suivent cette liste fixée par le Juifs.

Quant aux catholiques, ils ont confirmé la leur officiellement et de façon définitive au Concile de Trente (au XVI[e] siècle) : elle comporte sept livres de plus et des portions de livres écrites en grec. Pour nous, dans la vie de chacun, c'est bien encore par les événements que Dieu parle. Mais en tant que parole de Dieu écrite, la Révélation est close. Elle correspond à un temps qui ne se reproduira plus : celui du passage de Dieu dans l'histoire des hommes en la personne de Jésus ; elle est liée à l'Incarnation. Le critère qui a fait retenir ces livres, et non d'autres, réside dans l'action de l'Esprit à l'œuvre dans la communauté de l'Ancien Testament et celle de l'Église. C'est par son aide et avec le temps qu'elles sont parvenues à ce consensus.

DIEU SE RÉVÈLE EN « ALLIANCE » AVEC LES HOMMES

Une Alliance exprimée par plusieurs mots

L'Ancien Testament présente un Dieu « Unique ». A la différence de ce qu'étaient ceux des religions de l'époque, il s'agit d'un Dieu qui se révèle présent à l'histoire des hommes.

Son nom révélé à Moïse est YAHWEH, c'est-à-dire « CELUI QUI EST, QUI FAIT ÊTRE ». Pour se nommer, il dit aussi « JE SUIS AVEC ». Chaque fois que des hommes ont perçu sa présence à leur vie, ce fut pour découvrir en lui un Libérateur ou Sauveur.

Il est « LE VIVANT », celui dont la puissance ne dispense pas les hommes de traverser des épreuves, mais qui peut leur donner confiance quand ils sont affligés.

Son peuple a fait l'expérience de sa fidélité alors que lui-même était infidèle, et cette expérience lui a fait découvrir que Dieu est AMOUR. Pour traduire cette réalité, les auteurs de la Bible disent tour à tour qu'il est « Époux », « Père », « Mère », attendant qu'en retour les hommes lui répondent aussi par l'amour : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, toute ton âme, toute ta force... » Ainsi, contrairement à une idée trop répandue, même parmi les chrétiens, à cause d'images guerrières mal comprises, la grande révélation que Dieu est Amour vient de l'Ancien Testament. Ce que Jésus est venu parfaire, c'est dire jusqu'où va cet Amour : aimer « comme » lui, en donnant sa vie pour tout homme sans distinction.

Une Alliance pour le bonheur de l'homme

Comme celui d'aujourd'hui, l'homme de l'Ancien Testament étai habité par le désir profond de parvenir au bonheur. Mais sa vi était rude, marquée par la hantise de la survie. Pour échapper au mauvaises années ou aux catastrophes, certains recouraient l'idolâtrie.

Cette pratique ne peut être regardée avec légèreté car elle tradui une requête profonde de l'homme de toujours ; ne pas crouler sou la peur ou les épreuves. Requête qui se retrouve même dans l monde de consommation abondante et de progrès scientifiqu qu'est le nôtre face au danger atomique, à la pollution, la progres sion démographique, la violence, etc...

Dans la Bible, au début de son histoire, Israël attendait tout c Dieu, prenant le bonheur ou le malheur comme des sanctions de s part. On pensait que la réussite ou la non-réussite matérielle éta la sanction qu'il envoyait suivant la conduite qu'avait eue le peu ple, pris collectivement.

A l'exil, Jérémie et Ezékiel ont fait franchir un pas en révélant qu la rétribution n'était pas collective mais personnelle.

Au retour de l'exil, avec Job, puis l'Ecclésiaste, un nouveau pas es franchi : on découvre que le bonheur n'est pas dans une rétributio matérielle ; on relève qu'une personne juste peut être éprouvée, e réciproquement. Le vrai bonheur, c'est donc la vie avec Dieu, un vie de foi. Celle-ci ne dispense pas des épreuves mais elle appren à les vivre habité par un bien beaucoup plus précieux : la présenc de Dieu.

Enfin, avec les Maccabée (au 2[e] siècle avant J. C.), on découvr que cette vie avec Dieu commencée sur terre est appelée à u épanouissement par-delà la mort : ce sera le vrai bonheur définiti Sur cette condition nouvelle, Jésus apportera une lumière décisiv par sa résurrection personnelle.

Une Alliance qui humanise les hommes en assumant leurs espoirs

A longueur d'Ancien Testament, l'homme est présenté comm appelé à mener en partenaire de Dieu son histoire avec les autres

A l'image de celui-ci, il est un être de communion ; il lui faut se construire en apprenant à vivre avec Dieu. L'homme doit faire le lien entre les aspirations qui le poussent à avancer dans la vie et les exigences de l'Alliance avec son Dieu.

A six reprises, au cours de l'histoire d'Israël, les auteurs de l'Ancien Testament parlent d'Alliance entre Dieu et son peuple. Chacune de ces étapes correspond à une découverte sur Dieu et au franchissement d'un seuil d'humanisation. Non pas que le peuple devienne plus parfait, mais il fait l'expérience successive des diverses dimensions communes à tout homme : la différenciation sexuelle, la relation avec l'environnement cosmique, la solidarité avec un petit groupe, celle avec un peuple, celle avec des institutions politiques.

— Avec Adam et Ève, l'Alliance de Dieu s'exprime à l'égard d'une humanité créée avec l'attrait et la solidarité homme - femme pour accomplir sa mission dans le monde.

— Avec Noé, l'Alliance de Dieu est communiquée pour dire à l'homme sa vocation de gestionnaire de l'environnement cosmique : n'être ni esclave, ni déprédateur de la nature.

— Avec Abraham, c'est le stade de la découverte d'une Alliance avec Dieu à mener à travers les solidarités de petits groupes : famille, clan.

— Avec Moïse, l'Alliance donne naissance à l'expérience d'une solidarité de type collectif, avec tout un peuple.

— Avec David, c'est l'Alliance à travers une dynastie, c'est-à-dire englobant l'aspiration à la construction d'une société plus humaine en s'appuyant sur le bienfait d'une institution politique.

— Enfin, avec Jérémie, s'exprime l'aspiration à réaliser une nouvelle Alliance au plan de la dimension la plus profonde de l'homme : celle du cœur, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus universel en lui. C'est elle que Jésus viendra réaliser : il invitera l'homme à s'humaniser au maximum en se faisant frère solidaire de tout homme, quel qu'il soit.

Une Alliance appelée à toucher tous les hommes

L'histoire de l'Ancien Testament se présente encore comme une lente éducation d'ouverture à l'universel.

Au tout début, aussitôt après Moïse, on voit Israël porté à défendre son identité « d'élu » de Dieu en se proposant d'éliminer tout peuple étranger à lui. Cependant, malgré ce réflexe de rejet, même du temps de Josué, on épargne certains clans païens. C'était l'amorce d'une découverte destinée à un grand développement dans le plan de Dieu, tous les hommes sont appelés à avoir part au même salut. Si Israël est élu, ce n'est pas un privilège, mais c'est pour être témoin de ce Dieu au milieu des nations.

Ce sens de l'universel s'est développé au temps de la monarchie. Lorsque les nations étrangères ont infligé des défaites à Israël, les prophètes ont commencé à faire comprendre qu'elles avaient une place dans le plan de Dieu ; ils ont vu en elles des agents de Dieu pour corriger son peuple.

Avec la libération de l'exil, on a mieux réalisé que Dieu était Unique, donc Dieu de tous les hommes. Aussi, depuis ce temps-là les auteurs de la Bible associent les païens au salut : « Les fils d'étrangers, je les conduirai à ma montagne sainte... ma maison s'appellera maison de prière pour tous les peuples » *(Isaïe* 56, *6-7).*

Mais cet universalisme était conçu de façon centripète et hiérarchique : Israël sera premier et les autres se joindront à lui. L'ouverture n'était pas encore complète, mais elle était suffisante pour que Jésus n'ait plus qu'à renverser le mouvement en le rendant centrifuge et pour qu'il supprime toute discrimination ; c'est à ses disciples d'aller aux autres et le prochain n'est pas d'abord le Juif mais tout homme sans distinction de race, de religion, de condition *(Luc* 10, *29-37).*

INTÉRÊT DE L'ANCIEN TESTAMENT POUR LES CHRÉTIENS

Pour les chrétiens, ce qui compte le plus, c'est le Christ ; il a apporté du nouveau et du définitif. De là, certains se demandent « Pourquoi lire l'Ancien Testament ? » Deux raisons, au moins permettent de répondre à cette question :

— mieux comprendre la propre personnalité de Jésus en la situant dans son milieu, mieux voir ce qu'elle apporte de nouveau ; il n'est pas venu « abolir, mais accomplir » ;

— mieux comprendre les Évangiles, car, pour transmettre la tradition des Apôtres sur Jésus, les évangélistes ont constamment fait référence à l'Ancien Testament. Impossible donc de les lire de façon juste sans connaître celui-ci.

MIEUX COMPRENDRE LA PERSONNALITÉ DE JÉSUS

Jésus est Juif ; toute sa vie, il a partagé les coutumes du peuple juif, ses souvenirs, sa culture, sa prière, sa vie religieuse. Ses actions et ses paroles sont toutes marquées par cet enracinement.

Comment comprendre son attitude en face du sabbat, de la fête de la Pâque, de Jérusalem... si on ne sait pas ce que cela représentait pour un Juif de ce temps-là ? De même, pour la multiplication des pains, à la saison et dans le lieu désert où elle se passe ; de même, aussi, pour tous ses miracles, le fait de donner les principes de la Loi nouvelle sur une hauteur, etc...

Le sens de toutes ces actions ne se comprend bien qu'en les rapprochant de ce qui est dit dans l'Ancien Testament sur Moïse ou par les prophètes.

Les paroles de Jésus, elles aussi, renvoient à l'Ancien Testament. Ainsi, lorsqu'il parle de son Père, ce qu'il dit vient du fond de son cœur, mais cela vient également de tout ce qu'il a écouté, appris, lu, médité, sur Dieu dans l'Ancien Testament. De même, encore, lorsqu'il parle du « Messie », du « Royaume de Dieu », etc...

Si l'on veut être un de ses intimes, cela demande de faire tout ce qui est possible pour retrouver ce qui l'a marqué. Sans cela, comment comprendre ses allusions au serviteur souffrant, son emploi des psaumes, et toutes les citations de l'Écriture qu'il lance aux scribes ?

MIEUX COMPRENDRE LES ÉVANGILES

Lorsque les évangélistes ont reçu de la tradition apostolique les souvenirs des faits et paroles de Jésus, ils ont régulièrement cherché en quoi ceux-ci étaient « selon les Écritures ». Ce souci

montre que, pour eux, même s'il fait rupture avec l'Ancien Testament sur un certain nombre de points, il est en même temps son accomplissement.

Aussi, pour un chrétien, la Bible forme un tout ; l'Ancien Testament est éclairé par le Nouveau et le Nouveau par l'Ancien, Jésus faisant le lien. On ne peut donc aller à lui et bien le comprendre qu'en le prenant avec tout l'ensemble auquel il est lié.

Lorsque les évangélistes rapportent des faits ou des paroles de Jésus, ils le font à l'aide de références, d'allusions, de genres littéraires, de symboles empruntés à l'Ancien Testament. Comprendre ces auteurs suppose d'être familiarisé avec les textes dont ils sont pétris.

Par exemple : construire le récit des mages sur le mouvement d'une étoile, c'est renvoyer à « l'astre » dont parlait le livre des NOMBRES. Ou bien : ramasser la révélation de Dieu à Jésus lors de son baptême dans la formule « Celui-ci est mon Fils bien-aimé... il m'a plu de le choisir », c'est renvoyer au récit de la Genèse, avec Isaac (*Genèse* 22, *2*) et au Psaume messianique (2, 7). Ou encore : « monter sur la montagne », c'est renvoyer à Moïse ainsi qu'au nouveau peuple qu'il instruit et rassemble, etc...

Prolonger l'histoire d'un peuple...

Aujourd'hui, le temps de la Révélation liée à l'Incarnation est clos. Mais l'histoire du peuple de la Bible se poursuit en Église. Dieu parle encore par son Esprit à la conscience de tout chrétien, membre de ce peuple. Il dit à chacun des paroles liées à sa situation particulière. Mais ce sont des paroles « selon » celles déjà dites dans la Bible.

Fréquenter l'Ancien Testament permet donc de mieux lire aujourd'hui la parole de Dieu dans notre vie. Bien que chrétiens, nous avons encore à progresser pour être fidèles à l'Alliance comme Adam, comme Noé, comme Abraham, comme Moïse, comme David ou comme Jérémie y aspiraient.

Nous n'en sommes pas tous au même stade de la Révélation et il est bon de se refaire constamment à la pédagogie progressive que Dieu a utilisée en tout premier avec le peuple d'Israël. En outre, cette fréquentation féconde notre vocabulaire pour dire notre foi.

Enfin, c'est ainsi que nous constituons un peuple plus signifiant dans son témoignage au milieu du monde.

...grâce à la vie liturgique

Entrer dans l'intelligence de l'Ancien Testament demande du temps et un minimum d'initiation. Le faire en se laissant conduire par le rythme hebdomadaire de la liturgie est précieux. Le rapprochement avec l'Évangile proposé en même temps que la lecture d'Ancien Testament aide à en saisir le sens. Une attention particulière peut, aussi, être portée aux psaumes. C'est pourquoi, dans ce missel, il leur est donné une place qui déborde le simple usage liturgique.

Pour aller plus loin, on peut entendre l'exhortation du Concile Vatican II : « Les livres de l'Ancien Testament permettent de connaître qui est Dieu et qui est l'homme... ils sont les témoins d'une véritable pédagogie divine... en eux se trouvent de sublimes enseignements sur Dieu, une bienfaisante sagesse sur la vie humaine, d'admirables trésors de prière... » (*Constitution sur la Révélation,* n° 15).

INTRODUCTION AU NOUVEAU TESTAMENT

L'an 15 du règne de Tibère,
Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée...
Luc 3, 1.

L'empire romain

La vie de Jésus et la naissance du Nouveau Testament s'inscrivent dans l'histoire de *l'empire romain*. Les Romains s'étaient imposés progressivement à l'ensemble du bassin méditerranéen. Le domaine où s'exerce leur pouvoir est très étendu. En 63 avant Jésus Christ, ils atteignent Jérusalem avec Pompée et s'apprêtent, avec César, à vaincre la résistance des Gaulois. Les grandes conquêtes terminées, Rome peut faire régner sur le monde connu d'alors ce que l'on a appelé la « paix romaine ». La stabilité politique crée des conditions favorables au développement de l'économie et de la culture.

Le maintien de l'unité exige de *solides structures*. Des voies de communications bien aménagées relient les différentes parties de l'empire. Les missionnaires chrétiens les emprunteront. L'ordre romain est assuré par une armée efficace et renommée. Il fallait surveiller plus étroitement les territoires situés aux frontières de l'empire, comme la Palestine. La garnison est à Césarée, auprès du préfet; les Actes des Apôtres mettront en relief la conversion d'un centurion de la cohorte appelée « l'Italique », Corneille (*Actes* 10 *et* 11). Les Romains disposaient d'une administration diversifiée, bien adaptée aux situations locales. On peut schématiser ainsi le statut politique des différents territoires.

A Rome: l'empereur et l'administration centrale

Des provinces sénatoriales: dirigées par un proconsul.	l'Asie (Asie mineure)...
Des provinces impériales: dirigées par un gouverneur responsable devant l'empereur. — des troupes y stationnent.	la Syrie...
Des territoires à statut particulier: dirigés par un préfet représentant l'empereur.	la Judée avec la Samarie...
Des protectorats: dirigés par des princes alliés. — l'administration locale reste en place.	la Galilée avec Hérode, l'Iturée et la Trachonitide avec Philippe, l'Abilène avec Lysanias.

La floraison des cités avait marqué la domination des Grecs; le mouvement d'*urbanisation* est poursuivi: Corinthe, récemment reconstruite, compte plus d'un demi-million d'habitants, dont les deux tiers sont esclaves. La population d'Alexandrie en Égypte avoisine le million; deux des cinq quartiers sont juifs. La Palestine n'échappe pas à ce mouvement : Hérode le Grand (37 - 4 av. J. C.) la dote de nombreuses constructions. On lui doit la ville de Césarée, où siégera l'administration romaine. Il y a plus d'un million d'habitants à Rome, alors que la population totale de l'empire s'élève à dix ou douze millions. Ce sont les grands centres influents que Paul et les premiers missionnaires chercheront d'abord à atteindre.

La *civilisation gréco-romaine* a laissé son empreinte sur notre monde occidental; elle fournit le cadre culturel dans lequel l'Évangile a progressé. Elle est surtout vivante dans les grandes villes, à Rome notamment. Ses orateurs, ses poètes, ses historiens se sont mis à l'école des Grecs. Plusieurs écoles philosophiques nourrissent les débats sur les grands problèmes de l'existence. Les arts sont aussi prospères, et l'on peut toujours admirer les chefs-d'œuvre de la sculpture romaine. Grands constructeurs, les Romains ont laissé à Rome et à travers tout l'empire des traces de leur puissance créatrice. On peut encore visiter leurs théâtres, leurs

arènes, leurs thermes... Nîmes a conservé de nombreux monuments de l'époque romaine, les ruines gallo-romaines d'Arles sont parmi les plus belles et les mieux conservées du monde romain.
La *vie religieuse* intense s'orientait dans plusieurs directions. Les cultes orientaux étaient alors en vogue : on accueillait, avec leurs mythes et leurs légendes, des divinités de Syrie-Palestine, d'Égypte, d'Asie mineure. La puissance impériale tend à prendre de plus en plus un caractère religieux. Et les chrétiens seront vite affrontés au culte de l'empereur. Il était dangereux d'adorer un Dieu que l'on pouvait prendre pour un concurrent de César. C'est une époque où les mentalités évoluent : on découvre plus nettement la valeur du « moi » et le problème de la destinée individuelle. Les « religions à mystères » prennent en compte les inquiétudes des hommes de cette génération, qui recherchent un salut au-delà des insatisfactions de la vie présente. Les cultes y sont célébrés avec ferveur à l'intérieur de petits groupes d'initiés. Ils répondent beaucoup mieux aux aspirations profondes du cœur humain que les cultes officiels.

...les grands prêtres étant Anne et Caïphe...
Luc 3, 2.

Les institutions juives

A l'intérieur de la communauté juive, l'autorité reste entre les mains du *grand prêtre*. Il exerce son sacerdoce de manière éminente lorsque, au Grand Jour des Expiations, il pénètre dans le Saint des Saints pour y accomplir le rite d'expiation (*Lévitique* 16, *Ben Sirac* 50). Il est assisté de chefs de prêtres et de prêtres ordinaires, tous astreints à des règles de pureté* stricte au moment où ils officient. Son rôle déborde le cadre liturgique. Ainsi il préside le Sanhédrin, le conseil suprême composé de chefs de prêtres, d'anciens et de scribes. Là sont réglées les questions internes du peuple juif que le droit romain ne s'est pas réservées. De bonnes relations avec les Romains ont pu maintenir l'influence de certaines familles pontificales, comme celle d'Anne. A l'époque du Nouveau Testament*, le prestige spirituel des grands prêtres était entamé. La lettre aux Hébreux opposera à cette institution le sacerdoce du Christ selon l'ordre de Melkisédek.
Jésus a connu dans toute sa splendeur le *Temple** reconstruit par Hérode le Grand. C'est le symbole qui rallie tous les Juifs, ceux de Palestine comme ceux de l'étranger (la Dispersion). Le Temple marque tous les domaines de la vie des Juifs jusqu'à sa disparition en l'an 70 de notre ère, sous les coups de l'armée romaine.

Aux abords de l'ère chrétienne, la vie religieuse des Juifs s'équilibrait autour d'une autre institution, les *synagogues*. Plus proches des réalités locales, animées par d'autres hommes, elles allaient assurer l'avenir en faisant appel à des dynamismes nouveaux. Leur présence dans nos villes importantes atteste, aujourd'hui encore, la permanence et la vitalité du judaïsme.
Parce que ces deux institutions ont joué, chacune à leur manière, un rôle important dans la vie de Jésus et des premières communautés chrétiennes, il est utile de saisir leurs caractéristiques.

Le Temple, centre d'attraction		***La Synagogue, force de dissémination***
Lieu unique ; centre de ralliement.	1	*Présence démultipliée dans les villes et les villages et à Jérusalem même.*
Seul lieu où des sacrifices sont offerts.	2	*Maison de prière et célébration de la Parole.*
Institution gérée par les prêtres.	3	*Institution animée par les laïques.*
Puissance et précarité du Temple :	4	*Les chances de la Synagogue.*
• puissance économique et politique, force de symbole ;		• *activité des scribes, spécialistes de l'Écriture ;*
• appareil lourd ; danger de compromission ;		• *plus adaptable ; respecte mieux les diversités, par ex. pour les langues ;*
• système de séparation.		• *accueil plus large des non-Juifs (prosélytes, « craignants-Dieu »...).*
Jésus, les chrétiens et le Temple :	◆	*Jésus, les chrétiens et la Synagogue :*
• fréquentation et conflits ;		• *lieu d'annonce de la Parole de Jésus et conflits ;*
• Jésus ressuscité rend caduc le culte du Temple.		• *exclusion des chrétiens à la fin du Ier siècle.*

...La Parole de Dieu
fut adressée à Jean...
Luc 3, 2.

Le monde juif et sa diversité

Courants marginaux

Selon Luc, Jean le Baptiste entend la parole de Dieu à la manière des prophètes de l'Ancien Testament. Ni leader politique, ni chef d'une formation religieuse établie, il est l'un de ces acteurs qui ont marqué le milieu dans lequel Jésus a vécu et où sont nées les premières communautés chrétiennes. Ce n'est pas un isolé. Il fait partie d'un *courant baptiste* très vivace qui doit son nom à l'usage du rite du baptême comme signe de la conversion intérieure.

Ce mouvement est connu pour son ascétisme et, à des degrés divers, pour son refus des sacrifices et son opposition au Temple. Le discours d'Étienne est proche de ces positions (*Actes* 7). Selon l'évangile de Jean, les premiers disciples de Jésus viennent de l'entourage de Jean le Baptiste.

Les baptistes ne sont pas les seuls à vivre en marge de la société juive. Rompant avec le sacerdoce et le culte du Temple de Jérusalem les *Esséniens* s'étaient retirés au désert pour y former une sainte communauté sacerdotale, la communauté de la Nouvelle Alliance. Les manuscrits découverts au désert de Juda en 1947 ont révélé les ressorts profonds de cette congrégation religieuse : les Écritures qu'elle privilégie, les interprétations qu'elle en donne, son idéal communautaire, sa piété ; mais aussi son intransigeance, son sectarisme, sa discrimination tranchée entre les bons et les méchants, entre les « Fils de Lumière » et les « Fils des ténèbres ». Si pour certains historiens le christianisme est un essénisme qui a réussi, il n'en faut pas moins reconnaître que l'esprit de l'Évangile est bien différent.

Mouvements politico-religieux

Le Nouveau Testament nous fait connaître d'autres courants du monde juif. *Pharisiens* et *Sadducéens* y sont bien représentés ; les *Hérodiens* sont mentionnés ; on peut déceler quelques allusions aux *Zélotes*. La vie religieuse juive offrait ainsi des options très diversifiées avec des implications politiques plus ou moins déterminantes.

Le Nouveau Testament n'élabore pas une thèse sur chacun de ces mouvements, il en parle d'un point de vue engagé. Pour dialoguer avec eux, il faudrait avoir accès à leurs ouvrages ; malheureusement, hormis le cas des Pharisiens, il n'en reste que des bribes. Faire justice à leurs démarches, c'est se rendre capable de mieux percevoir les choix de Jésus et des premiers chrétiens. Le tableau de la page suivante aidera à les situer.

Implantation géographique et conditions sociales

Ces différents courants religieux ont leur implantation géographique en marge de la société (baptistes, esséniens), plus localisés à Jérusalem, autour du Temple (sadducéens), mieux représentés en Galilée (hérodiens, zélotes) ; ou, au contraire, répandus sur l'ensemble du territoire (pharisiens).

Les *Samaritains*, habitants de la province de Samarie, ont leur Pentateuque, leur lieu de culte au mont Garizim, leur Pâque... Les Juifs considèrent ces frères séparés comme des païens et n'entretiennent pas de relation avec eux (*Jean* 4, 9). C'est un cloisonnement que le christianisme naissant n'a pas accepté. Luc et Jean y mentionnent une activité missionnaire importante, fondée sur la pratique de Jésus.

Il y a tous les laissés pour compte, étrangers aux différents mouvements et parfois méprisés par eux : *le peuple inorganisé des pauvres*, des malades, des exclus, ceux qui sont étiquetés pécheurs comme les collecteurs d'impôts, les femmes dont la conduite défraie la chronique... L'insurrection qui monte crée un climat d'insécurité. Les conditions socio-économiques ne sont pas favorables. Le double appareil d'État, romain et juif, entraîne une politique fiscale très lourde, la fiscalité pouvant aller jusqu'à prélever la moitié des ressources. Le chômage aggrave encore la situation des pauvres : à Jérusalem, la fin des travaux du Temple a supprimé bien des emplois ; dans la campagne, des ouvriers attendent pour être embauchés à la journée pour un denier. Aussi bien dans l'agriculture que dans le commerce et l'artisanat, il n'y a pas de classe intermédiaire entre les riches et les pauvres. La prédication de Jésus allait rencontrer un écho favorable dans ce monde des pauvres, troupeau sans berger.

Les deux grands mouvements religieux représentés dans le Nouveau Testament

Pharisiens — *Conflits* —	**Sadducéen**
Plus liés aux synagogues.	Plus proches du Temple e collusion avec lui.
Classes plus populaires. Ils constituent de véritables communautés.	Classe aristocratique. Gro propriétaires.
Au plan religieux : zélés pour la Loi et plus ouverts aux idées nouvelles.	Au plan religieux : conserv teurs.
Au plan politique : non collaborateurs.	Au plan politique : collabor teurs des Romains.
Ils ont de l'ascendant sur les foules ; aussi voient-ils en Jésus un concurrent.	Mal vus par les pauvres, i trouvent Jésus dangereux parc que troublant l'ordre établi.

Deux mouvements de type politique

Hérodiens	**Zélote**
Surtout en Galilée, gouvernée par un roi, Hérode, dépendant des Romains.	Commencent seulement à s développer au temps de Jésu
Collaborateurs des Romains.	Poussent le zèle de la Loi juiv jusqu'à la résistance violent aux Romains.
Ils voudraient provoquer Jésus à se compromettre pour les Romains.	Ils voudraient provoquer Jésu à se compromettre contre le Romains.

Les Juifs sont très nombreux *hors de Palestine.* Ils représenten sans doute, le dixième de la population de l'empire. Leurs coloni sont établies partout ; on en trouve à Rome même. Leur positio

influente est parfois jugée dangereuse et, à Alexandrie, on essaie d'y remédier. La culture juive se développe à partir de quelques centres rayonnants : en Babylonie, des maîtres font progresser l'interprétation de l'Écriture ; pour les besoins de leur prière et de leur culte et pour diffuser leurs idées, les Juifs d'Alexandrie ont depuis trois siècles traduit la Bible en grec. Les chrétiens adopteront largement cette Bible grecque. Hors de Palestine, il y a sans doute une autre approche des problèmes culturels, encore qu'il ne faille pas durcir les oppositions : Jérusalem compte des synagogues où l'on parle grec *(Actes 6, 9)* et on y accueille des maîtres qui viennent de Babylonie pour enseigner.

Il vient celui qui est plus puissant que moi...
Luc 3, 16.

L'événement Jésus

De la foule des personnes qui viennent se faire baptiser par Jean au Jourdain, émerge un homme appelé à jouer un rôle singulier dans la vie religieuse du pays et de l'humanité. Il se nomme Jésus et vient de Nazareth en Galilée où il a passé son enfance dans la maison très modeste de Marie, sa mère, et de Joseph le charpentier. Cette provenance ne le recommande pas pour un grand destin. La *Galilée* est un territoire cosmopolite ; la population y est très mélangée. Là, on écoute volontiers les appels à l'insurrection et les troubles ne sont pas rares. On se souvient de l'action d'un certain Judas le Galiléen aux origines du mouvement zélote. Au début de la guerre juive (66-70), les Romains soumettront la Galilée avant de mettre le siège devant Jérusalem. De surcroît, Nazareth est sans renommée : « Que peut-il en sortir de bon ? » *(Jean 1, 46).* Cet homme avait de bonnes chances d'éveiller les suspicions des cercles dirigeants de Jérusalem. Et, dans la capitale, on savait reconnaître un Galiléen à son parler *(Matthieu 26, 73).*

De retour en Galilée après son baptême et l'épreuve du désert, Jésus s'y montre de suite actif. Sa prédication suscite une immense espérance ; il annonce l'imminence du *règne* de Dieu* et prépare ses auditeurs à l'accueillir. Il produit les signes qui réalisent les promesses messianiques* : il rend la vue aux aveugles, fait entendre les sourds, guérit les malades, purifie les lépreux ; il réintègre les exclus et rend confiance à tous, spécialement aux pécheurs.

L'image de Dieu qu'il révèle est libératrice : Dieu est un Père miséricordieux ; s'il est exigeant, c'est pour le plus grand service de l'homme. L'amour qu'il prescrit est sans exclusive. La Loi se résume dans l'amour indissociable de Dieu et du prochain. Tour à tour, Jésus retrouve les accents véhéments des prophètes, la persuasion des maîtres de sagesse, l'à-propos des plus habiles débatteurs, un art de conteur qui ne le cède en rien aux rabbins qui enseignent dans les synagogues.

Jésus a délaissé Nazareth, car un prophète n'est jamais bien reçu dans sa patrie. Il a opté pour une cité des bords du lac, Capharnaüm, d'où il rayonne. Les foules se reconnaissent en lui ; elles l'écoutent et le suivent. Il a quelques amis qui le reçoivent à l'occasion, et des disciples qui recueillent son enseignement avec plus ou moins de profondeur. Douze d'entre eux sont plus étroitement associés à son œuvre. Représentant symboliquement les douze tribus d'Israël, ils constituent les bases du *nouveau peuple de Dieu*, encore en gestation. Cette petite troupe accompagne le Maître dans sa vie itinérante et partage son existence précaire. Dans les conditions socio-économiques de l'époque, les phénomènes de déracinement n'étaient pas rares.

Et pourtant l'avenir allait s'assombrir. Les foules, d'abord gagnées, sont vite déconcertées par ce Jésus dont les visées dépassent leurs propres aspirations. Par ses refus, il s'éloigne d'elles. Une *issue fatale* se laisse pressentir, d'autant plus que l'opposition des dirigeants de Jérusalem se précise. Il la sent monter quand il y séjourne pour les grandes fêtes. On l'interroge sur sa doctrine et ses agissements. En particulier le grand prêtre et son entourage ne lui pardonnent pas ses prétentions jugées exorbitantes et les positions qu'il prend vis-à-vis du Temple. C'est l'édifice politico-religieux qui est menacé. Dans le déroulement des festivités pascales, Jésus assume publiquement les risques de son existence. On ne lui volera pas sa propre mort. Avant d'être arrêté, au cours d'un repas d'adieu, il en dévoile le sens à ses disciples dans un geste symbolique sur le pain et le vin. Sa mort est le don d'un être souverainement libre qui se livre pour la vie du monde. Il est crucifié la veille de la Pâque à Jérusalem. Ceci se passe probablement le 7 avril 30 de notre ère. Son mouvement est dispersé...

La faiblesse de Dieu
est plus forte que l'homme
1re Corinthiens 1, 25.

*La Résurrection * et la naissance de l'Église*

Les femmes qui, au matin du premier jour de la semaine, se présentent au tombeau de Jésus pour embaumer son corps ou le pleurer sont décontenancées. En son lieu, retentit le *message de la résurrection* : « N'ayez pas peur. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le Crucifié ! Il est ressuscité : il n'est pas ici... » *(Marc* 16, *6).* Les Onze, à qui Jésus se fait voir, n'en croient pas leurs yeux. Les doutes surmontés, ils reconnaissent Jésus présent, vivant à jamais. La Bonne Nouvelle doit être proclamée dans le monde entier. Un mouvement irréversible vient de naître. Le fondement en est la résurrection de Jésus, que l'on confesse dans des formules transmises avec soin : « Le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures et il a été mis au tombeau ; il est ressuscité le troisième jour, conformément aux Écritures, et il est apparu à Pierre... » *(1re Corinthiens* 15, *3-5).* C'est l'Évangile qu'il faut garder tel quel si l'on veut être sauvé.

Les disciples sont « retournés ». La peur est vaincue. *L'Évangile poursuit sa course* inexorablement. Les témoins ne peuvent pas ne pas parler. Les autorités du Temple réagissent sans succès, alors que le pharisien Gamaliel conseille la patience *(Actes* 5, *34-39).* Plus tard, pharisiens et sadducéens s'opposent à propos de cette nouvelle doctrine *(Actes* 23, *7).* Au milieu même des difficultés, le nombre des disciples ne cesse de croître. Ils sont habités par cette présence nouvelle et mystérieuse de leur Maître. Jésus leur envoie son Esprit par qui ils refont ses propres gestes, pénètrent le sens profond de ses paroles, relisent les Écritures dans un éclairage nouveau. Le message de la résurrection suscite une vie communautaire intense. La communauté des « derniers temps » est établie. Mais on ne rompt pas immédiatement avec le monde juif ; on se sent peut-être « plus Juif que les Juifs ». On continue à fréquenter le Temple *(Actes* 3, 1), mais on tient aussi des réunions dans des maisons particulières *(Actes* 12, *12).* Des rites propres se dessinent. On est assidu à l'enseignement des Apôtres et à la fraction du pain ; on l'est aussi à la prière et on pratique le partage des biens *(Actes* 2, *42-45).* On célèbre le premier jour de la semaine en mémoire de la résurrection *(Actes* 20, *7).*

Dans ce « retournement » des disciples, c'est toute une *révoluti* *de la religion* que le message pascal instaure. Dieu se révèle dans paradoxe : la faiblesse de Dieu est sa propre force, la défaite de croix est victoire sur la mort, l'abaissement du Serviteur * est so exaltation *(1re Corinthiens* 1, *17-26; Philippiens* 2,*.6-11)*. L'Ancie Testament établissait d'emblée que l'homme est créé à l'image Dieu *(Genèse* 1, *26-27)*. En Jésus, « Dieu s'est fait homme pour qu l'homme soit fait Dieu » (saint Irénée). Un Dieu à l'image l'homme, voilà la grande nouveauté proposée à l'adhésion de no foi. Dans le Nouveau Testament, traversé par la « subversion » Magnificat et des Béatitudes, Jésus est la Révélation et de Dieu de l'homme.

...allez, enseigne
Matthieu 28, 1

La formation du Nouveau Testament

Le Nouveau Testament, porteur de cette révélation, s'est for entre les années 30 et 100 de notre ère, au sein des communaut qui, parties de Jérusalem, se sont répandues en Judée, en Samar en Galilée, en Syrie, en Asie mineure, en Grèce... et jusqu'à Ro même. Deux événements ont eu leurs répercussions sur le dév loppement de ces communautés. La *ruine du Temple*, en 70, mod fie considérablement la configuration du judaïsme ; l'épître a Hébreux veut aider les chrétiens à surmonter cette crise. De pl à la fin du siècle, les chrétiens sont *exclus de la Synagogue*. L rupture qui s'annonçait est consommée.

L'Église chrétienne s'est fortifiée à travers ses *épreuves* et ses *déba* *internes*. Une première persécution à Jérusalem, vers 36, favorise mission en Samarie et en Galilée. Puis Antioche de Syrie devie un centre missionnaire dynamique *(Actes* 11, *19-26 et* 13, *1-3)*. U nouveau converti, Saul de Tarse, appelé aussi Paul, s'apprête à jouer un rôle de premier plan. Vers l'an 50, au terme de discu sions serrées, le « Concile de Jérusalem » entérine le principe l'admission dans l'Église de païens qui ne sont pas passés par judaïsme *(Actes* 15). Le tournant décisif est pris, la vie de l'Égli en reste marquée aussi bien dans sa réflexion théorique que da sa pratique. Désormais la voie est ouverte à Paul et à ses collabor teurs. Il introduit le christianisme en Europe et forme le proj

d'aller en Espagne, avant d'être arrêté à Jérusalem. Il arrive en prisonnier à Rome, où la communauté chrétienne ne tarde pas à connaître l'épreuve. En 64, c'est l'incendie de Rome, et l'empereur Néron déclenche une persécution contre les chrétiens. Entre 64 et 67, Pierre et Paul donnent le témoignage suprême du martyre. Une deuxième génération chrétienne va prendre le relais.

Le grain tombé en terre a porté du fruit. La sève passe dans les sarments de plus en plus nombreux. Quand ils ne peuvent être présents, les Apôtres maintiennent le lien avec leurs communautés par des lettres de circonstance. La tradition des paroles et des actes de Jésus se développe, à la faveur des besoins des communautés. La pratique chrétienne et le don de l'Esprit sont les stimulateurs de ce travail d'approfondissement.

On crée dans la fidélité, on est fidèle dans la création. La croissance des communautés et de leurs écrits se réalise de manière organique, sous la responsabilité des Apôtres. Des collections de textes apparaissent. A la disparition des Apôtres, on jugera nécessaire de conserver par écrit des ensembles cohérents de leur témoignage sur Jésus.

LES ÉVANGILES ET LES ACTES DES APÔTRES

L'Évangile est la Bonne Nouvelle de Jésus Christ mort et ressu cité pour nous, proclamée par les Apôtres après la résurrectic Des communautés chrétiennes sont nées de cette prédicatic A leur tour, elles ont transmis l'Évangile reçu en l'approfondiss sous la conduite de l'Esprit. Elles comprenaient que la fidélité message invitait à en montrer le contenu toujours actuel. I années passaient, la Parole restait vivante comme aux premi jours. Dans les trente dernières années du premier siècle, l'Év gile a pris la forme de quatre livrets nommés « évangiles ». De sont attribués à des Apôtres, Matthieu et Jean ; les deux autre des chrétiens proches des Apôtres : Marc, l'interprète de Pierre Luc, l'un des collaborateurs de Paul.

Les évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc sont appe « synoptiques » parce qu'ils sont susceptibles d'être lus d'un s regard. Le jeu des ressemblances et des différences indique les ori tations particulières de chacun de ces textes. Mais on découvre plus en plus les richesses d'une lecture continue de chaque év gile. Chacun d'eux a sa manière originale de transmettre et d' donner les matériaux reçus. Ce livre reproduit le texte intégral évangiles ; nous replaçons ainsi dans leur contexte les passages p ticuliers découpés pour les besoins de la liturgie.

Notre présentation s'écarte sur deux points de l'ordre habituel éditions du Nouveau Testament : nous commençons par l'évang de Marc qui a été rédigé le premier ; nous joignons les Actes Apôtres à l'évangile de Luc parce que ce sont les deux part d'une même œuvre.

ÉVANGILE SELON SAINT MARC

Marc est le plus bref des évangiles. Longtemps délaissé au pro des textes plus développés de Matthieu et de Luc, il est aujo d'hui très lu et étudié. Le lecteur moderne se reconnaît dans récit vivant et pittoresque, écrit dans un style simple et aler Marc est attentif au détail concret ; il saisit sur le vif les réacti

et les sentiments. On perçoit mieux aujourd'hui que par le passé l'ordonnance de sa composition. L'évangile de Marc met en scène de manière cohérente un drame, celui de l'existence de Jésus, qui ne peut laisser neutre son lecteur. Ce drame se déroule en trois actes, précédés d'un prologue et suivis d'un épilogue.

PLAN DE L'ÉVANGILE

1, 1-13 — ***Le Prologue***
Il anticipe pour les lecteurs les données majeures du drame.

1, 14 à 6, 13 — ***Premier acte.***
En Galilée, le drame s'annonce.

1, *14-15* — *L'évangile du Royaume est proclamé.*

1, *16* à 3, *6* — *Jésus pose la question de son identité.*

3, *7* à 6, *13* — *Jésus provoque à prendre position.*

6, 14 à 10, 52 — ***Deuxième acte.***
Hors des frontières, le dénouement se prépare.

6, *14* à 8, *30* — *A travers bien des incompréhensions, Jésus se fait reconnaître comme le Messie.*

8, *31* à 10, *52* — *Déroutés et stupéfaits, les disciples suivent Jésus sur son propre chemin.*

La structure fait ressortir un passage charnière, 8, 27 à 9, 13. Messie reconnu, Jésus annonce sa Passion, sa mort et sa résurrection. Entraînés à sa suite, les disciples sont tentés de reculer, quand ils entrevoient toutes les conséquences de leur engagement. C'est la clé de voûte de tout l'évangile.

11, 1 à 15, 47 — ***Troisième acte.***
A Jérusalem, le drame éclate.

11, *1* à 13, *37* — *Jésus mène une action contre le Temple, dont il annonce la ruine, il polémique contre les autorités religieuses.*

14, *1* à 15, *47* — *Autorités juives et romaines s'entendent pour se débarrasser de lui. Marc accentue le destin tragique de Jésus, qui meurt abandonné de tous.*

16, 1-8 ***L'Épilogue.***
Il est en fait une ouverture. Un messager céleste proclame que le crucifié n'est plus dans le tombeau, il est ressuscité. Tout ne fait que commencer.

16, 9-20 ***Annexe.***
Un autre auteur a ajouté une finale.

La communauté de Marc

En présentant sa catéchèse dans le cadre d'une « vie de Jésus », Marc crée un genre littéraire nouveau, l'« évangile ». Les circonstances étaient favorables. Marc vit très probablement dans la communauté chrétienne de Rome aux abords de l'an 70. Les chrétiens sont secoués par la persécution de Néron et marqués par les martyres de Pierre et de Paul. Les témoins disparaissent, le témoignage doit demeurer. En Palestine, l'insurrection qui couvait depuis des années devient guerre ouverte. Au terme de quatre années de lutte, Jérusalem succombe et le Temple est détruit. Nous sommes en 70. L'année suivante, les Romains assistent au triomphe de Titus, le vainqueur de Jérusalem. L'avenir n'est plus dans la Ville Sainte. Paul s'était déjà tourné vers Rome, la capitale de l'empire. Marc et la communauté chrétienne de Rome se souviennent que la population cosmopolite de Galilée avait réservé à Jésus un accueil plus favorable que les dirigeants de Jérusalem. Le « concile de Jérusalem » (*Actes* 15) et l'apostolat de Paul avaient donné toutes leurs chances aux païens (voir p. 54). Jésus avait dépassé géographiquement et culturellement les frontières du judaïsme. A la mort de Jésus, la déchirure du voile du Temple présage la ruine de l'édifice politico-religieux et symbolise le libre accès à Dieu. C'est le moment où un païen, un officier de l'armée romaine, confesse que Jésus est le Fils de Dieu (15, *38-39*) ! Éprouvée par des difficultés internes et externes, la communauté chrétienne de Rome déchiffre dans les traditions sur Jésus le sens de son existence ; la vie de Jésus et de ses disciples éclaire sa marche laborieuse en avant. L'évangile de Marc est né de ce dialogue incessant.

1. Les références sans indication renvoient à l'évangile de Marc.

La personne de Jésus

Marc ne prend pas la parole de Dieu « avec des pincettes ». La personne qu'il fait rencontrer à son lecteur est un être déconcertant. Jésus étonne, libère, provoque les hommes à sortir des carcans où ils sont enfermés par des pouvoirs établis ou des idéologies figées. Jésus se manifeste autant par son comportement que par les titres qu'on lui attribue. Son regard perce les consciences, démasque les faux-semblants. Sans cesse il fait poser la question de son identité. Il la suggère par les actes de puissance qu'il accomplit. Jésus se révèle en donnant sa vie pour le service de tous. La puissance de Dieu éclate dans le scandale de la Croix. Tout le drame tient dans ce paradoxe.

La vie des disciples avec Jésus

Les disciples sont totalement solidaires de Jésus. A travers leur itinéraire, Marc montre à quel point il est difficile de partager le sort d'un tel Maître. Marc relève leur présence constante autour de lui. Jésus ne commence pas son action avant d'en avoir appelé quelques-uns (1, *16-20*). Ils l'accompagnent partout. Mais leur cœur est trop endurci pour qu'ils comprennent à temps son action et sa parole. Après l'annonce de la Passion, ils le suivent sur le chemin de Jérusalem dans la crainte et la frayeur (10, *32*).

Au moment décisif, tous prennent la fuite, comme le feront encore les femmes qui, au tombeau, viennent d'entendre le message de la résurrection (16, *8*). La pédagogie de Marc est sans complaisance. L'adhésion à Jésus, Fils de Dieu, ne survient qu'au terme d'un processus long et complexe. A celui qui accepte de mener selon l'Évangile une vie d'amour et de service, l'accès au royaume de Dieu est ouvert. Le renoncement donne la vraie liberté.

La vie avec Jésus par les sacrements

La communauté de Marc connaît une pratique liturgique et sacramentelle. On ne la saisit pas toujours à la première lecture. Le long passage appelé « section des pains » (6, *30 à* 8, *21*) se présente comme une catéchèse sur l'Eucharistie. Les deux multiplications des pains, les gestes et les enseignements de Jésus éveillent à une intelligence dans la foi du mystère eucharistique, vie de Jésus

offerte à tous les hommes. Faut-il admettre, comme on l'a proposé, que l'Évangile a été composé pour servir de lecture à la vigile pascale, là où on célébrait les baptêmes ? En tout cas, la démarche de l'Évangile fournit au nouveau baptisé tout ce qui est nécessaire pour approfondir sa profession de foi et le sens de son engagement.

La puissance de Dieu dans la croix du Christ

Jean répète que « Dieu est Amour ». Plus proche de Paul, Marc proclame que l'Évangile de Dieu est « Puissance » qui se révèle dans la Croix du Christ. Celui qui est venu servir et donner sa vie pour les hommes leur indique la vraie source du pouvoir. Aujourd'hui, des hommes et des femmes perçoivent les limites de la possession des biens, du savoir, du pouvoir. Ils trouvent chez Marc le ferment libérateur de l'Évangile en son commencement.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU

Les premiers mots d'un récit en donnent habituellement le ton. Là où Marc parle d'« Évangile », Matthieu écrit « Bible », c'est-à-dire « Livre » (en grec « Biblos »). Ce livre a pour sujet Jésus Christ et manifeste toutes les caractéristiques d'un évangile. Il incorpore la plupart des matériaux de Marc. Il le suit dans sa progression géographique de la Galilée vers Jérusalem ; il reconnaît lui aussi qu'à Césarée-de-Philippe l'enseignement de Jésus a pris une orientation nouvelle (16, *21*)[1]. Pourtant le lecteur se trouve plongé dans une autre atmosphère, déjà repérable dans la composition d'ensemble.

PLAN DE L'ÉVANGILE

1 et 2	***Généalogie et récits d'enfance***
3 à 7	***Le Fils de Dieu donne la charte du Royaume.***
3, *1* à 4, *11*	*L'entrée en scène de Jésus, le Fils de Dieu.*
4, *12-25*	*La mise en scène de sa prédication.*
5-7	*Premier discours : le sermon sur la montagne.*
8 à 10	***Le Fils de Dieu prépare les moissonneurs pour le Royaume.***
8 et 9	*Dix miracles, groupés autour de trois thèmes catéchétiques : Jésus, la vocation, la foi.*
10	*Deuxième discours : le discours missionnaire.*
11 à 13	***Le Fils de Dieu et l'option pour ou contre le Royaume.***
11 et 12	*L'Envoyé de Dieu face à ceux qui refusent la lumière de l'Esprit, et à ceux qui font la volonté du Père.*
13, *1-52*	*Troisième discours : le discours en paraboles. La révélation des mystères du Royaume opère une discrimination entre les foules et les disciples.*
14 à 18	***Le Fils de Dieu jette les bases de sa communauté future, l'Église.*** *Le récit du rejet de Jésus à Nazareth sert de charnière* (13, *53-58*).
14, *1* à 16, *20*	*Jésus se fait reconnaître comme le Fils de Dieu.*
16, *21* à 17, *23*	*Jésus annonce sa Passion et sa résurrection.*
17, *24* à 19, *1*	*Quatrième discours : le discours communautaire. Libre par rapport au pouvoir, la communauté des disciples recherche une vie fraternelle.*
19 à 25	***Le Fils de Dieu et l'avènement du Royaume.***
19 et 20	*Jésus est en route vers Jérusalem.*
21 et 22	*A Jérusalem, Jésus agit, enseigne, débat avec ses adversaires.*
23	*Jésus dénonce les scribes et les pharisiens.*
24 et 25	*Cinquième discours, suivi de paraboles, sur l'avènement du Fils de l'homme et la fin du monde.*
26 et 27	***La Passion du Fils de Dieu.***

1. Les références sans indication renvoient à l'évangile de Matthieu.

28 *Jésus ressuscité envoie ses disciples en mission et leur promet sa présence jusqu'à la fin des temps.*

L'originalité de Matthieu

L'originalité de Matthieu tient à la présence de matériaux qui lui sont propres et à sa manière personnelle de présenter les textes reçus. On lui doit de connaître nombre d'enseignements de Jésus, notamment des paraboles : l'ivraie (13, *24-30 et 36-43)*, le débiteur impitoyable (18, *23-35)*, les ouvriers de la onzième heure (20, *1-16)*... Sans lui, la célèbre scène du jugement dernier (25, *31-46)* ne nous serait pas parvenue. Avec Luc il reproduit les éléments puisés probablement à une même source ; ce sont en grande partie des paroles. Matthieu et Luc sont les seuls à transmettre les « Béatitudes » *(Matthieu* 5, *1-12 et Luc* 6, *20-26)* et le « Notre Père » *(Matthieu* 6, *9-13 et Luc* 11, *2-4)*, mais avec des différences sensibles.

Un évangile pédagogique et didactique

Matthieu se caractérise par son souci pédagogique. Son exposé prend volontiers une allure systématique. Outre les cinq grands discours, on trouve chez lui une série de dix miracles, de sept paraboles, trois séries de quatorze générations dans la généalogie, sept demandes dans le « Notre Père »... Ce procédé le rapproche des scribes juifs. Il conserve avec un soin particulier les sentences bien frappées, faciles à mémoriser. En bon pédagogue, il omet des détails secondaires pour centrer l'attention sur l'essentiel. Ainsi, dans le récit de la guérison de la belle-mère de Pierre, le projecteur est braqué sur Jésus seul (8, *14-15)*. Il se préoccupe de savoir si l'enseignement a été bien compris (13, *51)*.

Les cinq grands discours illustrent bien l'orientation didactique de cet Évangile. Comme dans un manuel, Matthieu classe et regroupe les instructions autour d'un thème général. La progression de la pensée d'un discours à l'autre fait songer à un parcours catéchétique. Alors que Marc invitait à ouvrir l'œil sur la pratique de vie de Jésus, Matthieu demande de tendre l'oreille vers l'enseignement du Maître, pour y conformer sa conduite. Pour Matthieu et sa communauté, Jésus est l'interprète autorisé de la Loi ancienne, celui qui la mène à son achèvement.

Une présentation originale du mystère de Jésus

Les conflits des premiers chrétiens avec les Juifs (voir p. 54) ne portaient pas uniquement sur l'interprétation de la Loi. La personne du Messie et sa mission étaient aussi en jeu. Les deux premiers chapitres, si typiques de l'évangile, témoignent de la réflexion chrétienne sur ce point fondamental. Matthieu dialogue avec les rabbins sur leur propre terrain. Il connaît les événements de l'Exode, les récits légendaires qui circulent sur la naissance et l'enfance des héros de la Bible, le texte des Écritures, dont il introduit la citation avec une formule qui lui est propre : « Ainsi s'accomplit... » (1, *22;* 2, *15...)*. Il démontre que Jésus est bien le Messie attendu, le Roi des Juifs. Rejeté par Jérusalem, poursuivi par le pouvoir, il est reconnu par des Mages venus d'Orient, prémices de la mission chrétienne en terre païenne. L'évangile tient déjà tout entier dans ces deux chapitres d'introduction.
En présentant d'emblée le mystère du Christ, Matthieu ne veut pas insister comme Marc sur la lente manifestation de Jésus dans le secret. Dans le ministère de *Jésus de Nazareth*, il voit sans cesse agir *le Fils de Dieu*, et il ne craint pas de le dire (14, *33;* 16, *16)*. La vision du Christ en gloire, investi de la puissance du Père, domine son Évangile (28, *16-20)* et donne tout son poids aux actes et aux paroles de Jésus. Cette image majestueuse, qui évoque des tympans de cathédrales, n'est pas pour autant figée. Jésus, « Emmanuel », « Dieu-avec-nous » (1, *23)* est présent aux siens jusqu'à la fin des temps (28, *20)*, et sa présence est éminemment active. Il domine l'histoire du monde, en particulier celle d'Israël. Matthieu voit en lui celui qui accomplit les Écritures. Il ressent plus douloureusement que d'autres le refus des interprètes juifs des Écritures. Il s'est déjà tourné vers Jésus, l'enseignant par excellence à l'autorité incomparable. Dans la communauté des disciples, issue de la résurrection, son enseignement garde force impérative et valeur actuelle.

L'Église selon Matthieu

L'évangile de Matthieu, souvent appelé « évangile ecclésial », fait découvrir l'Église en même temps qu'il apprend à connaître Jésus. Matthieu est plus explicite que Marc sur la fondation de l'Église au sein de laquelle un rôle spécial est dévolu à Pierre (16, *17-19*). L'Église de Matthieu est une communauté de disciples réunie autour du seul qui puisse revendiquer le titre de « Maître » (23, *8*). Elle reçoit comme un don de Dieu le privilège de connaître les mystères du Royaume des cieux (13, *11*). Un programme exigeant de vie fraternelle prescrit le respect des « petits » et le pardon sans limites (18). Cette communauté fait l'expérience du mal, des défections, des égarements. Le Royaume des cieux n'est pas instauré définitivement et l'ivraie se mélange encore au bon grain (13, *36-43*). Très enracinée dans les traditions juives, l'Église de Matthieu a conscience d'être le véritable Israël, le peuple de Dieu qui portera du fruit. Elle n'a plus beaucoup d'avenir du côté de la Synagogue avec qui elle est en conflit, et elle voit s'ouvrir devant elle une moisson abondante auprès des païens (2, *1-12*; 28, *16-20*). Mais, pour éviter de chercher refuge dans son passé, elle a besoin d'être un peu bousculée. Les disciples doivent sortir de l'école pour entrer dans la vie active.

La vie sacramentelle

Matthieu connaît la valeur de la réunion de chrétiens au nom de Jésus (18, *20*). Comme celle de Marc, sa communauté vit l'Eucharistie ; c'est du moins ce que l'on peut déduire du récit de l'Institution (26, *26-29*) et de la section sur les pains. Dans un passage-clé de son Évangile, Matthieu rapporte l'ordre donné par Jésus ressuscité de baptiser « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » (28, *19*). La formule est trinitaire et elle dérive probablement de la pratique de l'Église. Il serait anachronique de parler de sacrement de la réconciliation ; mais l'Église de Matthieu vit une pratique de la réconciliation (18), qui est un jalon important pour entrer dans la perspective de ce sacrement.

La situation de la communauté

L'évangile de Matthieu donne une place importante à la Galilée d'où le Ressuscité envoie ses disciples en mission (28, *16-20*) et où des écoles pharisiennes se sont installées après la chute de Jérusalem. Il a dû être rédigé autour de l'année 80, puisque la rupture avec le judaïsme n'est pas encore consommée. Il ne doit pas être né loin de la Galilée. On a pensé à la Syrie, peut-être Antioche.

Le drame juif qui sous-tend tout l'évangile de Matthieu reste d'actualité. Le lecteur voit aussi comment une communauté trop attachée à ses traditions est invitée à s'ouvrir à l'universel, et ceci n'est pas seulement une exigence passée.

ÉVANGILE
ET ACTES DES APÔTRES SELON SAINT LUC

Le troisième Évangile et les Actes des Apôtres sont les deux parties d'une même œuvre. Tous les deux sont l'annonce d'une même Bonne Nouvelle, qui se répand par étapes. Devenue réalité en Jésus, elle est portée par ses disciples de Jérusalem aux confins du monde entier. Le projet de Luc est original dans le Nouveau Testament. Le style et les procédés de composition sont au service de cette grande idée.

PLAN DE L'ÉVANGILE

1 et 2	***Ouverture.***
1, *1-4*	*Prologue rédigé à la manière des écrivains antiques.*
1, *5* à 2, *52*	*Naissance et enfance de Jean Baptiste et de Jésus. Luc annonce les grands thèmes de son œuvre.*
3, 1 à 9, 50	***Le ministère de Jésus en Galilée.***
3, *1* à 4, *30*	*Jésus présenté publiquement est investi par l'Esprit.*
4, *31* à 6, *11*	*Jésus se manifeste en actes et en paroles.*
6, *12* à 7, *50*	*Jésus prophète de l'amour sans mesure.*
8, *1* à 9, *50*	*Jésus, Messie, prophétise son « enlèvement ».*

9, 51 à 19, 28	***Sur le chemin de Jérusalem, Jésus instru[it] ses disciples.***
	Trois étapes sont introduites par trois mentions [de] la montée à Jérusalem (9, 51 ; 13, 22 ; 17, 11).
9, *51* à 13, *21*	• *Première étape de la montée à Jérusalem.*
9, *57* à 10, *24*	Les disciples : vocation, mission, privilège.
10, *25* à 11, *13*	L'amour du prochain et la prière.
11, *14-54*	Jésus est contesté par ses adversaires.
12, *1-53*	Les disciples : abandon à la Providence et vig[i]lance.
12, *54* à 13, *21*	L'accueil du Royaume : discernement et conve[r]sion.
13, *22* à 17, *10*	• *Deuxième étape de la montée.*
13, *23* à 14, *35*	Invités au repas, il ne faut pas rester dehors.
15, *1-32*	Jésus, signe de la miséricorde du Père.
16, *1-31*	L'argent ou le Royaume.
17, *1-10*	Avis aux disciples pour vivre en communau[té] chrétienne.
17, *11* à 19, *28*	• *Troisième étape de la montée.*
17, *12* à 18, *8*	La venue du Royaume et le Jour du Fils d[e] l'homme.
18, *9-30*	Les conditions d'accueil du Royaume.
18, *31* à 19, *28*	Le roi investi vient instaurer le Royaume.
19, 29 à 24, 53	***A Jérusalem où le Salut doit se réaliser.***
19, *29* à 21, *38*	*Le Messie manifeste son autorité dans le Temple.*
22 et 23	*La passion et la mort de Jésus.*
24	*A Jérusalem, Jésus ressuscité prépare ses témoins.*

PLAN DES ACTES DES APÔTRES

1 et 2	***Ouverture. La naissance de l'Église.***
1	*Les préparations.*
2	*L'Église naît à Jérusalem.* *Première Pentecôte (versets 1 à 13).*
3 à 5	***La communauté de Jérusalem.***
	Les premières heures de l'Église et les grands traits de la vie communautaire.
6 à 8	***L'Évangile en Judée et en Samarie.***
6 et 7	*Les premières crises. L'Église renforce son organisation et élargit sa mission.*
8	*L'Évangile atteint la Samarie et poursuit sa course.* *Deuxième Pentecôte (versets 14 à 17).*
9, 1 à 11, 18	***Les responsables s'ouvrent à la mission vers les païens.***
9, *1-31*	*Paul, l'apôtre des païens, entre dans l'Église.*
9, *32* à 11, *18*	*Activité missionnaire de Pierre. Premier baptême de païens : Corneille et sa famille.* *Troisième Pentecôte (10, 44-48)*
11, 19 à 14, 28	***Communautés en dehors du monde juif.***
11, *19-30*	*Les débuts de l'Église d'Antioche.*
12	*La persécution d'Hérode atteint les Apôtres.*
13 et 14	*L'Église d'Antioche envoie Paul et Barnabé fonder des communautés en Asie mineure.*
15, 1-35	***Au concile de Jérusalem, l'Église s'ouvre définitivement à la mission aux païens.***
15, 36 à 28, 31	***Les missions de Paul.***
15, *36* à 18, *22*	*Deuxième voyage missionnaire de Paul.* *A Athènes, il s'adresse aux philosophes.*
18, *23* à 21, *16*	*Troisième voyage missionnaire de Paul.* *A Éphèse, quatrième Pentecôte (19, 1-7).* *A Milet, Paul s'adresse aux responsables de l'Église d'Éphèse.*

21, *17* à 23, *22*	*A Jérusalem, Paul comparaît devant le Sanhédrin*
23, *23* à 26, *32*	*A Césarée, Paul comparaît devant les gouverneurs*
27 et 28	*Paul à Rome. Le salut de Dieu a été envoyé au païens.*

Les lignes directrices

Les deux livres s'intègrent dans un plan d'ensemble. Tout en gar dant la progression de Marc et de Matthieu de la Galilée ver Jérusalem, Luc centre beaucoup plus nettement son premier livr sur Jérusalem, lieu unique des événements qui suivent la résurrec tion. Dans son deuxième livre, prenant acte qu'après 70 Jérusaler n'est plus le centre de l'Église chrétienne, il indique avec force u nouvel axe, le monde païen. Quand l'Évangile est prêché libremer à Rome, capitale de l'empire, il peut quitter son lecteur. La struc ture fait ressortir les passages qui se répondent d'un livre à l'autr *Luc* 1-2 et *Actes* 1-2, *Luc* 24 et *Actes* 1... D'une manière général Luc soigne ses introductions et ses conclusions, où il exprime plu clairement sa pensée, par exemple *Luc* 24, *44-53*.

Les particularités de Luc

La fréquentation de Luc se révèle très enrichissante. Sur les toute premières années du christianisme, il est notre source unique d'in formation. Nous lui devons quelques très belles pages qui n'or cessé de nourrir la piété chrétienne : la pécheresse pardonné *(Luc* 7, *36-50)*, l'admirable chapitre des paraboles de la miséricord *(Luc* 15, *1-32)*, la rencontre avec Zachée *(Luc* 19, *1-10)*... Les récit de l'enfance *(Luc* 1 *et* 2) jouent la même fonction que dans l'évan gile de Matthieu, tout en apportant des éléments très neufs ; il éclairent la personne de Jésus par celle de Jean Baptiste et metten en lumière le rôle de Marie. Quand des matériaux n'entrent pa dans sa construction, il les omet ; on ne trouve pas chez lui l'incur sion de Jésus en terre païenne *(Marc* 6, *45 à* 8, *30)*, car la missior aux païens appartient au temps de l'Église. La montée à Jérusalem *(Luc* 9, *51 à* 19, *28)* est une particularité de Luc ; il crée un cadr qui lui permet de rapporter les paroles de Jésus dans des situation concrètes. Moins systématique que Matthieu, il est plus soucieu de manifester le lien de l'enseignement avec la vie.

L'univers culturel

Le monde culturel de Luc n'est pas celui de ses prédécesseurs. Il est plus littéraire que Marc ; il manie avec finesse la langue grecque. Il n'est pas enraciné dans le terroir juif comme Matthieu. Par plus d'un trait, son œuvre fait penser aux productions des historiens du monde hellénistique. Comme eux, il expose son projet dans un prologue d'une écriture très classique. Pour faire progresser la narration et énoncer des idées qui lui sont chères, il place des discours sur les lèvres de ses personnages principaux : Jésus à la synagogue de Nazareth *(Luc* 4), Pierre au jour de la Pentecôte *(Actes* 2), Paul à Antioche de Pisidie *(Actes* 13), à Athènes *(Actes* 17), à Milet *(Actes* 20). On compte vingt-quatre discours dans le seul livre des Actes. Ceux de Matthieu ne répondaient pas au même propos. Pour présenter leurs personnages, les écrivains hellénistiques les mettaient volontiers en parallèle. Luc rapproche ainsi Jésus et Jean Baptiste, Jésus et Étienne, Jésus et Paul, Pierre et Paul... Le parallélisme éclaire la personnalité de chacun, mais Luc a bien soin de montrer la supériorité de Jésus.

L'histoire du salut

L'histoire que Luc écrit n'est cependant pas celle des historiens profanes : c'est une histoire du salut. Il se veut d'abord à l'écoute des « serviteurs de la Parole » *(Luc* 1, *2)*. Le Seigneur tarde à venir et l'Église doit apprendre à vivre dans le temps. Luc réfléchit sur le dessein de Dieu et voit le salut se réaliser par étapes.

L'Ancien Testament avait préparé les esprits à l'accueillir ; il en avait donné de multiples préfigurations, Élie, Élisée... *(Luc* 4, *25-27)*.

Le temps de Jésus lui succède, délimité par le baptême de Jean et l'Ascension *(Actes* 1, *22)*. Une année de grâce est offerte à Israël, à qui s'adresse en priorité l'invitation à la conversion. C'est à Jérusalem, là où il devait advenir, que le salut est accompli.

Le temps de l'Église est celui de l'effusion de l'Esprit. Luc avait particulièrement souligné la présence de l'Esprit dans le ministère de Jésus. Il saisit son action dans les événements de la vie de l'Église. C'est lui qui guide les Apôtres vers les païens *(Actes* 10, *19-20)*. La lecture de Luc se recommande aux chrétiens qui veulent découvrir la Parole dans les événements de leur vie.

La personne de Jésus

Luc apporte sa touche personnelle au portrait de Jésus. Plus nettement que les autres évangélistes, il voit en lui le *Prophète* * et le *Sauveur* *. Jésus, sur qui l'Esprit repose en plénitude, porte la parole de vie. Nouvel Élie, il est puissant par ses actes et ses paroles. A ses contemporains en quête de salut (voir p. 46), Luc déclare qu'il n'en existe pas en dehors du Nom * de Jésus. L'enfant qui naît à Bethléem est le Sauveur, titre à forte résonance en milieu païen. Jésus libère de tous les égoïsmes et de tous les esclavages ; il redonne la santé et la vie. Attentif à la misère spirituelle des hommes, il remet les péchés et rétablit la relation avec Dieu le Père. Toute la délicatesse de Luc transparaît dans cette vision d'un Jésus plein de tendresse et de bonté, proche des petits et des pauvres, qui fait bon accueil aux pécheurs et aux publicains. Ce Jésus si profondément humain, communique toute la puissance de Dieu car le Sauveur qui apparaît sur la terre de Judée est le Messie, le Seigneur * *(Luc* 2, *11)*. Le Seigneur, le Ressuscité, est le Vivant *(Luc* 24, *5)*. Au langage de la résurrection, qui vient des Écritures juives, Luc ajoute celui de la vie, plus accessible à des Grecs.

Le rôle de l'Esprit

La venue de Jésus s'accompagne d'une manifestation de l'Esprit ; l'Esprit qui fait prophétiser Zacharie et pousse Siméon vers le Temple *(Luc* 1, *67 ;* 2, *25-27)* ; l'Esprit qui vient sur Marie *(Luc* 1, *35)*. Luc insiste plus fortement sur le lien de Jésus à l'Esprit, dans les scènes inaugurales de son ministère *(Luc* 3 *et* 4). Cet Esprit promis par le ressuscité, descend sur les disciples à la Pentecôte *(Actes* 2). Il leur donne assurance et autorité pour annoncer la Bonne Nouvelle et guide la progression missionnaire de la jeune Église. Luc est l'évangéliste qui nous fait saisir le plus directement la présence de l'Esprit dans l'Église.

La vie liturgique et sacramentelle

Dans le bref résumé qui donne les grands traits de la communauté chrétienne, Luc fait une place à la prière et à l'Eucharistie. Il ne connaît pas qu'une seule forme de prière. Mais la louange, qu'il mentionne particulièrement, devait tenir une grande place dans les

réunions des premières communautés chrétiennes. C'est l'Eucharistie qui en était le sommet. Plusieurs fois dans les Actes, il emploie l'expression « fraction du pain ». C'est à la fraction du pain que les disciples d'Emmaüs reconnaissent Jésus ressuscité, dans une scène qui semble bien construite sur le schéma d'une célébration liturgique *(Luc* 24, *13-35)*. Le livre des Actes fournit des indications irremplaçables sur la pratique du baptême aux débuts de l'Église *(Actes* 2, *38-41, etc.)*.

Un programme de vie chrétienne

Aux croyants, Luc propose un programme de vie chrétienne très dense. Le chrétien est celui qui a découvert en Jésus, Sauveur des hommes, la tendresse et la miséricorde du Père. Il vit dans un climat de joie, de prière, de louange, sous l'inspiration de l'Esprit. Son engagement n'en est pas moins exigeant. Luc est celui qui insiste le plus sur la radicalité de l'appel de Jésus : il faut prendre sa croix « chaque jour » *(Luc* 9, *23)*. Chacun est invité à vérifier son rapport à l'argent et à faire le choix d'une pauvreté effective. La communion ecclésiale se vit dans les réalités matérielles *(Actes* 4, *32 à* 5, *11)*. C'est Luc qui réserve la plus grande place aux femmes et parle le plus de Marie, la mère de Jésus. Aucune catégorie n'est exclue du salut, pécheurs, publicains, Samaritains... L'Évangile s'adresse à tous les hommes.

La dimension universelle du salut

Luc a bien souligné la dimension universelle du salut. Lui seul prolonge la citation d'Isaïe (40) jusqu'à cette phrase : « tout homme verra le salut de Dieu » *(Luc* 3, *6)*. Si Luc ne rapporte pas d'activité de Jésus en territoire païen, c'est parce que cette tâche est confiée aux Apôtres après la résurrection. Mais cette volonté universelle de salut est clairement indiquée dans l'Évangile ; le sermon à la synagogue de Nazareth l'atteste *(Luc* 4, *16-30)*. L'attitude de Jésus vis-à-vis des Samaritains et des païens qu'il rencontrait disposait les esprits de ses disciples à une mission sans frontière. Le livre des Actes en entier est marqué par cette orientation universelle. Les étapes décisives de la progression de l'Évangile sont bien mises en relief *(Actes* 1, *8 et* 28, *28* ; voir les récits de la vocation de Paul, du baptême de Corneille, de l'assemblée de Jérusalem...).

La communauté de Luc

L'œuvre laisse pressentir quelques-uns des problèmes de la communauté de Luc. Invitée à durer, elle cherche à consolider ses structures. Les tensions internes ne doivent pas compromettre l'unité de la Pentecôte. Les ministères nouveaux, que des besoins nouveaux font naître, s'articulent autour du ministère apostolique. La foi chrétienne s'est affirmée dans des cultures nouvelles ; elle ne peut perdre sa solidité. Luc écrit pour des chrétiens ; il se préoccupe aussi de l'écho que rencontre l'Évangile chez ceux du dehors. Sa manière d'écrire, sa présentation du séjour de Paul à Athènes, la présence importante de responsables politiques ne laissent planer aucun doute : il veut laisser une impression favorable du christianisme aux élites intellectuelles et aux représentants du pouvoir impérial. Cette œuvre, qui vise un public de culture grecque, a sans doute été écrite entre 80 et 95, dans une communauté issue du paganisme, dont il est impossible de préciser le lieu exact (Asie mineure, Grèce, Rome ?).

Par la lecture de passages des Actes des Apôtres pendant le temps pascal, les chrétiens redécouvrent chaque année le dynamisme des premières communautés, mais aussi leurs difficultés. Venant d'un milieu et d'une culture qui ne sont plus ceux de Marc et de Matthieu, l'œuvre permet d'élargir la réflexion chrétienne. Pleinement inséré dans l'histoire des hommes, le message chrétien reste d'actualité pour les générations qui suivent les premiers témoins. Il n'est pas lié à un peuple et à une culture : c'est un ferment capable de féconder toutes les cultures, et tout homme de bonne volonté peut l'entendre.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN

Jean emprunte une voie originale pour dire le mystère de Jésus et définir l'existence croyante. L'évangéliste a eu accès à des traditions particulières, sur lesquelles les synoptiques gardent le silence. Là où il les rejoint, il transforme en profondeur les données qu'il reçoit.

PLAN DE L'ÉVANGILE

1, 1-18	***Le Prologue.*** *La Parole de Dieu faite homme, venant habiter dans le monde, face aux options contradictoires des hommes.*
1, 19 à 12, 50	***Le livre des signes.***
1, 19-51	*L'identité de Jésus est donnée d'emblée ; son procès devant le monde est ouvert.*
2 à 4	*Du premier signe de Cana (les noces) au second (la guérison du fils du fonctionnaire royal), les premières manifestations de la gloire de Jésus en Galilée, en Judée et en Samarie suscitent des réponses variées.*
5 à 10	*Jésus produit d'autres signes (guérisons du paralysé et de l'aveugle, multiplication des pains, marche sur les eaux). Il se proclame pain de vie, lumière du monde, bon pasteur. Une vive polémique s'engage autour de ses œuvres.*
11 et 12	*Jésus ressuscite Lazare et voit venir l'heure de sa glorification. Son procès aboutira à la manifestation de la gloire de Dieu.*
13 à 20	***Le livre de la Glorification.*** *Au cours du dernier repas avec ses disciples, Jésus leur laisse son testament. Son procès lui est fatal ; il est condamné par les autorités juives et romaines. Mais, pour ceux qui croient en lui, Jésus, en remontant vers son Père, montre sa Gloire et communique l'Esprit de vie.*

13, *1-30*	*Le dernier repas et le commandement nouveau.*
13, *31* à 14, *31*	*Premier discours. Le départ de Jésus et l'avenir des disciples.*
15 et 16	*Deuxième discours. L'avenir des disciples et leur rencontre avec le monde après le départ de Jésus. Avec la force de l'Esprit, ils témoigneront pour lui.*
17	*La grande prière de Jésus pour les siens.*
18 et 19	*La Passion de Jésus, témoignage rendu à la Vérité.*
20	*Jésus ressuscité donne l'Esprit à ses disciples pour la mission.*
21	***Épilogue.*** *Confirmation de la tâche pastorale de Pierre et du témoignage du disciple que Jésus aimait.*

Le cadre historique du ministère de Jésus

Le cadre dans lequel se déroule le ministère de Jésus est différent de celui des synoptiques. Il y a place pour trois célébrations de la fête de Pâques (2, *13;* 6, *4;* 11, *55)* , ce qui suggère une durée supérieure à deux ans. Renonçant à une montée unique à Jérusalem, Jean note plusieurs déplacements de Jésus entre la Galilée et Jérusalem. Ce cadre plus souple lui permet de rapporter une tradition qui lui est propre, la mission de Jésus en Samarie (4, *1-42)*. L'évangéliste développe moins le ministère galiléen. Par contre, il campe avec plus de précision les activités de Jésus à Jérusalem et dans le Temple. Il connaît bien les fêtes juives : outre la Pâque, la fête des Tentes (7, *2*), la Dédicace (10, *22)*. Elles remplissent une fonction importante dans la présentation du message. Souvent plus précis, Jean corrige ce qu'il pouvait y avoir de trop systématique chez les auteurs des synoptiques.

La dimension symbolique de l'Évangile

Attentif aux détails de l'histoire, Jean veut surtout aider le lecteur à saisir toute la signification des réalités qu'il présente. Dans son

1. Les références sans indication renvoient à l'évangile de Jean.

Évangile, en effet, le terme « signes » prend un relief particulier (2, *11;* 20, *30*). Il lui importe moins de multiplier les récits de miracles que de montrer comment un geste de Jésus est manifestation de la Gloire de Dieu et appel à la foi. Il n'en retient que sept, sans doute pour la valeur symbolique de ce chiffre : les deux signes de Cana (les noces 2, *1-11*) ; la guérison du serviteur (4, *46-54*) ; la guérison d'un paralytique (5, *1-9*) ; la multiplication et le partage des pains (6, *1-15*) ; la marche sur la mer (6, *16-21*) ; la guérison d'un aveugle de naissance (9, *1-41*) ; la résurrection de Lazare (11, *1-44*).

Au-delà de ces signes à déchiffrer, le quatrième évangile fourmille d'images et de symboles qui lui donnent sa coloration particulière. Il exploite la richesse des symboles de la création comme la lumière, l'eau... Il utilise la portée symbolique de certaines réalités familières de son époque, comme le berger et son troupeau, la vigne, le pain... La plupart de ces images et de ces symboles font partie de l'héritage de l'Ancien Testament, où il faudra souvent aller chercher des clés de lecture.

La personne de Jésus

On retrouve dans le portrait de Jésus les différentes caractéristiques de l'évangile. Jésus y apparaît comme un être très humain. Partageant la condition des hommes, il lui arrive de ressentir comme eux la fatigue (4, *6*), d'être éprouvé par la mort d'un ami (11, *33-38*). Son existence historique est le lieu de la rencontre de Dieu avec les hommes.

Les différentes symboles de l'évangile disent beaucoup plus. Jésus a déclaré : « Je suis le pain de vie... Je suis la lumière du monde... Je suis le bon pasteur... Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie... Je suis la vigne... »

Lui seul peut dire de manière absolue « Je Suis », dans une formule qui évoque la révélation de Dieu à Moïse *(Exode* 3, *14)*. Jean reprend des titres déjà connus, Prophète *, Messie *, Fils * de l'homme. Mais il ne se lasse pas d'insister sur la relation unique du Fils au Père. Son regard de contemplatif le porte vers les sommets d'où il décrit la pénétration de la Parole de Dieu faite homme

dans le monde. Sa pensée ne se perd pourtant pas dans l'abstraction : Jésus est le Sauveur du monde, l'Agneau * de Dieu, dont la mort sur la croix révèle l'amour de Dieu.

Le caractère dramatique de la révélation

Jésus est le Révélateur. Cette révélation prend dans l'évangile de Jean un caractère dramatique particulièrement intense. Les hommes dans leur ensemble ont préféré les ténèbres à la Lumière ; enfoncés dans le mensonge et le mal, ils ont tourné le dos à la Vérité. L'évangéliste est aux prises avec l'incroyance. Il la voit symbolisée dans le refus des « Juifs », terme qui, chez lui, désigne moins l'appartenance à un peuple qu'une catégorie spirituelle, un type de réaction à la révélation. De l'incroyance à la foi, les nuances sont multiples, et Jean les analyse avec finesse. Les disciples sont ceux qui ont vu en Jésus la manifestation de la Gloire de Dieu et qui ont cru en sa Parole.

L'image du procès exprime fort bien ce caractère dramatique de la révélation. Si la scène du procès juif est absente du quatrième évangile, le livre lui-même est comme une révision du procès de Jésus. Ceux qui n'ont pas reconnu Jésus le condamnent. Ceux qui ont entendu sa parole poursuivent l'œuvre de celui qui est venu rendre témoignage à la Vérité (18, *37*). Jésus ne les laisse pas orphelins ; il leur envoie, pour les guider, le Paraclet, l'Esprit de vérité (14, *16-17, 25-26 ;* 15, *26-27 ;* 16, *7-15*).

Le don de la vie aux croyants

Plus mystique que les synoptiques, Jean cherche moins à décrire l'organisation de l'Église qu'à montrer le lien intime des croyants avec Jésus. L'Église est le troupeau pour lequel le Bon Pasteur donne sa vie (10) ; ce sont les sarments qui portent du fruit en restant greffés à la vigne * (15). La mission de Jésus est de faire abonder une vie qui introduit une dimension d'éternité dans l'existence présente des croyants.

Cette vie divine est communiquée dans l'Église par les *sacrements*, spécialement le baptême et l'eucharistie. Jean ne dit pas comment on célébrait un baptême à son époque ; il ne rapporte pas le récit de l'institution de l'eucharistie. Mais, mieux que quiconque, il en a dévoilé les richesses symboliques, en soulignant aussi le lien essentiel qui unit les sacrements à la foi. Jean nous a laissé de longues catéchèses qui partent des quelques symboles de base comme l'eau, la lumière, le pain.

Elles insistent avec force sur la nécessité de la foi et peuvent déboucher sur une pratique sacramentelle. Jamais traité pour lui-même, l'aspect sacramentel est en un sens partout présent dans l'évangile.

L'unité des croyants dans l'amour

Jean se préoccupe moins de soumettre un programme détaillé de vie chrétienne que de répéter les orientations majeures qui doivent guider une communauté chrétienne.

Le quatrième évangile souligne l'unité de l'Église fondée sur un attachement sans faille à Jésus. Il faut qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. Cette unité est suggérée par quelques signes, comme la robe sans couture (19, *23-24*), le filet qui ne se rompt pas (21, *11*). C'est le testament que Jésus laisse à son Église dans sa grande prière pour ses disciples (17). Cette unité se fonde sur celle du Père et du Fils.

L'unité ne sera possible que si l'*amour* * règne au sein de la communauté. Dieu a donné son Fils unique par amour. Jésus a manifesté cet amour par le don de sa vie. En lavant les pieds de ses disciples, il a donné l'exemple du service par amour (13). « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (13, *34 ;* 15, *12*), c'est le commandement que Jésus laisse à ses disciples. Il absorbe tous les autres. Mais il n'est possible que si le croyant demeure dans l'amour de Jésus.

La communauté de Jean

Dans sa forme définitive, l'évangile de Jean est le dernier en date des quatre évangiles. Le témoignage de Jean a subi au cours des années de nombreux développements. Il est rédigé à la fin du premier siècle. Les controverses avec les Juifs ont déjà abouti à l'exclusion des chrétiens des synagogues (9, *22*). La menace de persécution est présente (16, *2*). La communauté doit lutter contre des tendances qui réduisent la foi à une construction purement intel-

lectuelle (« gnose ») et esquivent la réalité humaine de Jésus. L'insistance sur l'amour et l'unité laisse à penser que la communauté n'est pas exempte de querelles et de jalousies. L'évangéliste cherche à répondre à ces difficultés internes et externes.

Nos assemblées retrouvent chaque année l'évangile de Jean pendant le carême et le temps pascal. C'est l'évangile que l'Église propose pour la préparation immédiate des sacrements. Par la richesse de son symbolisme et l'élévation de sa mystique, Jean apporte à l'existence et à la réflexion chrétiennes des dimensions que ses prédécesseurs avaient moins perçues. Cet « évangile spirituel » n'en reste pas moins très enraciné dans la réalité humaine, parce que la Parole de Dieu s'est faite homme.

PEUPLE DES SAINTS

Les noms écrits en petites capitales sont ceux des saints canonisés par l'Église. Pour connaître la date à laquelle ils sont fêtés, se reporter à la table de la page 705.

L'ÂGE APOSTOLIQUE

(Des années 30 à 70)

Les premiers chrétiens furent donc des Juifs. L'Église fut d'abord cette petite communauté frileuse confinée à Jérusalem. Soudain c'est la Pentecôte. Là naît la première communauté que nous décrivent les Actes des Apôtres. Elle rassemble très tôt des gens différents : les uns sont originaires de Palestine, les autres sont de langue et de culture grecques (*Actes* 6). C'est pour ces derniers que les Apôtres instituèrent les diacres. Ils étaient sept, et parmi eux ÉTIENNE qui était un Juif d'origine grecque. Dès les années 36, le Sanhédrin * se réunit pour juger Étienne qu'il accuse de sacrilège pour avoir prêché que Jésus est le Fils de Dieu. Étienne est lapidé.

Il est le premier martyr chrétien, c'est peut-être la raison qui a fait placer sa fête dès le lendemain de Noël, mais c'est aussi le signe que les premiers chrétiens voyaient dans le martyre une naissance. En tout cas, le martyre d'Étienne fera prendre une grande place aux Juifs d'origine grecque à l'intérieur de la première communauté chrétienne.

Les Apôtres

Très vite l'Église éclate hors de Jérusalem. PIERRE, à Césarée, baptise le centurion Corneille. PAUL, le persécuteur converti, part au loin avec BARNABÉ qu'il quittera ensuite, chacun continuant de son côté la tâche de l'Évangile.

Paul travaillera avec d'autres compagnons, et parmi eux TIMOTHÉE, à qui les anciens avaient imposé les mains et à qui Paul écrivit par deux fois parce qu'il était responsable d'une communauté, et TITE que Paul estimait comme un collaborateur particulièrement doué pour l'action. Paul lui écrivit aussi une lettre pastorale (voir p. 371). L'action de Paul auprès des païens ne tarde pas à provoquer des conflits que résout l'Assemblée de Jérusalem (*Actes* 15). C'est la rupture avec le judaïsme, mais c'est aussi la coupure du cordon ombilical. L'Église quitte la Terre promise.

Désormais c'est le vaste empire de Rome qui devient la patrie du christianisme. Le christianisme naissant va emprunter le réseau serré des « voies romaines », les routes dallées qui permettaient de se rendre de Rome aux quatre coins de l'Europe, de traverser l'Afrique du Nord et de parcourir l'Asie mineure. L'activité des ports va servir à transporter la bonne nouvelle de l'Évangile. Ce n'est pas un hasard si les premiers lieux du christianisme sont Antioche, carrefour des caravanes ; Éphèse, le grand port d'Asie mineure ; Thessalonique, la porte ouverte sur la Macédoine ; Corinthe, le passage entre la mer Égée et la mer Adriatique ; Rome, le cœur de l'Empire.

Pierre et Paul vont à Rome puisque c'est alors la capitale du monde : là se fait la civilisation de ce temps.

Mais très vite l'Empire romain s'inquiète de cette religion nouvelle. La foi des chrétiens remet trop de choses en question. L'Empire se croit menacé dans son unité et dans son principe même par le « royaume de Dieu ». Déjà Pierre a été mis à mort vers 64 à Rome, dans le cirque de Néron, au Vatican. Paul a été décapité vers 67, sur la route qui sort de Rome en direction d'Ostie.

Quant aux autres Apôtres, il est bien difficile de retrouver à coup sûr leurs traces. Beaucoup de légendes se sont mêlées à l'histoire. La tradition veut ainsi qu'ANDRÉ soit parti pour la Grèce ; il est en tout cas devenu le grand apôtre de l'Église d'Orient. JEAN, auquel la tradition attribue l'Évangile, des lettres et l'Apocalypse, fut exilé à Patmos et mourut sans doute à Éphèse. JACQUES, son frère, fut le premier des

Apôtres à donner sa vie pour le Christ. Il est décapité dès l'an 44 sur ordre d'Hérode Agrippa ; beaucoup plus tard son culte s'est fixé à Compostelle en Espagne. THOMAS dont la tradition veut qu'il soit allé prêcher l'Évangile jusqu'en Inde ; PHILIPPE dut mourir dans l'actuelle Turquie ; l'autre JACQUES, le plus jeune, peut-être celui qui écrivit la lettre qui porte son nom, devint le premier évêque de Jérusalem ; BARTHÉLEMY, qui est sans doute celui que l'Évangile appelle Nathanaël, fut condamné à être écorché vif, peut-être en Perse ou en Mésopotamie ; MATTHIEU, ce Lévi percepteur d'impôts, qui est à l'origine de l'Évangile qui porte son nom, fut peut-être le missionnaire de l'Éthiopie (qu'il ne faut pas confondre avec l'Éthiopie actuelle, beaucoup plus au sud) ; SIMON le Zélote, nous dirions aujourd'hui le « guerillero », et JUDE, appelé aussi THADDÉE, dont le nom sert de patronyme à une courte lettre : tous deux figures assez effacées de l'Évangile et dont la tradition n'a même pas retenu le lieu de leur mission.

Ils ne sont que le début d'une longue procession, litanie anonyme, dont l'histoire au passage n'a eu le temps de reconnaître que quelques visages.

LE TEMPS DES SEMENCES

(Les trois premiers siècles)

Les martyrs

Dans la nuit du 18 au 19 juillet 64, la ville de Rome est dévastée aux trois quarts par un incendie. L'opinion attribue le sinistre — probablement à tort — à la folie de Néron. L'empereur accusé cherche des coupables. Mal connus, objets des « on dit », tenus pour des athées, soupçonnés de rites mystérieux, les chrétiens étaient tout désignés. La nuit du 15 août 64, les jeux du cirque de Néron sont éclairés par une multitude de chrétiens transformés pour la circonstance en torches vivantes de poix et de résine.

Plus tard, à la fin du premier siècle, c'est la raison d'État qui pousse l'empereur Domitien (81-96) à frapper les chrétiens : ils prenaient une trop grande place. La foule a toujours été lâche envers les minorités et les gens recherchés par la police. De l'empereur Trajan (98-117) à Dioclétien (284-305), les persécutions reprendront sporadiquement comme

des incendies. Le rescrit de Septime-Sévère (202) interdit non seulement de se faire chrétien, mais de faire des chrétiens.

Il serait illusoire de vouloir dénombrer les martyrs. Les plus anciens récits ont souvent été transformés pour devenir des sortes d'histoires en bandes dessinées avec le méchant empereur, le proconsul débauché, le bourreau dont la main tremble, et l'abus du merveilleux. Ainsi les actes de sainte CÉCILE, de sainte THÈCLE, saint CHRISTOPHE, saint EUSTACHE, saint SÉBASTIEN sont parmi les plus célèbres de ces histoires romancées.

Mais à côté de la légende, l'Église est riche de documents de première main, qui garantissent l'authenticité et le courage des martyrs chrétiens devant la mort.

En 177, par exemple, une lettre circulaire adressée par les Églises de Lyon et de Vienne aux Églises d'Asie fournit un récit rigoureux, une sorte de rapport du martyre de l'évêque POTHIN et de ses quarante-sept compagnons dont ATTALE qui fut décapité, et l'esclave BLANDINE qui fut jetée aux bêtes avec tous les autres. Ainsi la foi avait-elle trouvé son chemin d'Asie jusqu'à Lyon. Ce sont des Orientaux qui y ont implanté la première Église de Gaule, au IIe siècle. Pothin et la moitié de ses compagnons portent des noms grecs. Ils ont été les semailles de l'Église de France.

A peine les tombes des martyrs étaient-elles fermées que d'autres frères et d'autres sœurs se levaient pour porter le témoignage au prix de leur sang. Le sang des martyrs fut bien une semence de chrétiens. Le mot martyr veut dire témoin. Il n'y a certes aucune relique du Christ ressuscité, il n'y a aucune preuve matérielle, mais il y a ce long peuple des martyrs qui ont témoigné par le don de leur sang.

Parmi eux, les premiers successeurs de Pierre qui plantèrent l'Église de Rome dans leur propre sang. LIN qui reprit le flambeau de la main même de Pierre, CLET, CLÉMENT DE ROME qui a « vu les Apôtres et vécu avec eux... », SIXTE, CORNEILLE à qui son ami Cyprien écrivait : « Prions l'un et l'autre, et si Dieu fait à l'un de nous la grâce de mourir bientôt et de précéder l'autre, que notre amitié continue près du Seigneur... »

L'Église de Rome a voulu graver le nom de ses premiers papes dans le texte même de sa prière eucharistique, appelée justement le canon romain (prière eucharistique n°1). Tout un peuple est là, des évêques comme de jeunes esclaves, des diacres et de riches Romaines, des soldats et des prêtres, des Romains et des Africains, des vieillards et des enfants.

Parmi tous ces visages ressort celui de LAURENT, un des diacres chargés de l'administration des biens de l'Église, qui fut torturé par le feu avec la volonté de lui faire livrer l'argent des pauvres. Et ceux de VINCENT, un diacre de Valence en Espagne, martyrisé sous Dioclétien (plus tard un jeu de mots sur son nom en fit le patron des vignerons) ; de FABIEN, qui fut élu pape alors qu'il était encore laïc ; de CÔME et de DAMIEN, deux frères qui exerçaient peut-être la profession de médecins et furent martyrisés près d'Alep en Syrie ; de GERVAIS et de PROTAIS, martyrs milanais ; d'AGNÈS, la jeune adolescente romaine de douze ans devenue patronne de sa ville.

« Ce sont ceux qui viennent de la grande épreuve » et que l'Apôtre Jean voyait déjà dans son Apocalypse (7, *14*) : « Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau... »

Mais dans la vision de Jean, il n'y a pas seulement la bête de la mer (*Apocalypse* 13, *1*), la Méditerranée romaine, l'empire de Rome qui persécute les disciples du Christ, voici qu'arrive la bête de la terre (*Apocalypse* 13, *11*), l'autre bête, celle qui vient de la terre d'Asie et qui personnifie tous les faux prophètes, tous les schismes et toutes les hérésies.

C'est pourquoi les premiers chrétiens ne se sont pas contentés de témoigner par leur sang dans la persécution, ils ont aussi risqué leur parole dans la lutte contre l'hérésie et les faux prophètes.

Souvent ils furent les deux : martyrs et docteurs de la foi.

Les docteurs de la foi

Pour être fidèle à la Parole, IGNACE D'ANTIOCHE écrivit sept lettres. Elles furent rapidement écrites, au hasard des escales, alors qu'il faisait partie d'un convoi de prisonniers amené d'Antioche, la ville dont il était l'évêque, à Rome où il était destiné aux bêtes. C'est tout ce que l'histoire a conservé de saint Ignace. Mais ces quelques feuillets sont comme son testament. C'est à la fois une vision, un message et un cri. La vision, c'est celle de l'évêque qui bientôt sera livré « pour être moulu par la dent des fauves et devenir le pain du Christ ». Le message, c'est celui de l'unité : « Vous ne devez avoir avec votre évêque qu'une seule et même pensée. » Le cri, le voici : « Il est bon de mourir pour le Christ Jésus... Il y a une eau vive qui murmure au-dedans de moi et me dit : Viens vers le Père... » Vers 110, Ignace atteste sa parole par son sang. Il ne fut pas le seul.

POLYCARPE, évêque de Smyrne, aujourd'hui en Turquie, fut le dernier témoin de l'âge apostolique : dans sa jeunesse, il s'était entretenu avec saint Jean et les autres disciples qui avaient vu le Seigneur. A quatre-vingt-six ans, Polycarpe fut conduit au martyre dans l'amphithéâtre de Smyrne ; il y marcha dans l'action de grâce : « Je te bénis, Seigneur, de m'avoir jugé digne de ce jour. » La lettre par laquelle les chrétiens de Smyrne communiquèrent le récit de cette mort nourrira la ferveur de plusieurs générations de chrétiens d'Asie, montrant ainsi que l'Église qui parle ne véhicule pas seulement une théologie, mais répand une vie.

Très vite aussi, l'Église parlera la philosophie en dialogue avec le monde incroyant. Un nouvel âge naît, celui des chrétiens qui exposent leur foi et leur morale : ils seront appelés apologètes. JUSTIN, philosophe païen converti, consacra sa vie à rapprocher la foi chrétienne et la pensée grecque. Fidèle à ses origines palestiniennes, il fut hanté par le problème juif, mais surtout il travailla à défendre l'Église contre les calomnies de ses persécuteurs. « Lorsqu'on taille à une vigne les rameaux qui ont porté du fruit, disait-il aux païens, d'autres tiges poussent, fleurissent et portent des fruits ; il en est de même de nous. » Justin aussi mourut martyr.

En Asie, en Syrie, en Égypte, la « gnose » se développe comme une peste. Elle prétend que l'esprit n'a rien à voir avec la chair, refusant ainsi de croire à l'incarnation et à la mort du Christ. C'est IRÉNÉE qui se lève. C'est un Grec devenu évêque de Lyon pour succéder à Pothin. Il écrit un livre vigoureux contre les gnostiques : « Là où est l'Église, là est l'Esprit de Dieu ; où est l'Esprit de Dieu, là sont l'Église et toute grâce et l'Esprit est vérité... » coupant ainsi court à cette volonté de mettre d'un côté l'Esprit et de l'autre le Corps du Christ.

Mais c'est à Alexandrie et en Afrique que la jeune Église a ses défenseurs les plus brillants.

CYPRIEN avait déjà une situation importante à Carthage quand il y reçut le baptême et devint l'évêque de sa cité vers 248. « Pape de l'Afrique », il s'acquit une autorité incontestée sur la centaine d'évêques africains. C'était dans toute la splendeur du mot un homme d'Église : « Nul, a-t-il dit, ne peut avoir Dieu pour Père, qui n'a pas l'Église pour mère. »

Vers 195, d'autres disciples de la Parole fondèrent une école de catéchèse à Alexandrie. Beaucoup y furent des intelligences remarquables mais ne furent pas forcément des saints.

Clément d'Alexandrie, voulant démontrer l'accord de la sagesse antique et de l'Évangile, est arrivé à tenir des propos étranges sur la gnose. Dans son œuvre « Le Pédagogue », il présente le Christ comme l'éducateur des croyants. Origène, qui dirigeait une sorte d'université à Alexandrie, a sans doute ouvert le chemin à toutes les sciences sacrées. Son œuvre est colossale, mais elle comportait des erreurs qui furent condamnées en 553 par le 2e concile de Constantinople, concernant notamment l'éternité de la matière et la préexistence des âmes.

HIPPOLYTE, spécialiste de la Bible, entra en conflit avec le Pape CALLIXTE à qui il reprochait sa trop grande indulgence. Le Pape et lui se réconcilièrent en se retrouvant dans le même lieu de déportation en Sardaigne où ils moururent. D'Hippolyte nous avons conservé le texte d'une prière eucharistique (prière eucharistique n°2).

Ainsi, à côté de ce long cortège des martyrs, et parfois dedans, des défenseurs de la foi permettent à l'Église de prendre la parole jusque dans leurs ambiguïtés et malgré leurs erreurs.

Les penseurs chrétiens firent prendre l'Église au sérieux par les païens qui ne la regardaient encore que comme une secte de « cardeurs, de savetiers et de blanchisseurs », alors que les documents que nous ont laissés justement Origène, Clément d'Alexandrie ou Hippolyte sur la vie chrétienne nous montrent des chrétiens qui ne se distinguaient des autres hommes par aucun détail extérieur, mais vivaient seulement l'Évangile au quotidien.

Les chrétiens anonymes

Au début du deuxième siècle un auteur anonyme parle des chrétiens dans une lettre adressée à son ami Diognète, et voici son point de vue :

« Les chrétiens ne se distinguent pas des autres hommes ni par le pays, ni par le langage ni par les vêtements. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, leur genre de vie n'a rien de particulier. Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun, ils se conforment aux usages locaux pour le vêtement, la nourriture et la manière de vivre... Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils partagent la même table. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair ; ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel...

On les insulte et ils bénissent. On les outrage et ils honorent. Ne faisant que le bien, ils sont châtiés comme des scélérats. Châtiés, ils sont dans la joie comme s'ils naissaient à la vie.
En un mot ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde... » A cette époque, les évêques fondateurs de nouvelles Églises meurent souvent martyrs : ainsi DENIS qui évangélise Lutèce.

A l'origine, les chrétiens se réunissaient dans une salle mise à leur disposition par l'un des leurs. Au IIIe siècle, des lieux de culte autonomes ont commencé à se construire.

Dès le IIe siècle, les chrétiens disposaient de cimetières distincts en surface, puis dans des galeries souterraines appelées catacombes. Les corps des martyrs sont ensevelis avec un très grand respect. On prend l'habitude de les associer au sacrifice eucharistique en célébrant la messe sur leur tombe, au jour anniversaire de leur mort.

Peu à peu, la hiérarchie de l'Église se forme : l'évêque élu par le peuple, les prêtres et les diacres ordonnés par l'évêque, les acolytes, les lecteurs, les exorcistes et les portiers qui sont des auxiliaires. L'évêque de Rome est regardé comme le successeur de Pierre. L'initiation au baptême comptait trois étapes, d'abord la catéchèse, enseignement qui se traduisait dans un vécu, l'élection qui concluait la mise à l'épreuve et enfin le baptême par immersion dans la nuit de Pâques, suivi par l'imposition des mains (la confirmation). La réconciliation des pécheurs publics était une épreuve qui durait tout le carême et exigeait force et humilité ; elle était comme un second baptême et se célébrait aussi la nuit de Pâques.

Les chrétiens des premiers siècles vivaient en communautés où les rites de rassemblement jouaient un rôle capital : la prière eucharistique présidée par l'évêque entouré de ses prêtres, les assemblées quotidiennes de catéchèse avec la lecture de la parole de Dieu, l'homélie et les agapes fraternelles.

A côté de la hiérarchie, l'Église des premiers temps accordait une place privilégiée aux chrétiens qui avaient été emprisonnés pour leur foi, aux veuves, aux diaconesses et aux vierges.

En partageant le repas du Seigneur et en faisant mémoire de lui jusqu'à son retour, les chrétiens se faisaient une joie d'accueillir les frères de passage, de partager les nouvelles de toutes les Églises et de recevoir les pauvres comme le Seigneur lui-même.

LE TEMPS DU POUVOIR

(IVe siècle)

Au début du IVe siècle, l'empire de Rome se déchire. Plusieurs empereurs le revendiquent, des luttes implacables opposent leurs fils. Le 28 octobre 312, venu de Gaule, Constantin écrase et tue Maxence sous les murs mêmes de Rome. Alors se réalise un miracle que jamais personne n'aurait cru possible : Rome a un empereur chrétien. Après l'édit de Milan, sous le règne de Constantin, les persécutions cessent.

Mais déjà un nouveau ver se met dans le fruit : Constantin, l'empereur chrétien, se déclare lui-même « l'évêque du dehors », c'est lui qui convoque et préside le premier concile œcuménique de Nicée en 325. C'est lui qui décide des mesures à prendre à l'égard des hérétiques... Jusqu'à nos jours, l'Église reste marquée par cette expérience de la chrétienté constantinienne. L'Église se coula dans l'armature administrative de l'État. Le mot « diocèse » est un vieux terme hérité de l'empire romain. Le diocèse était une circonscription administrative.

Grâce aux largesses de l'Empereur, le pape et les évêques transforment ou construisent des basiliques — ces grandes maisons « royales » qui servaient à la fois de palais de justice, de marchés couverts ou de maison du peuple pour les activités publiques — Dans ce cadre grandiose, orné de marbres et de mosaïques, la célébration de l'Eucharistie, du mystère de Pâques, du baptême, prend une ampleur considérable : c'est « l'âge d'or de la liturgie. »

Jusqu'alors, les martyrs et eux seuls étaient reconnus comme « saints » par le peuple de Dieu. Les persécutions terminées, ne trouvant plus à imiter le Christ dans le mystère de sa mort, les chrétiens, conscients des dangers de la fadeur — le christianisme est devenu la religion officielle et protégée —, voulurent garder « salé le sel » de la foi : ils savaient que la foi a moins à craindre de la mort que des honneurs. Ils cherchèrent à retrouver les conditions intransigeantes du choix chrétien : « Va, vends tout ce que tu possèdes et suis-moi... » Ils se retirèrent dans les déserts, vivant en solitaires et en ascètes : ce furent les premiers moines. Ils sont la seconde génération de saints.

Moines et ascètes

Voici ANTOINE : né d'une famille aisée de Haute-Égypte, il prit l'Évangile au sérieux : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres et puis viens et suis-moi... » Il partit pour le désert où le démon lui-même lui mena la vie dure ; mais, disait-il, « Satan redoute par-dessus tout la pureté du cœur ». Dès 306, autour d'Antoine, se rassemblent de nombreux ascètes qui vivent en ermites tout en suivant les directives de leur maître spirituel.

Vers 320, PACÔME, en Thébaïde, fait profiter des milliers de moines de sa sagesse. Sa règle axée sur l'obéissance, la pauvreté et le travail marque encore la vie monastique d'aujourd'hui en Occident. BASILE LE GRAND, appelé ainsi non à cause de sa taille qu'il avait petite, mais à cause de son caractère, moine en Cappadoce (l'actuelle Turquie), écrit des règles monastiques pour ses disciples. Il meurt en 379. C'est HONORAT qui ouvre la voie de la vie monastique communautaire en Occident en fondant l'abbaye de Lérins, avant de devenir évêque d'Arles.

En même temps commence patiemment la christianisation des campagnes. Souvent les paysans passèrent à l'Évangile avec leurs superstitions confondant assez facilement les saints avec les dieux qu'ils remplaçaient.

MARTIN était soldat, originaire des rives du Danube. Il quitte l'armée à 22 ans pour se faire ermite sous la conduite d'Hilaire, évêque de Poitiers. Il garde de son éducation militaire un sens de l'organisation qui semble la marque propre de son génie spirituel. Il fonde le monastère de Ligugé. Devenu évêque de Tours en 371, il rassemble un groupe de moines autour de lui à Marmoutiers. Ce « moutier » fut le premier séminaire missionnaire d'où les moines partirent évangéliser les campagnes. Martin lui-même partit comme missionnaire. La Touraine, le Berry, l'Auvergne, la Saintonge et même Paris le verront passer, annonçant la foi, fondant des paroisses, créant des monastères, bâtissant des églises. Lorsqu'il meurt à Candes, dans la campagne de Tours, il laisse un clergé monastique missionnaire pour continuer son œuvre.

Martin est un des saints les plus populaires de France, où l'on dénombre au moins deux cent vingt communes qui portent son nom. On ne peut pas compter les églises qui lui sont dédiées, les miracles qu'on lui prête et les légendes qu'il a inspirées.

L'Église a mérité la paix, mais elle va connaître la lutte du mal au-dedans d'elle-même jusqu'au déchirement. L'hérésie, cette douleur de l'enfantement, sera aussi pour le peuple de Dieu le temps des grands docteurs de la foi, ceux que l'on a appelés les « Pères de l'Église ».

Les grands évêques

AMBROISE, né à Trèves (Allemagne), était gouverneur de Ligurie (Italie du Nord) lorsqu'en 374 l'acclamation populaire le choisit comme évêque de Milan à 34 ans. Il fut « l'évêque » et rien que l'évêque, père de son peuple, homme de la charité universelle ; capable de prendre ses responsabilités, il sut allier la tendresse à la fermeté. Soucieux de son peuple, il le nourrit de la liturgie dont il entreprend une réforme pour mieux permettre la participation aux chants des hymnes et des psaumes.

JÉRÔME était venu étudier à Rome. Il fut ensuite moine en Syrie, puis secrétaire du pape DAMASE qui lui demanda de traduire la Bible en latin : de 391 à 406, il s'attela à cette œuvre considérable qui donna à l'Église la Bible latine dite « Vulgate ». Enfin, il se retira comme ermite à Bethléem, près de la crèche du Seigneur. C'était un saint au tempérament fougueux, un géant de l'exégèse et un fervent commentateur de la Bible.

AUGUSTIN, le fils de MONIQUE, né en Algérie à Thagaste (Souk-Ahras), se convertit après une jeunesse désordonnée qui avait tant désolé sa mère... Converti par Ambroise, l'évêque de Milan, il se fait baptiser en compagnie de son fils en 354. Devenu évêque d'Hippone (Annaba), il écrit entre autres les « Confessions », la « Cité de Dieu », le « Traité de la Grâce », un commentaire de saint Jean, etc. Augustin, c'est la parole rigoureuse et pourtant de feu :

« Qu'est-ce donc que l'âme désire avec plus de force que la vérité ? Donne-moi quelqu'un qui aime, il sent ce que je dis ; donne-moi un homme de désir, un homme affamé, un homme errant dans le désert de cette vie, un homme assoiffé et qui aspire aux eaux éternellement jaillissantes de la patrie céleste ; donne-moi cet homme, il sait ce que je dis. Si je parle à un tiède, il ne comprend rien à mes paroles. »

Augustin l'Africain, Ambroise l'évêque de Milan furent, à cette époque, avec le moine Jérôme, les trois colonnes de l'humanisme chrétien en Occident. Ces hommes ont vu s'écrouler un monde, mais ils se sont dressés comme des lampes allumées sorties de sous le boisseau alors que l'Église elle-même est dans la nuit.

Mis en question par Arius qui nie la divinité de Jésus (hérésie arienne), par Manès qui oppose le bien et le mal (hérésie manichéenne) ou par Nestorius qui prétendait que Jésus n'était ni vraiment Dieu ni vraiment homme (hérésie nestorienne), le peuple de Dieu sent alors la nécessité de mieux formuler sa foi en fonction des problèmes du temps. L'Église se réunit en concile à Nicée en 325, à Constantinople en 381 et à Éphèse en 431. Et, à chaque moment difficile de son histoire, l'Église voudra ainsi tenir conseil.

C'est alors que se dresse ATHANASE, devenu évêque d'Alexandrie, qui connaîtra cinq exils pour la foi lors de ses discussions avec les ariens : « Si le Christ n'avait été Dieu que par emprunt, s'il n'avait pas été lui-même l'image substantielle du Père, jamais il n'aurait pu diviniser personne. Le Verbe s'est fait homme pour que nous fussions divinisés... » Athanase d'Alexandrie meurt en 373.

GRÉGOIRE DE NAZIANCE (aujourd'hui Nenizi en Turquie), ami de Basile, devint évêque de Constantinople. Pour Grégoire, la clé du mystère réside en celui qu'il appelait « mon Christ » : « lui qui a pris mon corps pour me faire Dieu ». Il meurt vers 390.

De 398 à 404, JEAN, patriarche de Constantinople, était un si grand orateur qu'il fut surnommé « CHRYSOSTOME », c'est-à-dire « bouche d'or ». Sa parole ne plaisant pas à tout le monde, il fut envoyé deux fois en exil et mourut en Arménie sur le chemin de la déportation. « Dites-moi, que craignez-vous ? avait-il dit à ses fidèles amis avant de partir, la mort ? Le Christ est ma vie et la mort est une victoire... »

HILAIRE, dont Martin fut le disciple, devient évêque de Poitiers en pleine hérésie arienne. Exilé en Asie mineure à cause de sa fidélité à la foi, il en profite pour prendre de nombreux contacts avec les Églises d'Orient. De retour à Poitiers, il écrit d'importants ouvrages sur la divinité du Christ et meurt en 367.

L'évangélisation n'est pas encore au bout de sa peine. Appelé à tenir tête à l'empereur, Ambroise, l'évêque de Milan depuis 374, sut affirmer la place du pape dans les relations de l'Église et de l'État : « Là où est Pierre, là est l'Église. » Ambroise exige la pénitence publique de l'empereur Théodose qui venait, tout chrétien qu'il fût, de faire massacrer 7.000 habitants de Thessalonique. « L'empereur est dans l'Église, écrit Ambroise, et non au-dessus de l'Église. »

L'empire entre en décadence.

LE TEMPS DES BARBARES

(Ve-VIIe siècle)

Le centre de l'Empire se déplace vers l'Orient. Byzance prend le nom de l'empereur : Constantinople devient la nouvelle Rome. Abandonnée par ses empereurs, Rome décline lentement. Les légions ne peuvent plus tenir les frontières débordées par la poussée de peuples entiers en marche vers le sud dans un gigantesque mouvement de migration, eux aussi voulant une place au soleil. Rome est envahie, occupée, pillée, saccagée. C'est la stupeur !

Les gardiens de la foi

L'Empire se partage en deux à la fin du IVe siècle entre l'Orient et l'Occident. Le patriarche de Constantinople prend le premier rang après l'évêque de Rome. Alors commence une longue suite d'incompréhensions, de malentendus et parfois de rivalités où les questions de personnes jouent un trop grand rôle. La foi elle-même se laisse prendre aux querelles.

Au début du Ve siècle déferlent les Goths, les Vandales et les Suèves poussant devant eux les Burgondes : tous fuyaient les Huns. Les Francs sont sur la Somme, les Burgondes s'installent de la Savoie à la Saône, les Vandales chassés d'Espagne par les Wisigoths ravagent l'Afrique chrétienne.

L'Église allait-elle être entraînée dans la débâcle ? Au contraire, elle fut le seul corps capable de dominer le drame de l'Occident et de lui donner un sens. L'invasion barbare ayant bousculé et détruit les ressorts de l'administration romaine, le pape et les évêques prennent en main les pouvoirs publics. Ils font relever les ruines, accueillir les réfugiés, soigner les blessés et les malades : les villes se tournent vers l'Église. Le droit romain n'existe plus, il n'y a plus de lois, la vie d'un homme est à vil prix. C'est un temps de violence qui glorifie la vengeance, la justice au gré du vainqueur, l'exécution arbitraire : les pauvres se tournent vers l'Église. Il n'y a plus d'autorité, ce sont les ravages de l'anarchie : l'Occident se tourne vers l'Église.

Voici NICAISE à Reims, AIGNAN à Orléans, PAULIN à Nole, EUCHER à Lyon qui font front aux Barbares, les arrêtent aux portes de leur ville, sauvent leur peuple et quelquefois en meurent. Et voici une femme, GENEVIÈVE, consacrée à Dieu dès sa jeunesse, qui défend les Parisiens contre les Huns.

Mais c'est LÉON Ier, pape de 440 à 461, qui demeure la figure la plus attachante de ces temps terribles. En 452, avec un courage tranquille, il va trouver Attila et parvient à l'arrêter près de Mantoue ; mais en 455, il doit assister impuissant au pillage de Rome par les Vandales après avoir négocié jusqu'au bout pour sauver au moins les vies humaines. Dans le malheur, il est l'âme de son peuple. Pendant ce temps, l'Orient cède à l'hérésie d'Eutychès qui met en péril l'Incarnation. Au concile de Chalcédoine, en 451, Léon tient une position doctrinale ferme qui est acclamée par tous les évêques : « Pierre a parlé par la bouche de Léon ! — Qu'en mon humble personne, répond Léon, on discerne et on honore celui en qui se perpétue la sollicitude de tous les pasteurs et dont la dignité ne disparaît pas lorsqu'elle tombe aux mains d'un indigne successeur. »

Dans les campagnes, l'action des évêques se lie à celle des moines. Lérins devint une « île de saints » et une pépinière d'évêques, comme HILAIRE D'ARLES donné aux pauvres, mais qui en 455 se voit soupçonné d'autonomie gallicane, c'est-à-dire préférant les intérêts de la Gaule à ceux de Rome.

Voici ailleurs SIDOINE APOLLINAIRE à Clermont, PIERRE CHRYSOLOGUE à Ravenne, dont on a retenu le refrain : « Celui qui veut rire avec le diable ne peut pas se réjouir avec le Christ. » ISIDORE qui devient évêque de Séville en 601, historien, auteur d'une encyclopédie du savoir profane et religieux, théologien moraliste et bibliste dans un monde enfoncé dans la nuit ; ARNOUL à Metz ; RÉMI, évêque de Reims, dont le nom est indissolublement lié à un grand événement de l'histoire de l'Église en France : le baptême de Clovis sous l'influence de sa femme CLOTILDE. A Noël 498 ou 499, le baptême de Clovis et de son armée par Rémi est le signe concret que l'Église ne s'est pas enfermée dans la nostalgie de sa gloire passée, au sein de l'Empire romain. Elle a pris le parti de l'avenir : elle est passée aux Barbares. De cet événement considérable, les témoins ont senti toute la portée. AVIT, de Vienne, écrivait à Clovis : « Tu ouvres une carrière immense à tes descendants en voulant régner dans le Christ. Tu es né pour le Christ comme le Christ pour le monde... » C'est pour avoir baptisé Clovis que saint Rémi mérita d'être appelé « apôtre des Francs ».

« Qui sait ? Peut-être les Barbares n'ont-ils pu pénétrer dans l'Empire romain qu'afin que partout, en Orient et en Occident, les Églises du Christ fussent pleines de Huns, de Suèves, de Vandales, de Burgondes, et d'autres peuples innombrables de croyants. Ne faudrait-il pas alors louer et célébrer la miséricorde divine, puisque grâce à notre ruine, tant de nations ont eu connaissance de la vérité, avec laquelle elles n'auraient pas été en contact autrement ? » écrivait Orose au Ve siècle.

Dans cet univers qui bascule tout entier d'une civilisation dans une autre, au cœur de cette révolution culturelle, l'Église demeure comme le seul roc solide.

Des conciles provinciaux se multiplient pour faire face à l'avenir, en Espagne (à Tolède), en Provence (Arles ou Vaison).

Le rôle de la France, de l'Espagne et de l'Italie se dessine dans l'Église d'Occident, tandis que Rome s'enfonce dans le désarroi et la misère. Les moutons et les vaches sont au pâturage sur les ruines des forums et des splendeurs passées.

Pour défendre leur autonomie et leur liberté, les papes sont amenés à prendre en charge la cité des hommes en vue de bâtir la cité de Dieu. Les papes devront porter le poids de cette ambiguïté pendant un millénaire.

Les nouveaux missionnaires

GRÉGOIRE LE GRAND est le premier moine à devenir pape. Il le fut de 590 à 604. C'est lui qui le premier se désigna par l'expression : « Serviteur des serviteurs de Dieu. » Il fut avec magnificence, ainsi que le note son épitaphe, un pape « consul de Dieu » : capable de réformer la liturgie, de veiller au ravitaillement en blé de la ville de Rome, de négocier avec les Lombards, tout en codifiant le chant d'église (le grégorien), de mener de front la composition de ses Dialogues et de ses Homélies, l'expédition d'une immense correspondance et la préparation d'une équipe de missionnaires pour l'Angleterre. Quand il mourut, il avait jeté les fondements de la chrétienté médiévale.

Au VIe siècle, l'axe de l'Occident s'est déplacé vers l'Ouest. Avec le ralliement des Francs au christianisme et un nouvel élan des relations avec les Germains, le pouvoir s'est porté vers les rives de la Seine et de la Meuse. La société est devenue rurale ; le peuple, ce sont « les serfs » décimés par les conditions du travail, l'écrasement des taxes, les épidémies, les famines et les guerres.

C'est l'époque des « maires du Palais », querelleurs, buveurs et violents. Ils n'étaient pas tendres, et c'est l'un d'eux qui assassina LÉGER, l'évêque d'Autun, en 678.

ÉLOI, le Limousin, fut, lui, l'orfèvre et le trésorier de Dagobert, le fondateur de l'abbaye de Solignac et, en 641, il succéda à MÉDARD comme évêque de Noyon-Tournai.

A l'époque mérovingienne, les campagnes se sont couvertes d'abbayes, lieux de refuge et de sécurité, mais aussi d'audace et d'invention de l'avenir, lieux du défrichement de la terre, mais aussi lieux de recherche des sciences, chantiers de pierres et de foi : Saint-Germain-des-Prés, Saint-Médard de Soissons, Saint-Denis, Sainte-Croix de Poitiers, Stavelot, Murbach... Mais c'est de la brumeuse Irlande que surgit un nouveau type de moines et de missionnaires.

Grâce à PATRICK, depuis 432, l'Irlande était passée du druidisme à l'Évangile. Alors commence l'extraordinaire épopée des moines irlandais qui, bravant les dangers de toute sorte, franchissent les mers. Ainsi COLOMBAN passe en Gaule, fonde la célèbre abbaye de Luxeuil en 592, gagne la Suisse où, avec son disciple GALLUS, il fonde l'abbaye connue aujourd'hui sous le nom de Saint-Gall ; il passe en Italie pour fonder l'abbaye de Bobbio. On le vit partout : à Jumièges, Saint-Bertin, Saint-Riquier, toutes abbayes nées sous les pas des moines irlandais. En 563, Colomban fonde aussi le couvent d'Iona d'où partirent les évangélisateurs de l'Armorique dont tant de villes bretonnes portent le nom : Saint-MALO, Saint-BRIEUC, Saint-GUÉNOLÉ ou Saint-GILDAS.

Mais c'est d'un pays de soleil, la Sabine proche de Rome, que l'Esprit fit surgir celui qui allait être le Père des moines d'Occident.

C'est au Mont-Cassin, en 529, que BENOIT put enfin réaliser son grand dessein : mettre la vie religieuse à la portée de tous. Mariant le sens romain de l'ordre à l'esprit des Béatitudes, Benoît fit naître cette « paix » dont il a su faire comme la grâce et le signe de sa famille bénédictine. A partir de la règle de saint Benoît, l'état religieux ne varie plus en Occident dans ses éléments essentiels : la recherche de la perfection par la pratique des conseils évangéliques. Les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ou engagements solennels de vivre les conseils évangéliques expriment la volonté de se lier à Dieu par un don total. La vie commune est devenue une condition essentielle de l'état religieux : la recherche de la perfection suppose un soutien fra-

rnel ; le but de la vie religieuse est la charité et la construction de la ité de Dieu.

HOLASTIQUE, la sœur jumelle de Benoît, se consacre elle aussi à Dieu ans la vie monastique, et les Bénédictines la vénèrent comme leur ère.

e fut un moine bénédictin, AUGUSTIN, qui quitta Rome pour aller orter la bonne nouvelle de l'Évangile en Angleterre ; il fonda l'archeéché de Cantorbéry en 596.

ès la fin du VIIe siècle, l'Angleterre est une terre de sainteté et de ulture chrétienne.

e plus célèbre de cette époque fut BÈDE LE VÉNÉRABLE qui toute sa vie ravailla d'arrache-pied à transmettre aux Barbares les trésors de la ulture antique en en sauvant l'essentiel... Ce moine du monastère de arrow en Angleterre « trouva son plaisir à apprendre, à enseigner et à crire... », comme il disait lui-même. Il mourut en 735.

'est encore l'Angleterre qui fournit les missionnaires pour les régions ermaniques encore barbares du continent... Ce fut WILLIBRORD qui ayonna sur toute la Hollande, et, en 695, devint évêque d'Utrecht ; ONIFACE qui fut d'abord un moine anglais du nom de Winfried. C'est e pape qui l'envoya en Allemagne et lui donna à cette occasion le nom e Boniface : « celui qui fait le bien. » Devenu évêque de Mayence, il ut martyrisé par les Frisons avec cinquante-deux de ses moines en 53 ; plus tard, il reçut le titre « d'apôtre de l'Allemagne ».

endant ce temps, en Méditerranée, l'Église se divisait selon les ontours du partage de l'Empire : Rome livrée aux Barbares, et la nouvelle Rome », la Rome orientale, Constantinople. C'étaient ésormais deux mondes différents dont le dialogue s'est toujours avéré ifficile et qui, dès le Ve siècle, se sont éloignés l'un de l'autre. D'un ôté le pape, de l'autre le basileus (l'empereur) ; d'un côté le latin, de autre le grec ; le grégorien ici, et là les icônes ; la théologie aussi se épare. Deux continents partent à la dérive : l'Église d'Orient et Église d'Occident, Rome et Byzance.

Mais c'est d'ailleurs que monte une vague formidable qui menace la foi chrétienne. Le 24 septembre 622, Mahomet, porteur d'un message divin, quitte sa ville natale de La Mecque : une ère nouvelle s'ouvre. Sur tout un pan du monde allait s'effacer jusqu'au souvenir de la résurrection du Christ. L'Islam était né.

LE SACERDOCE ET L'EMPIRE

(VIIIe-Xe siècle)

Un homme s'est levé à la fin du VIIIe siècle en Occident, un roi franc, une manière de génie qui se considérait comme le représentant de Dieu sur terre, qui feignait de ne pas voir de différence entre le pouvoir politique et le pouvoir spirituel, et qui voulut réaliser le rêve de la « Cité de Dieu » cher à saint Augustin: Charlemagne. Législateur, il voulut que chaque monastère ait son école, confondant culture et cléricature. Il ne fut pas un saint, mais pendant trente années se tailla un empire : le nouvel empire d'Occident.

En 800, à Noël, c'est le pape Léon III lui-même qui, à Saint-Pierre de Rome, sacre Charlemagne empereur romain, lui donnant son appui et son autorité et en faisant ainsi le successeur de Constantin. Mais du même coup, l'Église se prépare à souffrir de certains souverains qui confondront la cause de la foi avec celle de leurs ambitions, la gloire de Dieu avec la leur, l'ardeur de l'Évangile avec l'ardeur militaire.

A l'époque de Charlemagne, la poussée missionnaire arrive jusqu'en Moravie et en Bohême avec CYRILLE et MÉTHODE. C'étaient deux Grecs de Thessalonique envoyés en Moravie comme missionnaires de l'Évangile. Ils comprirent qu'ils ne pourraient évangéliser les Moraves qu'en leur traduisant la Bible et en célébrant la messe dans leur langue. Comme celle-ci n'avait pas encore d'expression littéraire, ils créèrent un alphabet dit « cyrillique » qui est demeuré celui des Slaves et que les Russes, en particulier, continuent d'utiliser pour l'essentiel.

Charlemagne mort en 814, les Vikings et les Normands débarquèrent sur les côtes de l'Europe occidentale. C'est le début des siècles noirs. Déjà les Sarrasins remontent les vallées alpines sans rencontrer de résistance, les hordes hongroises poussent jusqu'à Orléans.

L'autorité royale s'étant effondrée, le pouvoir appartient à des clans de guerriers. La terre étant la seule richesse, ils la possèdent. Les villes se vident. La hiérarchie devient celle des forts, les suzerains, sur des faibles, les vassaux. La féodalité était née.

Les féodaux mettent la main sur les monastères et les élections épiscopales. La misère pullule. Rome n'est plus qu'un trafic d'influences. On achète la fonction de pape, on étouffe, on égorge, on massacre.

Ce fut pourtant de ce grand corps malade que jaillit une source nouvelle. Alors que Rome est en ruines, le printemps naît dans un vallon de Bourgogne. L'épopée de Cluny commence.

Les fondateurs d'Ordre

C'est en 909 que le monastère de Cluny est fondé par Guillaume d'Aquitaine. Pour le garder libre, son fondateur rattache directement l'abbaye à Rome. ODON (927-942), AYMARD (942-954), MAYEUL (954-994), ODILON (994-1048) et HUGUES (1049-1109) sont les premiers grands abbés de Cluny, qui représentent cent cinquante ans de responsabilités indissociablement liées au rayonnement de l'illustre abbaye. Au temps de sa grandeur, l'abbaye compta jusqu'à trois cents moines et, constitué en Ordre, Cluny régnait sur plus de dix mille moines établis sur l'Europe entière. Les monastères clunisiens devinrent le refuge des pauvres. Ils furent aussi le lieu d'une architecture chrétienne, popularisant l'art roman avec ses chapiteaux sculptés, ses portails imagés et la splendeur de ses fresques. Cluny donna de grands papes à l'Église : LÉON IX (1049-1054) et, surtout, GRÉGOIRE VII (1073-1085) qui fut sans doute le plus grand pontife du Moyen Age.

Hildebrand était entré chez les Bénédictins sous le nom de Grégoire. De ses origines toscanes, il garda toujours la simplicité du paysan. Devenu pape, il fit face aux tentatives du pouvoir qui voulait utiliser l'Église. « Sachez bien qu'avec l'aide de Dieu, aucun homme n'a jamais pu et ne pourra jamais me détourner du droit chemin. » Tout Grégoire VII tient en ces mots. Défenseur acharné de la liberté et de l'honneur de l'Église, c'est lui qui, en 1077, reçut à Canossa l'empereur germanique Henri IV venu implorer son pardon ; ce fut la victoire de l'esprit sur la force. Grégoire VII a su arracher l'Église à l'étreinte féodale et lui rendre son indépendance spirituelle.

Mais alors que l'Église prenait enfin la mesure de la société féodale, le fossé qui séparait Rome de Constantinople s'élargissait brusquement. L'Église connaît une douloureuse déchirure : en 1054, c'est le schisme qui, du peuple de Dieu, va faire des clans ennemis. C'est le divorce et la haine entre les chrétiens de Rome et les chrétiens de Constantinople.

LES CROISADES

(XIe-XIIe siècle)

C'était tout le peuple féodal que l'Église s'efforçait d'élever au niveau de l'Évangile. Le clergé séculier n'avait souvent aucune formation ; il n'existait pas de séminaire, et la catéchèse était très élémentaire. Alors naissent, dans la tradition de saint Augustin, des « collèges de prêtres » vivant en communauté, chanoines réguliers dont les plus célèbres sont ceux de NORBERT qui, se rendant compte des insuffisances d'un apostolat individuel, fonda en 1120, dans la vallée de Prémontré, près de Laon, un monastère d'un type particulier. Les Prémontrés sont des prêtres paroissiaux vivant en communauté. Anselme, père abbé du Bec-Hellouin, homme de prière, de pensée et d'action, devint en 1093 archevêque de Cantorbéry : ce qui établit des relations durables entre cette abbaye normande et l'Angleterre.

BRUNO, lui, se retira en 1084 avec six compagnons dans le désert de la Chartreuse (Isère). Ainsi naquirent les Chartreux, un ordre qui, au dire d'Innocent IX, « n'a jamais eu besoin d'être réformé parce qu'il n'a jamais été déformé ».

L'Église prêche le respect de Dieu par le repos dominical, le respect des pauvres, le respect de la femme auquel le culte de la Vierge n'était pas étranger. L'Église développe un mouvement en faveur de la paix : la paix de Dieu qui protégeait les non-combattants, et la trêve de Dieu qui limitait la guerre à certains jours. Parallèlement, la législation du mariage se met peu à peu en place. L'Église entoure le pacte conjugal de rites solennels. La chevalerie, qui était une caste de guerriers à cheval, se transforma peu à peu en un corps privilégié voué à un idéal religieux. Enfin, le 10 mars 1123, s'ouvrait à Rome le premier concile du Latran qui codifia tout le travail de réforme amorcé depuis un siècle.

Rois, moines, chevaliers et croisés

Deux jeunes royaumes chrétiens venaient de naître : la Pologne de Boleslas Ier dont le premier évêché est érigé à Poznan en 968, et la Hongrie d'Étienne. Baptisé en 985, ÉTIENNE transforma des clans semi-nomades en un peuple uni. Il implanta le christianisme, fonda des diocèses, bâtit des églises et appela des moines de Cluny en son lointain pays tandis que, par les armes, il défendait ses frontières.

C'est alors que des sectes de « pauvres », intransigeantes, virulentes et souvent insolites, proliférèrent sur cette terre d'Europe. Ils se révoltaient contre les trafics d'argent jusqu'au pied de l'autel, contre les luttes d'influence des grands, des papes et des évêques ; ils protestaient contre les misères du clergé, ils réclamaient une Église de « purs ». L'Europe retentit ainsi des malédictions d'un prêtre de Brescia, de l'austérité des « Humiliés » lombards, de la dissidence de Pierre Valdo, un Lyonnais qui, en 1176, créa le mouvement vaudois qu'on appela les pauvres de Lyon, de l'anabaptisme des pays du Nord et surtout du grand mouvement des Cathares, qui apparaît en 1140, dont la ville d'Albi était le centre et qu'on appela ainsi « les Albigeois ». Ces « parfaits » étaient héritiers de courants de pensée qui venaient de Bulgarie et qui soutenaient une conception dualiste du monde fait de deux forces opposées, celle du bien et celle du mal. Cela conduisit les Cathares au rejet de l'Incarnation et de la Résurrection du Christ, et au refus des sacrements. Ils rejetaient l'Église corrompue depuis Constantin. Les Cathares soulevèrent l'enthousiasme du petit peuple avec leur doctrine simple et leur morale qui répondait au désir du renouveau religieux.

L'Église et les rois capétiens se sentirent menacés. Une terrible croisade contre les Cathares foudroya le Midi de Béziers à Marmande sous la conduite de Simon de Montfort. L'Église, elle, recourut à l'Inquisition qui donnait aux juges d'Église le pouvoir de livrer les hérétiques au « bras séculier », c'est-à-dire à l'autorité civile. Née en 1232, l'Inquisition voulait que les hérétiques ne soient pas seulement condamnés sur dénonciation, mais activement recherchés. C'est le temps des bûchers. Les hérétiques condamnés doivent être exécutés dans les huit jours.

Mais tout au long de cette période de déchirements et d'erreurs, une voix se fait entendre de l'intérieur de l'Église. Elle est rude et ne ménage personne ; elle apostrophe les prélats : « Ils crient, ceux qui sont nus ! Ils crient, ceux qui ont faim et ils vous demandent : 'Dites-nous, pontifes, que vient faire cet or au mors de vos chevaux ? Lorsque le froid et la faim nous tourmentent, que nous font ces habits de rechange suspendus dans les garde-robes ou soigneusement pliés dans les besaces ? C'est notre bien que vous dissipez, et ce que vous dépensez nous est volé !' »

Et cependant, cette voix reste toujours celle d'un fils aimant de sa mère l'Église : c'est celle de BERNARD de Clairvaux. Né en 1091, près de Dijon,

il fut d'abord moine à Cîteaux, l'austère abbaye fondée en 1098 par saint ROBERT en réaction contre la richesse de Cluny. En 1115, Bernard fonde l'abbaye de Clairvaux. Bernard a été associé à toute la vie religieuse et sociale de son temps : réformateur monastique, prédicateur de la croisade, conseiller des papes et des rois, grand manieur de foules, le père abbé de Clairvaux a su faire entendre à tous la parole de justice. Bernard resta avant tout un contemplatif connu pour sa tendre dévotion à la Vierge Marie et pour son énergie de fondateur.

L'ordre de Cîteaux se développa au XIIe siècle de manière considérable. L'Europe occidentale se couvrit d'abbayes cisterciennes qui vivaient dans la prière et la pénitence et défrichaient des terres abandonnées. Cîteaux imposa un style d'architecture austère et, de bonne heure, les moines architectes adoptèrent l'ogive dont la diffusion en Europe semble pouvoir leur être attribuée.

Pendant ce temps, en Orient, l'Islam avançait ses conquêtes. Jérusalem, la ville sainte, le tombeau du Christ venaient de tomber aux mains de l'Islam. Depuis l'an 1000, les chrétiens avaient l'espoir que le retour du Christ aurait lieu à Jérusalem, et leur foi les poussait dans ce pèlerinage qui, étant donné les conditions de voyage de l'époque, ne pouvait qu'être très dur. Ce n'était pas du tourisme. Peu à peu, l'idée d'une guerre sainte contre les musulmans chemine en Occident. Lors de son voyage en France, le Pape Urbain II réunit le concile de Clermont, en 1095, où fut décidée la première croisade.

Quatre armées se formèrent, alimentées par toute la féodalité occidentale et la chevalerie française. Leur signe de ralliement était la croix (qui a donné le mot croisade). En 1099, Jérusalem tombait aux mains des Croisés.

C'est Bernard lui-même qui, en 1146, à Vézelay, prêcha la seconde croisade. La tradition a retenu le nombre de huit croisades, mais certaines ne furent que des razzias ou de tristes opérations de pillage et de mise à sac. A côté de la générosité de Pierre l'Ermite, un moine picard qui conduisit une croisade du peuple, il y eut les calculs, les bénéfices, les intérêts et les profits des Vénitiens. A côté de saint Louis, il y eut le commerce des Gênois et leurs trafics d'armes. A côté de l'enthousiasme de milliers de jeunes de France et d'Allemagne qui s'embarquèrent en 1212 pour la croisade (croisade des enfants), il y a les navigateurs qui les vendent sur le marché d'esclaves à Alexandrie.

Pour faire face à la guerre, l'Église dut créer de nouveaux impôts ; les papes se lièrent un peu plus à l'argent. La guerre n'est jamais belle,

même quand elle est sainte. Mais les croisades feront aussi naître des moines chevaliers et des hospitaliers pour accueillir les pèlerins pauvres : Chevaliers du Temple ou Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. RAYMOND DE PENYAFORT et PIERRE NOLASQUE, de leur côté, fondèrent l'ordre de Notre-Dame de la Merci pour répondre à la grande misère des prisonniers chrétiens tombés entre les mains des musulmans.

Après l'échec des croisades, le monde turc se referma sur les lieux saints et la brisure fut encore plus grande entre Rome et les Églises orientales.

A cela s'est ajouté le conflit entre le pape Alexandre III et l'empereur Frédéric Barberousse, « deux glaives » dressés l'un contre l'autre. En 1179, le pape convoque le IIIe Concile du Latran qui renforce ses pouvoirs en entérinant la paix entre l'empereur et lui. Le « népotisme » s'installe à Rome : c'est ainsi que seront désignés le pouvoir abusif et la faveur excessive que certains papes accordaient à leurs parents, et en particulier à leurs neveux.

L'autorité du pape ne tarda pas à devoir s'exercer avec l'affaire de THOMAS BECKET qui était l'ami de Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre. Devenu archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket refusa de se plier à la politique du roi, son ami, qui voulait limiter la juridiction ecclésiastique et les possibilités d'en appeler à Rome. Cela coûta la vie à l'archevêque. Ce fut le meurtre dans la cathédrale où Thomas Becket fut assassiné par les glaives des chevaliers du roi en 1170. Henri II dut se soumettre à une dure pénitence publique. Nul ne pouvait plus braver l'autorité du pape. L'Occident entrait en chrétienté.

En 1291, la conquête par les musulmans de Saint-Jean-d'Acre, la dernière forteresse aux mains des chrétiens, marque la fin du temps des croisades.

LA CHRÉTIENTÉ

(XIIe-XIIIe siècle)

Le temps des croisades est lié au nom de LOUIS IX, roi de France. Il fut la plus haute figure de ce XIIIe siècle. « Fontaine de justice », il vécut son difficile métier de roi à la lumière de l'Évangile. C'est au nom de cette

fidélité qu'il rendait à Vincennes une justice bonne et loyale. C'est ce sens supérieur de la justice qui devait régler ses relations internationales et qui lui fit entreprendre une croisade pour délivrer le tombeau du Christ de la domination des infidèles. En hommage au lieu de son baptême, en 1214, il s'appelait lui-même « Louis de Poissy », et son sens de l'Église lui fit favoriser la vie monastique dans le royaume. Chaque nouvelle abbaye servait autant le rayonnement de la foi que le développement économique de la France rurale. Louis ne trouva pas la sainteté malgré ses charges de chef d'État, mais il la chercha et la vécut au cœur même de ses responsabilités politiques. Après sa victoire sur les Anglais à Taillebourg, il décida de rendre au roi d'Angleterre les provinces françaises du sud-ouest, que sa victoire venait justement de lui permettre de réoccuper. Ce fut de l'indignation. Pour Louis, c'était un acte mûri dans la confrontation de l'Évangile et du politique. Ce qui apparaissait d'abord comme une folie s'est d'ailleurs avéré par la suite politiquement juste. Saint Louis eut le sentiment de l'unité de la règle morale s'appliquant aussi bien aux sujets qu'aux rois et aux États. Il considérait le métier de roi comme celui de « ministre de Dieu ».

« Cet homme pur de cœur et de corps », disait de lui Innocent IV, est lié à la silhouette de la Sainte-Chapelle qu'il fit construire pour accueillir à Paris les reliques de la couronne d'épines qu'il ramenait de Terre Sainte. Le gothique identifié souvent avec le style de la chrétienté doit beaucoup à saint Louis.

L'Europe se couvre de cathédrales. La paix des cathédrales reflète la paix de Dieu. Tout y est ordre et harmonie. L'histoire des hommes s'inscrit dans l'histoire du Christ. Le monde est alors comme un enfant, sa vie est toute simple, rythmée par les saisons, les jours et les nuits, les labours et les semailles, les vendanges et les moissons. Le peuple de Dieu découvre ce monde comme on ouvre un livre et il apprend à y lire Dieu. Il n'y a alors ni vacances, ni congés payés, mais de nombreuses fêtes viennent rompre la dureté du travail : la fête du saint patron, la fête des semailles, celle de la moisson et la kermesse. Toute l'activité humaine est ainsi sanctifiée, célébrée dans la foi.

Peu à peu, les États nationaux prennent conscience d'eux-mêmes. Les cathédrales témoignent de l'éveil des villes. Les « communes » remplacent le château. Les chartes abolissent le servage, les corvées et toutes les servitudes qui ne se comprenaient que dans le domaine rural. En même temps que la ville s'entoure de remparts, le vieux lien de « la foi jurée » qui unissait le seigneur et son vassal est remplacé par « le serment » de solidarité de la commune. Peu à peu le commerce, la route, la navigation et la banque prennent leur revanche sur la terre. La dignité du travail est proclamée, et sa sainteté est confirmée par des lois et vécue par les corporations dont chacune se range sous la bannière d'un saint.

Les patrons des corporations

JEAN BAPTISTE prend une place considérable, les tailleurs et les travailleurs du cuir le choisissent comme patron à cause du vêtement de peau de bête dont il était vêtu. Les travailleurs de la laine aussi puisque c'est le Baptiste qui désigna l'Agneau de Dieu ; les prisonniers à cause de sa captivité, les couteliers à cause de sa tête tranchée, sans compter les chanteurs et les musiciens puisque les notes de la gamme ont été empruntées aux premières syllabes de l'hymne de saint Jean Baptiste.

GEORGES, dont le culte fut répandu par les croisés, fut choisi par Richard Cœur de Lion comme patron de l'Angleterre. Les avocats et les gens de justice en appelèrent à saint YVES, curé, juge et avocat en Bretagne ; les dentellières et les couturières se rangèrent sous la protection de sainte ANNE, mère de la Vierge Marie ; les cuisiniers sous celle de saint LAURENT, martyr sur le gril. Saint FIACRE, ermite, patronna les jardiniers ; saint ARNOUL, chevalier, puis évêque, les brasseurs ; saint EUSTACHE, martyr, les chasseurs et les forestiers ; saint CRÉPIN, martyr, les cordonniers ; saint WINNOC, moine, les meuniers ; sainte BARBE, martyre, les artilleurs et les mineurs, et saint NICOLAS, évêque et annonciateur de la parole de Dieu, les écoliers, les tonneliers et les marins d'eau douce.

Ainsi chaque corporation avait-elle sa fête chômée où elle célébrait son saint patron. Chacun voulut avoir son saint protecteur : les amoureux choisirent saint VALENTIN, évêque ; les voyageurs saint CHRISTOPHE, martyr, et les prisonniers saint LÉONARD, ermite. Des lieux, des villes et des villages se réclamaient d'un saint ou d'une sainte : Sainte-FOY, martyre, Saint-FLOUR, Saint-FLORENTIN ou Saint-AMOUR, ermite, qui donna Rocamadour. Saint BLAISE, évêque, était prié pour les maux de gorge ; saint DONAT, évêque, contre les orages, ou saint MATHURIN pour les fous.

C'était la chrétienté : l'Église et le monde se compénétraient dans toutes leurs structures. Les principes chrétiens revendiquaient d'inspirer toutes les réalités temporelles. Le royaume de la terre est une préfiguration du royaume du ciel. Les saints comptaient les jours. Saint

MÉDARD craignait la pluie le jour de sa fête ; à la Sainte-LUCE, les jours augmentaient ; la Saint-MICHEL était jour de foire où se fixaient les fermages et les embauches.

Le peuple de Dieu, cherchant le nouveau visage de sa foi, entreprend de longs pèlerinages aux lieux saints : à Rome, aux tombeaux de Pierre et de Paul, ou à Compostelle depuis que les lieux saints sont aux mains des infidèles. Pendant des siècles, les chemins de Saint-Jacques ont remplacé le pèlerinage à Jérusalem. Comme de nouvelles preuves de la foi, les pèlerins rapportent des reliques où la piété se mêle à l'imagination, au désir de croire et au commerce.

Les saints qu'on honorait n'avaient pas forcément tous les labels de l'histoire, mais la dévotion populaire mêlée à la foi qui s'y est attachée pendant des siècles leur ont donné comme une seconde naissance plus vraie que la première. Le peuple élisait ses saints. Certains n'ont peut-être jamais existé, mais ils ont vécu une telle présence dans la conscience du peuple de Dieu que ceci est aussi une histoire sainte.

Les mendiants

Mais dans cette société chrétienne, le goût de l'argent, la passion des honneurs, prix nécessaire du pouvoir, envahissaient l'Église... En réponse à ces plaies du temps, l'Esprit de Dieu suscita FRANÇOIS D'ASSISE, « les Frères Mineurs » (Franciscains), et les ordres mendiants.

François, né en 1181 à Assise, fils d'un drapier aisé, choisit en 1208 la plus grande pauvreté possible et l'annonce itinérante de l'Évangile. Les saints viennent toujours comme des signes de contradiction révéler les blessures profondes d'une époque en réveillant le désir. En un siècle où l'argent avait tous les droits, François donna la parole à Dame Pauvreté ; il vécut cette folie de Jésus Christ en Ombrie (Italie), un pays lumineux. En 1226, il devait mourir sur la terre nue en chantant le psaume 141 : « Toi, Dieu, tu es ma maison et ma part de terre. » Son humilité lui avait fait refuser le sacerdoce : François d'Assise était diacre. Les frères de saint François, à l'origine, étaient une fraternité de laïcs, préoccupés avant tout de l'imitation parfaite de l'Évangile dans la pauvreté. Ils vivaient souvent en ermites. Petit à petit, ils reçurent une organisation plus stricte et devinrent un corps sacerdotal alliant les observances monastiques, la prédication et l'apostolat missionnaire. François fut le cri de joie d'un homme entièrement dépouillé qui, au moment où il connaissait dans son corps la passion du Christ, écrivit le Cantique du Soleil.

En 1212, CLAIRE, originaire d'Assise, se consacra au Christ à 18 ans entre les mains de saint François, et c'est sur ses conseils qu'elle constitua à son tour l'ordre des Pauvres Dames, ou Clarisses.

Tandis que François fondait les Frères Mineurs, DOMINIQUE, originaire d'Espagne, fondait en 1215, près de Toulouse, l'ordre des Frères Prêcheurs ou Dominicains, afin de lutter efficacement contre l'hérésie des Albigeois, qui ravageait le midi de la France. Bien convaincu que les causes profondes de l'hérésie étaient l'ignorance du peuple chrétien et la trop grande richesse du clergé, ses armes préférées furent une science très sûre de la doctrine de la foi et une longue contemplation de la parole de Dieu. Les Dominicains se répandirent très vite en Europe. « Le grain pourrit quand on l'enterre, disait Dominique, il porte du fruit quand on le sème. »

L'Europe est en train de changer, les cathédrales sont les œuvres d'un peuple, les chartes garantissent les droits des communes, les corporations lient la solidarité, les croisades traduisent l'élan d'une foule, mendiants et prêcheurs témoignent d'un ordre neuf.

Les intellectuels

L'école elle-même sort des monastères pour pratiquer la libre discussion autour des maîtres : c'est l'Université ou association des maîtres et des élèves. Paris devient « la très noble cité de toute vie de l'esprit ». Ainsi, à la fin du XIIIe siècle, l'Église possédera le même langage architectural, la même expression d'une foi commune, une unité morale et un même moule pour la pensée chrétienne : le thomisme. D'abord ce fut ALBERT LE GRAND, jeune seigneur allemand qui se sentait aussi bien chez lui à Padoue où il entendit l'appel à la vie dominicaine, qu'à Paris où il étudia la théologie, qu'à Cologne où il enseigna et dont il devint l'évêque. Cette charge lui pesant trop, il demanda à en être déchargé au bout de deux ans. Tandis qu'il enseignait à Paris, il poursuivit le grand dessein de rendre Aristote compréhensible, soucieux d'éviter une coupure entre la sagesse et la foi chrétienne. Il mourut en 1280.

Suivant le chemin frayé par son maître, THOMAS D'AQUIN voulut bâtir la synthèse théologique des vérités révélées et la synthèse philosophique des vérités accessibles à la raison : ce sont les deux Sommes de saint Thomas. Cet Italien avait étudié à Naples, à Cologne et à Paris, où il enseigna de 1256 à 1261 et de 1269 à 1272. La vie même

de Thomas fut dans la douceur, l'humilité et la fidélité aux tâches quotidiennes. On l'appelait « le Docteur angélique », l'illustration vivante de ce double appétit de l'esprit et du cœur.

Dans le même temps, le sens missionnaire de l'Église se précise et s'affirme ; il lui faut se dégager de l'argument de la force et des armes. François d'Assise s'en va chez le Sultan du Maroc en 1219 et obtient l'autorisation de prêcher en terre d'Islam ; d'autres partent vers l'Asie et l'Afrique.

ANTOINE DE PADOUE, originaire du Portugal, entré chez les Franciscains qui lui confièrent la prédication populaire, connut vite un grand succès au Maroc, en Italie, en France où il séjourna quelque temps à Brive, et enfin à Padoue où il mourut brusquement à la fin d'un carême qui avait bouleversé la région, en 1231. Il avait 36 ans. Autrefois Padoue s'appelait Pave, entre « Pave » et « épaves » le jeu de mot a suffi à faire de saint Antoine celui qu'on invoque pour retrouver les épaves, c'est-à-dire les objets perdus.

Ainsi en ce XIIIe siècle, toutes les forces de la nature et la grâce vont-elles tenter de participer à la construction d'un système de pensée chrétienne. Cependant ce siècle n'était pas mort que déjà l'homme était tenté de dissocier le monde de la nature du monde de la grâce. Ce même monde où tout paraît si simple ne va pas tarder à être secoué jusqu'au fond de lui-même.

LE TEMPS DES GRANDES PEURS

(XIVe-XVe siècle)

C'est la voix pathétique de Dante qui retentit.

La « Divine Comédie » est une protestation de l'unité de la chrétienté menacée par le luxe, le lucre, le trafic et la médiocrité. En 1339, commence la guerre de cent ans entre la France et l'Angleterre. En 1348, la Peste noire sème la terreur en Europe et tue le tiers à peu près de la population. En Alsace et en Autriche, des milliers de Juifs sont massacrés.

Les mystiques

Alors, autour des années 1350, une grande clameur se lève partout en Europe.

Des groupes de moines en haillons se dressèrent spontanément, réclamant l'absolu de l'Évangile et le dépouillement total. Mystiques voisins de la sorcellerie, ils parcouraient une Europe angoissée : Frères du Libre-Esprit, Fraticelles, Bégards, flagellants et pénitents.

Cependant, dans la paix des couvents nordiques, aux Pays-Bas et en Rhénanie, se développa un courant mystique qui n'était pas angoisse. L'ordre de saint Dominique y contribua beaucoup avec Maître Eckart qui fut au cœur de cet immense mouvement. Professeur de théologie à Paris, Strasbourg et Cologne à partir de 1311, il invitait ses disciples à se faire « amis de Dieu ». Au premier rang de ceux-ci fut Jean Tauler, dominicain prédicateur à Strasbourg (mort en 1361) ; mais aussi Henri Suso, dominicain à Constance et à Ulm (mort en 1366) ; et JAN VAN RUYSBROEK, auteur des « Noces spirituelles », prêtre et chanoine près de Bruxelles (mort en 1381). Eckart écrivit en bas-allemand, Dante en toscan, Oresme en français, Ruysbroek en moyen-néerlandais.

Le monde changeait : la littérature avait perdu son latin. La laïcisation venait de commencer. Elle trouve son expression politique avec Philippe le Bel, petit-fils de saint Louis, roi de France de 1285 à 1314. Il combattit vigoureusement la suprématie temporelle du pape. Le roi s'appuya sur des légistes spécialistes du droit romain, ce vieux droit antique qui — et pour cause — ne faisait aucune place à l'Église dans l'État... puisque l'Église n'existait pas à l'époque où il fut élaboré !

A la mort du pape Boniface VIII, la lutte entre les Caetani, la famille du pape défunt, et les Colonna, une autre famille intrigante, oblige le nouveau pape Benoît XI à se réfugier à Pérouse. Son successeur, Clément V, se dirigea vers Avignon et y demeura. De 1309 à 1377, Avignon devint le siège de la papauté. Ce fut « la captivité de Babylone » de l'Église. La papauté devait rester absente de Rome pendant cent vingt-deux ans.

A peine rentrée à Rome, la papauté se déchira. Urbain VI invectivant les cardinaux coupables à ses yeux de vivre en princes fastueux vit son élection invalidée par le « parti français » et fut remplacé par Clément VII. L'Église avait deux papes. Vaincu par les armes, Clément VII se retira en Avignon. Le grand schisme d'Occident commençait ; il devait durer de 1378 à 1429. L'Église était déchirée. De partout prières, proces-

sions, complaintes criaient la souffrance des chrétiens. Pour tenter de mettre tout le monde d'accord un troisième pape est élu à Pise, mais les deux premiers refusèrent de démissionner. Un concile, réuni à Constance, tenta de faire du concile une institution régulière de l'Église et une instance de contrôle du pape.

Plus qu'un concile de l'Église, le concile de Constance de 1414 à 1418 préfigura peut-être une première assemblée des Nations. Ce sont les royaumes qui tentèrent d'unir leurs efforts pour reconstituer l'unité ecclésiale. Le concile de Constance dépose les trois papes, élit Martin V et décrète qu'il doit obéissance au concile. Les autres papes continuent de se réclamer de leur bon droit. De concile de Pavie en concile de Florence, de concile de Sienne en concile de Ferrare, des papes continuaient d'errer sur les chemins de l'Europe sans que plus personne ne sache quel était le vrai. Finalement, en 1439, le concile de Bâle dépose Eugène IV et élit Félix V. Celui-ci, se sentant isolé, démissionne. En 1449, le concile élit Nicolas V, par une opération purement formelle puisque Nicolas V est déjà pape. Cependant lorsque s'ouvrit le jubilé de 1450 et que la foule des pèlerins acclamait Nicolas V, le pape retrouvé, le premier pape de la Renaissance, rien n'avait été réglé. La paix n'était pas faite avec l'Église d'Orient ; au contraire, la cassure s'était élargie encore. Aucune réforme n'avait été opérée à l'intérieur de l'Église, et de plus en plus les Églises nationales n'en faisaient qu'à leur tête. Le temps était aux princes.

En Bohème, la haine que les Tchèques éprouvaient à l'égard des Allemands qui les envahissaient se reporta sur l'Église romaine qu'ils considérèrent comme complice. C'est alors que Jean Hus prit la parole à Prague. Sa prédication évangélique colorée d'esprit révolutionnaire touche profondément les petites gens. Condamné par le concile de Constance et livré au bûcher en 1415, Jean Hus fut considéré par les siens comme un martyr.

En France, les interventions de Jean Gerson et Pierre d'Ailly aboutissent en 1438 à la Pragmatique Sanction de Bourges qui réglait unilatéralement les rapports du Saint-Siège et de l'Église de France en renforçant l'autorité royale et le courant de « gallicanisme », cette doctrine à la fois politique et religieuse qui affirme les droits de l'Église nationale de France par rapport à Rome. La Pragmatique sera en fait, et jusqu'en 1789, la charte de l'Église gallicane.

Ainsi à l'idéal de saint Louis se substituaient Machiavel, les Médicis et Louis XI. Les hommes de ce temps avaient peur : les guerres, les épi-

démies, l'atroce peste noire de 1348, la misère, le brigandage, la révolte des pauvres sont un face à face quotidien avec la mort. Alors tournèrent les danses macabres, les « mystères » dérivant des « passions ». La dévotion populaire se retrouva dans les chemins de croix, les Christs de pitié et les Vierges de douleurs. Le gothique devint flamboyant.

Une floraison de saints et de saintes se leva comme si justement la sainteté ne poussait bien que dans les déserts. Le franciscain JEAN DE CAPISTRAN souleva les foules et les entraîna dans une croisade contre les Turcs. BERNARDIN DE SIENNE, un autre franciscain, développa l'habitude de graver, de peindre ou de broder le sigle IHS, premières lettres des mots latins signifiant « Jésus Sauveur des Hommes ». FRANÇOIS DE PAULE fonda l'ordre des Minimes. VINCENT FERRIER, un dominicain, parcourut l'Espagne, l'Italie et la France, annonçant partout que le royaume de Dieu était proche. Les « missions » à l'intérieur étaient nées.

Contemplatives et actives

Mais ce temps fut surtout un siècle de saintes. Comme si les hommes étant à leurs querelles, les femmes avaient pris le relais de l'Évangile.

COLETTE DE CORBIE qui ne fut pas étrangère à la spiritualité dont vécut Jeanne d'Arc ; BRIGITTE DE SUÈDE qui, d'accord avec son mari, se retira au monastère, travailla à la réforme de l'Église et reçut des révélations sur la passion du Seigneur. CATHERINE DE SIENNE, entrée dans le tiers-ordre dominicain, et à qui Dieu confia le soin de ramener les papes à Rome. Elle n'eut pas peur de crier au pape ses quatre vérités et travailla avec passion à la sainteté du clergé : cette femme est docteur de l'Église. FRANÇOISE ROMAINE qui se retrouva très à l'aise, aussi bien dans ses responsabilités d'épouse, de mère de famille — elle avait trois enfants — que dans sa grande expérience mystique. ANGÈLE DE FOLIGNO, elle aussi une mystique. Sans oublier celle qui, en France, est la plus connue : JEANNE D'ARC, qui manifeste l'intervention de Dieu au cœur de cette grande pitié qu'était pour la France la guerre de cent ans.

Destinée étrange que celle de l'humble paysanne lorraine, devenue malgré elle chef de guerre par amour pour son pays en détresse, vivant dans la familiarité de Dieu et des saints, hardie dans ses projets, mais tendre et accueillante à tous, même à ses ennemis, restant pure et vivant sa foi dans l'atmosphère des corps de garde. De Domremy où elle naquit à Orléans qu'elle délivra, d'Orléans à Reims où elle fit sacrer

roi le dauphin Charles VII, de Reims à Compiègne où elle fut livrée à l'ennemi, de Compiègne à Rouen où elle fut jugée dans une parodie de procès, un seul amour la guide : « Jésus, Maria » qu'elle fit broder sur son étendard. Elle fut brûlée vive à Rouen en 1431.

Jeanne d'Arc fut guidée au long de son épopée par sainte MARGUERITE, dont la légende devint prière dans le cœur de Jeanne, saint MICHEL l'archange de la lutte contre le mal et sainte CATHERINE, elle aussi martyre légendaire, mais qui fut l'objet d'une grande dévotion tout au long du Moyen Âge.

Alors un moine secoue Florence de ses sermons en feu, Savonarole : « Dans les premiers temps de l'Église, les calices étaient en bois et les prélats en or ; aujourd'hui, l'Église a des calices d'or et des prélats de bois... » Le moine blanc impose à la capitale des Médicis une véritable dictature de la pénitence. Mais ses excès ne tardèrent pas à le conduire à l'excommunication avant de le mener au bûcher, en 1498.

De 1492 à 1503, suivant en cela l'exemple d'Innocent VIII son prédécesseur, le pape Alexandre VI marie ses enfants naturels à des princes afin d'étendre les États pontificaux. Il était temps que la vieille Église retrouve son Évangile. On comprend pourquoi l'esprit des chrétiens était hanté par l'idée de réforme.

LA RENAISSANCE ET LA RÉFORME

(XVe-XVIe siècle)

Dans la seconde moitié du XVe siècle, un monde nouveau naît. Passionnément, il vient de redécouvrir l'univers antique, il rêve de Platon, médite Cicéron, plagie Plotin, emprunte aux Grecs et aux Latins leurs idées, leurs images et leurs mythes ; un nouvel humanisme est en train de naître : c'est la Renaissance. Elle naît en Italie un siècle en avance sur le reste de l'Europe. Pétrarque, le grand humaniste italien, vécut de 1304 à 1374. Rome consacre alors plus de temps à se refaire une beauté qu'à se refaire une âme. Ses voisines sont encore toutes dévorées par la guerre.

Ainsi, dans un cadre encore chrétien, se développent des pensées et des attitudes pratiquement païennes. Ce monde chrétien par tradition engendre notre monde moderne et laïque. Pour la première fois, l'Église est confrontée non plus à des hommes d'une religion païenne, mais à des athées. C'est la première rencontre de la foi et de l'incroyance. L'émancipation des esprits fait de rapides progrès, les sciences revendiquent leur autonomie, les valeurs de la vie profane sont exaltées...

C'est la Florence des Médicis, la Rome des Papes, Paris et son Collège de France. Avec l'invention de l'imprimerie en 1450 par Gutenberg, la culture circule plus vite et cesse d'être la spécialité des clercs. La Bible est traduite et multipliée.

Malheureusement l'Église n'est pas en état de répondre aux interrogations de ce temps. Certes, elle ouvre toutes grandes ses portes à la culture nouvelle, trop facilement peut-être, car elle se laisse prendre au jeu et laisse assimiler sa grandeur à celle d'un royaume terrestre : à la grande réforme humaniste, elle n'a pas su correspondre par une égale réforme spirituelle. Les États européens prennent de plus en plus de consistance : Angleterre, France, Espagne, Portugal, Autriche s'affrontent désormais sans cesse ; on ne peut plus parler d'unité de la chrétienté. François Ier s'affirme comme souverain face au pape, auquel il impose en 1516 un Concordat : désormais le pape ne fera que confirmer les évêques et les abbés nommés par le roi de France. Ces postes vont être confiés à des courtisans qui ne se soucient guère de leur responsabilité religieuse. En particulier, des protégés du roi reçoivent comme cadeau, « en commende », des abbayes auxquelles ils ne s'intéressent que pour en toucher les revenus. Et à l'extérieur, ce même François Ier n'hésite pas à conclure un traité avec les Turcs musulmans, qui pourtant venaient de conquérir la Hongrie et avaient failli prendre Vienne.

La papauté n'avait pourtant pas perdu tout prestige. Au moment où Espagnols et Portugais découvrent le « nouveau monde » des « Indes occidentales » (l'Amérique du Sud), c'est Alexandre VI qui les départagea en délimitant les zones de leur influence respective.

Mais l'Église alors se tourne plus vers ses palais que vers la pauvreté. Certes il n'est pas sans grandeur que l'Église ait assumé cet épanouissement de tous les arts. Ses églises, ses costumes, ses fastes, ses mœurs mêmes sont bien de leur temps ; mais ainsi résolue à accompagner l'homme sur sa nouvelle route, elle n'a peut-être pas su l'aider à inventer pour son temps le nouveau sens de sa foi.

La foi pourtant ne manque pas. JEANNE DE FRANCE en est un témoin. Fille de Louis XI, épouse de Louis XII qui la répudie, elle se retire à Bourges où elle fonde l'ordre des Annonciades.

Et cet humanisme en plein foisonnement est encore bien un humanisme chrétien avec l'extraordinaire Pic de la Mirandole, l'italien Ficin, le cardinal allemand Nicolas de Cuse qui dépassa l'explication littérale de la Bible, Jean Reuchlin, un autre Allemand initiateur de l'étude de l'hébreu, ou John Colet en Angleterre. Mais c'est au génial hollandais Erasme qu'il est donné de proposer l'humanisme chrétien comme programme de rénovation à l'Europe entière.

Pendant ce temps, les papes sont devenus des princes séculiers. Pour faire face à leurs besoins d'argent, ils vendent les emplois d'Église aux plus offrants ; on voit des cardinaux de treize ans et des conclaves devenus des marchés aux affaires. En augmentant les taxes, les décimes et les impôts, les papes se rendent de jour en jour plus odieux dans l'Europe entière. Entre les Pazzi et les Borgia, le pape Jules II est l'homme fort. Ce chef d'armée est un mécène intelligent. Rome voit alors Michel-Ange travaillant à son Jugement dernier ; Bramante commence le chantier d'où jaillira Saint-Pierre, et Raphaël décore la chambre de la Signature. Pour financer la construction de Saint-Pierre de Rome, Jules II, en 1506, proclame une indulgence, c'est-à-dire une possibilité d'acquérir une remise des peines dues aux péchés après leur pardon. Il convoque le Ve concile du Latran qui, entièrement composé d'évêques italiens tous à la dévotion du pape, ne soulève même pas la question de la réforme de l'Église.

Bien sûr, la Bibliothèque vaticane contient 3.500 volumes, Botticelli et le Pérugin sont à Rome, le Vatican est un palais, la chapelle Sixtine une merveille, mais lorsque les Pères du concile se séparent, il ne se passe que sept mois avant le 31 octobre 1517 ; ce jour-là, à la porte du château de Wittenberg, Martin Luther affiche ses quatre-vingt-quinze thèses contre les abus auxquels donnaient lieu les indulgences.

En 1517, tel un marchand ambulant, le dominicain Tetzel, délégué de l'archevêque électeur Albert de Brandebourg, prêche une indulgence dont les revenus doivent servir à financer l'achèvement de Saint-Pierre de Rome. Les florins tombent en abondance dans les caisses de Tetzel, car il affirmait, en les tarifant, que les indulgences en faveur des âmes du purgatoire sont efficaces indépendamment de l'état de grâce et qu'elles s'appliquent automatiquement. C'est alors que Martin Luther, moine augustin allemand, professeur de théologie à l'université de Wittenberg, utilisant un procédé très courant dans le monde universitaire de l'époque, prend publiquement position contre les indulgences. Convoqué à Augsbourg en 1518, devant le cardinal Cajetan, légat du pape, Luther refuse de renoncer à ses doctrines.

Dans les thèses affichées par Luther, on pouvait lire : « Il faut exhorter les fidèles à entrer au ciel par beaucoup de tribulations plutôt que de se reposer sur la sécurité d'une fausse paix... » La vraie paix, ce moine tourmenté l'a trouvée justement dans la lecture de la Bible à qui il reconnaît la seule autorité. C'est grâce à la Bible qu'il répond à la question de savoir comment Dieu peut être à la fois miséricordieux et juste. En 1512, commentant l'épitre aux Romains, il disait : « Le chrétien se sait toujours pécheur, toujours juste et toujours repentant. »

Ainsi, c'est dans la miséricorde que naît la Réforme. Luther prétend que l'Église n'a qu'un chef : le Christ. Dénoncé à Rome, condamné par les universités de Paris, de Cologne et de Louvain, sommé de se soumettre à Rome, Luther est excommunié en 1520. Il réplique par un « appel à tous les chrétiens » qui oppose le sacerdoce universel des baptisés aux prétentions dominatrices de Rome, rappelant que « la vraie réformation » doit se faire dans le cœur de l'homme.

C'est la Confession d'Augsbourg, en 1530 qui forme la base de la doctrine luthérienne. A la mort de Luther en 1546, la chrétienté a changé d'autant plus que la réforme luthérienne venait à point pour être utilisée par les ambitions politiques des princes allemands.

A la seconde diète de Spire, en 1529, les princes de Saxe, de Brunswick, de Brandebourg signent une « protestation » pour défendre la réforme de Luther, et qui est à l'origine du nom : « protestant ».

Beaucoup plus tard, Newman écrira : « Il est impossible que le protestantisme dure depuis trois cents ans sans une grande vérité ou une grande part de vérité. »

Victimes des luttes fratricides

Pendant ce temps, Genève devient le champ d'expérience d'un laïc, Calvin, né à Noyon en 1509, qui réclame une Église prêchant la parole de Dieu et un État qui fasse régner l'ordre. Après Wittenberg et Zurich, Genève en 1536 devient ainsi le troisième centre de la Réformation. Le protestantisme entre en France par les milieux d'artisans et de marchands avant de gagner la noblesse. Il atteint aussi les Pays-Bas. En Angleterre, le roi Henry VIII, n'ayant pu obtenir son divorce du pape, entraîne dans le schisme, en 1534, l'Église de son royaume. THOMAS MORE, chancelier du royaume, et JOHN FISHER, cardinal, évêque de Rochester, avec beaucoup d'autres, paient de leur vie leur fidélité à Rome. Par une seconde réforme, le successeur d'Henry VIII,

Edouard VI, oriente le schisme vers le calvinisme. Trois « bills » votés en 1559 affirment la suprématie totale de la couronne anglaise sur l'Église.

Quand Calvin meurt à Genève en 1564, il a, en fait, fondé une civilisation. Mais pour des siècles, protestants et catholiques deviennent des frères ennemis. Entre eux les cadavres ne tardent pas à s'amonceler. Le massacre dit de « la Saint-Barthélemy » a lieu dans la nuit du 24 août 1572.

Dix-sept ans plus tard, c'est un prince protestant, Henri de Navarre, qui devient roi de France. Il doit pour cela se convertir au catholicisme, mais il prend en 1598 une décision surprenante pour l'époque : par l'édit de Nantes, Henri IV donne aux protestants un statut officiel dans la France catholique. C'est reconnaître la division comme un fait acquis, mais c'est un espoir de paix.

En 1556, Charles-Quint, empereur, avait démissionné, n'ayant pas réussi à reconstituer l'unité de la foi et à assurer l'avenir de l'empire chrétien qui lui était confié. Certes les rois et les princes accordent encore un certain intérêt aux sentiments religieux de leurs sujets, mais ce sont désormais la loi des marchés et les lois économiques qui préparent une nouvelle conception de l'État.

LA CONTRE-RÉFORME OU LA RÉFORME CATHOLIQUE

(XVIe-XVIIe siècle)

Vint Paul III en 1534. Ce pape de la Renaissance, prince Farnèse, avait dû son avancement à sa sœur, maîtresse du futur Alexandre VI. Ayant eu lui-même quatre enfants et pratiquant le « népotisme » en plaçant sa famille aux postes clés des nations, il interdit pourtant, sous peine d'excommunication, l'esclavage dans le Nouveau Monde, trouvant aux Indiens une âme aussi immortelle que celle des Blancs. Il eut un pontificat décisif en mettant sa tenacité à promouvoir une réforme que, de pape en pape, on remettait toujours au lendemain.

Après bien des reports et des avatars, Paul III réunit un concile à Trente (Italie du nord) en 1545. Le concile de Trente conduisit parallèlement la définition des dogmes catholiques et la réforme de l'Église. Il dura 18 ans et définit que les traditions apostoliques devaient être acceptées avec le même respect que l'Écriture. La « Vulgate », traduction latine de la Bible par saint Jérôme, servira de référence. La doctrine catholique sur la justification est précisée en insistant sur la collaboration de la volonté humaine avec la grâce sanctifiante.

En 1551, Jules III, le nouveau pape, reprit les travaux interrompus : la transsubstantiation est définie, l'extrême-onction est déclarée sacrement, la confession orale est proclamée nécessaire. Les problèmes de « la commende » (voir p. 675) sont enfin abordés, ainsi que celui du costume clérical.

Pie IV, en 1562, convoque de nouveau les Pères du concile à Trente. Ils adoptent une « réforme » en quarante-deux articles, définissant la nomination et le devoir des cardinaux, l'organisation des synodes et des séminaires diocésains, les réformes monastiques, les conditions de validité du mariage, le purgatoire, les indulgences et le culte des saints.

Un catéchisme du concile de Trente fut publié, le bréviaire et le missel réformés, le calendrier et le martyrologe refondus.

Si le mot « contre-réforme » a fait fortune, c'est qu'effectivement l'Église a tenté de colmater les brèches faites par le protestantisme et de reconquérir les terres protestantes. Mais ceci ne devrait pas masquer la réelle « réforme catholique » qui inspira le concile de Trente, mais aussi tout le jaillissement et la ferveur d'un véritable printemps de la foi.

Pour la première fois depuis trois cents ans, un pape est canonisé : PIE V qui régna de 1562 à 1572 et qui s'attela à faire appliquer les décisions du concile de Trente.

Les réformateurs de l'Église

Désormais l'Église ne manqua plus de pasteurs vigoureux et fervents : THOMAS DE VILLENEUVE, évêque de Valence en Espagne, qui laisse le souvenir d'un « père des pauvres », et surtout CHARLES BORROMÉE, archevêque de Milan, qui fut l'homme du concile de Trente : réformateur du clergé par ses synodes et ses visites pastorales, restaurateur de la liturgie, promoteur de l'enseignement méthodique du catéchisme et des séminaires, il créa véritablement un style d'évêque.

Les grandes facultés de théologie deviennent des foyers de réforme et des centres de formation sacerdotale. De nouvelles sociétés religieuses

prennent corps qui tentent de maintenir l'esprit monastique lié à un apostolat au cœur d'un monde en pleine mutation. Ce sont les Théatins fondés par GAÉTAN DE TIENNE et Pierre Caraffa, les Barnabites fondés par ANTOINE-MARIE ZACCARIA, les Somasques hospitaliers de JÉRÔME ÉMILIEN, les Camilliens serviteurs des infirmes, fondés par CAMILLE DE LELLIS, les Frères de la Miséricorde de JEAN DE DIEU, les clercs réguliers pour l'enseignement des enfants du peuple fondés par JOSEPH CALASANZ.

Mais c'est à IGNACE DE LOYOLA que revint de créer la plus célèbre communauté de clercs réguliers, la Compagnie de Jésus. Cet officier espagnol, né en 1491 au château de Loyola au pays basque, et rêvant d'exploits chevaleresques, découvrit un jour que Jésus méritait seul un don total ; dès lors, il orienta vers lui ses enthousiasmes et se mit à son service. Ermite à Manrèse, pèlerin en Terre Sainte, étudiant à Paris, enfin prêtre, il communiqua sa passion à d'autres étudiants. Aussitôt ses Jésuites, au service du pape, furent d'admirables artisans de la réforme catholique.

Par une méthode nouvelle, « les Exercices », Ignace a voulu mettre la méditation à la portée de tous. « Se promener, marcher, courir sont des exercices corporels ; de même, préparer l'âme à se défaire de ses défauts et régler sa vie sur la volonté de Dieu, cela s'appelle des exercices spirituels » (saint Ignace).
Les Jésuites furent confirmés dans la vocation que leur avait tracé Ignace par le pape Paul III, en 1540.

Une autre forme d'imagination pour un nouveau clergé fut celle proposée par un prêtre dont la gaieté communicative, la verve et le sens de l'humour ne faisaient qu'un avec son goût pour Dieu. A Rome, PHILIPPE NÉRI invitait des jeunes à venir partager l'Évangile dans un grenier : « l'oratoire » qui, en 1564, devait donner son nom à une nouvelle société de prêtres.

Tandis que l'antique ordre du Carmel était, comme d'autres, atteint par la décadence, une carmélite espagnole décida de réagir et à Avila, au cœur de la Castille en Espagne, fonda le premier couvent des carmélites déchaussées. THÉRÈSE D'AVILA, religieuse passionnée et si joyeuse, est une contemplative assoiffée d'être « seule avec le Seul », une mystique que le Christ honore de ses révélations et que la maladie ne quitte guère ; mais c'est aussi une femme d'action incomparable : en 1562, elle décide de fonder un nouveau monastère retrouvant l'austérité originelle du Carmel. Elle fonda de son vivant plus de vingt maisons.

C'est en réformant le Carmel que Thérèse travailla de l'intérieur à la réforme de l'Église. Femme à la mesure de son temps, elle part à la découverte du monde intérieur avec la même passion que les « conquistadors » de l'Espagne partaient pour s'emparer du continent sud-américain. Tandis que Magellan vient de découvrir le passage du sud de l'Amérique, Thérèse explore les voies de Dieu. « Mère Thérèse » devint ainsi « la Mère des spirituels », la maîtresse d'oraison des mystiques chrétiens. Elle mourut à Albe de Tormes (Castille), en 1582, d'une mort qui fut belle comme sa vie : « Il est temps de nous voir, mon bien-aimé Seigneur », disait-elle la veille au soir. En 1970, avec Catherine de Sienne, Thérèse reçut le titre de docteur de l'Église, titre qui jusqu'alors n'était attribué qu'aux hommes.

La réforme gagna aussi les Carmes. Le premier qui en prit l'habit et la règle fut JEAN DE LA CROIX. Ce pèlerin de « l'absolu », cet assoiffé de Dieu était sur le point de se faire chartreux quand la Mère Thérèse l'entraîna dans la réforme du Carmel. Ce mystique et ce poète possède la rigueur de la pensée philosophique et la précision théologique qui l'ont fait proclamer docteur de l'Église. Il avait dit : « Au soir de la vie, nous serons jugés sur l'amour... »

Alors en Italie naît l'art baroque, expression esthétique de la réforme catholique. Art d'imagination, de somptuosité, de contrastes, le baroque cherche à faire contrepoids à l'austérité voulue du protestantisme.

Mais « Réforme » et « Contre-réforme », ce fut aussi la guerre atroce entre frères, l'Évangile armé ; c'étaient les guerres de religion où chacun des camps eut ses martyrs. Inquisition, massacres, sectarismes incendièrent l'Europe ; mais heureusement la reconquête catholique usait quelquefois d'armes plus pacifiques comme, par exemple, celle des jésuites PIERRE CANISIUS, hollandais, missionnaire infatigable et audacieux en Allemagne et en Suisse, et ROBERT BELLARMIN, italien, théologien et cardinal.

Les hommes du nouveau monde

Dans le même temps, un autre jésuite, un Basque espagnol, FRANÇOIS XAVIER, un des premiers compagnons d'Ignace, débarquait à Goa. Ce fut le début d'un vaste périple qui, à partir de 1542, devait le mener à travers les Indes, Ceylan, l'Indonésie, le Japon jusqu'aux portes de la Chine. Mais pour lui : « endurer tous les labeurs pour celui-là seul pour qui nous devons les porter, voilà de grandes joies », écrivait-il.

Ainsi, dès que les progrès techniques permettent de se lancer à la découverte des « nouveaux mondes », le peuple de Dieu élargit lui aussi l'horizon de sa mission. Sur la route des épices et de la soie, l'Église embarque ses missionnaires pour que ces nouveaux hommes, que l'on découvre là-bas au bout du monde, deviennent eux aussi des hommes nouveaux dans le Christ. Pour le peuple de Dieu, voici encore le signe de Jonas. L'Amérique, l'Afrique, les Indes sont explorées et évangélisées toujours plus avant.

Au Japon déjà la persécution fait rage. PAUL MIKI et vingt-six chrétiens, jésuites, franciscains et laïcs furent condamnés à mort. Vingt-six croix furent dressées sur la « montagne sainte » de Nagasaki où ils furent crucifiés. C'est cette même Nagasaki qui, en août 1945, devait recevoir la seconde bombe atomique.

En Amérique, le dominicain Bartolomé de Las Casas se fait le défenseur des Indiens face aux colonisateurs espagnols. Le jésuite PIERRE CLAVER, lui, est l'apôtre plein de tendresse des esclaves noirs emmenés aux Amériques. Le Père Matteo Ricci se faisait « chinois parmi les Chinois », le Père de Nobili « brahme parmi les brahmes ». L'idée d'un clergé indigène n'était pas concevable dans la mentalité coloniale de l'époque. La religion chrétienne arrivait trop souvent dans les fourgons des militaires, elle faisait partie d'un système économico-social.

Dès la fin du XVI[e] siècle, les Jésuites créèrent en Uruguay, au Paraguay et au Brésil des « réductions », des villages qu'ils dirigeaient eux-mêmes pour protéger les Indiens contre la corruption des colons espagnols ou portugais. Le problème de la rencontre originale du christianisme et des nouvelles civilisations est posé une fois de plus.

LE GRAND SIÈCLE

(XVII[e] siècle)

Un nouvel ordre va régir le monde : ce goût de l'équilibre et de la splendeur, cette façade un peu froide, cette étiquette minutieuse, cette harmonie qui pénètre toutes choses : la politesse et le discours, la tragédie et la politique.

Mais pour l'heure, la France est en guerre pour trente ans. En 1624, c'est un cardinal, Richelieu, qui est nommé principal ministre de Louis XIII. Après la chute de la Rochelle, place forte protestante, en 1628, et la révocation de l'édit de Nantes (voir p. 678), en 1685, 200.000 protestants quittent la France. Descartes meurt en 1650 et Spinoza en 1677 ; avec eux le rationalisme est né, qui vient séparer la foi et la connaissance, la raison et la révélation.

Le peuple de Dieu habite ce temps d'une spiritualité nouvelle, toute pétrie d'équilibre elle aussi. C'est un temps fort de la recherche spirituelle. On aime aller aux sermons qui sont tout aussi bien les preuves d'une foi bien tenue que celle d'une grande tenue dans l'éloquence. C'est Fénelon et Bossuet, Massillon et Mascaron, Fléchier et Le Camus.

« Qu'est-ce que l'homme ? Un néant capable de Dieu » enseignent les maîtres de l'École française : Bérulle, Condren, Olier.

« Qu'est-ce que l'homme ? » reprend Pascal. Attiré par le jansénisme, participant à la querelle, il finira par se retirer avec le projet d'une grande œuvre apologétique qu'il n'aura pas le temps de mener à terme et dont il nous reste les « Pensées » : « ... Il faut parier... ce n'est pas volontaire... vous êtes embarqués... »

En 1638, le roi Louis XIII consacrait son royaume à MARIE le jour de l'Assomption (15 août). Notre-Dame de l'Assomption est désormais patronne principale de la France.

Si le français utilisé est volontiers fleuri, « l'humanisme dévot » n'est pas mièvrerie. FRANÇOIS DE SALES sous sa gentillesse cachait une grande solidité. Il était sénateur de Savoie quand, en 1602, il devint évêque de Genève, réfugié à Annecy. Il se fit l'apôtre du catholicisme dans les vallées des Alpes gagnées au protestantisme ; pour les laïcs dont il était soucieux d'éduquer la vie spirituelle, il écrivit l' « Introduction à la Vie Dévote » qu'il définissait ainsi : « C'est vouloir faire la volonté de Dieu et la faire gaiement. »

A Paris, François de Sales fréquentait le cercle tenu par une de ses pénitentes, M[me] Acarie, qui devait entrer au premier carmel réformé de Paris, sous le nom de MARIE DE L'INCARNATION.

JEANNE FRANÇOISE DE CHANTAL, originaire de Bourgogne, mariée et mère de quatre enfants, ayant perdu son mari dans un accident de chasse, s'en remit aux conseils de François de Sales pour vivre en parfaite

chrétienne son état de veuve avant de fonder à Annecy, en 1610, l'ordre de la Visitation (les Visitandines) dont la définition tient en ces mots : « Que toute leur vie soit pour s'unir à Dieu et aider l'Église. »

Il s'agit aussi de réhabiliter le prêtre aux yeux des chrétiens. Pour cela, en 1611, Pierre de Bérulle jette les bases de l'Oratoire de France. Il s'agit d'un véritable retour aux sources. Dès l'Église primitive, écrivait Bérulle, « le clergé portait hautement gravé en soi-même l'autorité de Dieu, la sainteté de Dieu, la lumière de Dieu... tellement que les premiers prêtres étaient et les saints et les docteurs de l'Église ». Bourdoise forma la communauté paroissiale de Saint-Nicolas du Chardonnet où en dix ans se formèrent plus de cinq cents prêtres. M. Olier élargit l'expérience de Bourdoise dans le séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Le séminaire des Missions Étrangères fut fondé à Paris, en 1664. Claude Poullard des Places fonda le séminaire du Saint-Esprit pour former un clergé adapté aux régions les plus pauvres.

JEAN EUDES devait quitter l'Oratoire pour fonder, en 1643, la congrégation de Jésus et Marie (Eudistes), orientée vers la formation des prêtres et l'éducation des jeunes. Il fonda également l'ordre de Notre-Dame de Charité pour aider les jeunes filles en difficultés morales. Jean Eudes fut « le père, l'apôtre et le docteur du culte des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ».

Ce sont de nouveaux monastères qui s'ouvrent à la contemplation. La congrégation de Saint-Maur dont le centre sera l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, l'abbaye cistercienne de Notre-Dame de la Trappe en Normandie, transformée en 1664 par Armand de Rancé en foyer d'austérité, d'où le nom de « Trappistes » donné aux Cisterciens réformés.

De partout affluent les Carmes, les Ursulines, les Filles de saint Thomas, les Théatins ou les Feuillantines. Sur les 118 communautés qui sont installées à Paris en 1789, 82 ont été fondées au XVIIe siècle : nouvelles congrégations adonnées à l'éducation, à l'accueil des pauvres, aux soins des malades, à l'évangélisation des campagnes.

VINCENT DE PAUL, popularisé sous le nom de « Monsieur Vincent », était un petit berger landais. Devenu prêtre, il fut curé de Clichy (Hauts-de-Seine), puis de Châtillon-les-Dombes (Ain). A partir de 1617, il se consacra à tous ceux qui étaient abandonnés par la société. Il devint ainsi missionnaire dans les campagnes, aumônier des galères, conseiller des rois de France, fondateur des Prêtres de la Mission qu'il installa d'abord, en 1625, au prieuré de Saint-Lazare (d'où leur nom de Lazaristes), fondateur aussi, avec LOUISE DE MARILLAC, en 1639, des Filles de la Charité (Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul), animateur de sociétés en faveur des pauvres et des enfants abandonnés, organisateur des premiers séminaires et des premières sessions de prêtres ; il ne devait être déchargé de ses activités multiples que par la mort. Le secret de son action, il l'a donné un jour : « Dieu ne refuse rien à l'oraison et il n'accorde rien sans oraison ; non, rien ; pas même l'extension de son Évangile et ce qui intéresse le plus sa gloire. »

En 1609, une Anglaise, Mary Ward, fonda une société de femmes nobles en s'appuyant sur la règle des Jésuites. Il en naîtra la congrégation des « dames anglaises » attachées à l'éducation.

JEAN LÉONARDI devint prêtre et fonda à Lucques (Italie) la congrégation des Clercs Réguliers de la Mère de Dieu pour l'évangélisation des masses par la prédication et la confession... L'hostilité de certains de ses compatriotes l'obligea à se réfugier à Rome. C'est là qu'il fonda avec le cardinal Vivès le Collège de la Propagation de la Foi pour la formation des futurs missionnaires. C'est à Rome qu'il mourut au service des pestiférés. Avec Jean Léonardi commença à se préciser l'idée que les missions sont affaire de toute l'Église et que les missionnaires lointains ne doivent pas rester des francs-tireurs isolés. En 1622, le pape Grégoire XV fonda le ministère de la Propagation de la Foi pour diriger les missions lointaines.

Spirituels, pasteurs et fondateurs

LOUIS-MARIE GRIGNION, né à Montfort en Bretagne, en 1673, fut poussé par une irrésistible vocation de missionnaire et parcourut tout l'ouest de la France dont il évangélisa en profondeur les campagnes. Louis-Marie Grignion de Montfort voulait avant tout faire connaître Jésus et Marie et, pour continuer son œuvre, il fonda trois congrégations : les Montfortains, les Filles de la Sagesse et les Frères qui allaient devenir les Frères de saint Gabriel. Grignion de Montfort aimait faire chanter la vie chrétienne sur les derniers airs à la mode.

Les villages avaient, pour éduquer les filles, leurs « bonnes sœurs », un vocable devenu souvent ironique ou méprisant, mais qui à l'époque se prenait à la lettre. Pour les garçons, JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE a créé une pédagogie aussi pratique que possible. Né à Reims en 1651, ce prêtre fonda l'institut des Frères des Écoles Chrétiennes et créa en France l'enseignement populaire et gratuit. Pédagogue génial, il remplaça dans l'enseignement le latin par le français, il eut l'idée de grouper les élèves en classes distinctes selon leur âge et leurs capacités.

A l'époque, on naît chrétien comme on naît français : la culture est imprégnée par la foi. Pierre Corneille lit le bréviaire. Mme de Sévigné est plongée dans les ouvrages de dévotion.

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, une religieuse visitandine de Paray-le-Monial, aimait se tenir de longues heures devant le Saint-Sacrement « comme une toile préparée se tient devant le peintre en attendant son inspiration ». Le Seigneur daigna lui apparaître et lui faire connaître l'amour de son cœur pour le monde entier. Dès lors, la vie de Marguerite-Marie n'eut qu'un objectif : répandre la dévotion au Sacré-Cœur, obtenir l'institution d'une fête en son honneur et instaurer la pratique du premier vendredi du mois. Elle meurt en 1690.

Mais la sainteté est à l'œuvre dans le monde entier. A Nagasaki au Japon, en 1622, INÈS TAKEYO est arrêtée et décapitée avec vingt-neuf autres chrétiens. En Amérique du Nord, RENÉ GOUPIL meurt martyr des Iroquois en même temps que huit missionnaires jésuites au Canada ou en Amérique du Nord. MARTIN DE PORRÈS au siècle d'or de l'Église péruvienne est le premier saint mulâtre indien. Il devint rapidement un symbole pour toute l'Amérique latine. ROSE DE LIMA fut la première sainte du Nouveau Monde. C'est son teint qui lui a valu ce surnom. En réalité, elle s'appelait Isabelle d'Oliva et prit délibérément le parti des Indiens maltraités par les envahisseurs européens.

Mais depuis 1633, l'attitude des Jésuites qui acceptent dans l'Église les coutumes traditionnelles des Chinois, commence à être suspectée. Les « rites chinois » ont été interdits par Benoît XIV en 1742.

Deux crises graves vont alors secouer l'Église de France par l'intérieur : le Jansénisme et le Gallicanisme.

Cornelius Jansenius, professeur à Louvain, devenu évêque d'Ypres, composa « l'Augustinus », une vaste somme qui rouvrait la querelle sur la grâce, opposant la totale corruption de la nature humaine et la grâce irrésistible de Dieu. Jansenius fut interdit en 1643. A Paris, Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, était directeur spirituel du monastère cistercien de Port-Royal dont Angélique Arnaud était l'abbesse ; celle-ci, après avoir réformé son monastère, l'avait transporté de Port-Royal des Champs, près de Chevreuse, à Paris. Pour les religieuses de Port-Royal de Paris, avides de sainteté, l'abbé de Saint-Cyran tira de « l'Augustinus » une spiritualité très tendue, centrée sur la « guerre cruelle » que se livrent en nous les deux hommes. L'abbé de Saint-Cyran déplut à Richelieu qui le fit emprisonner à Vincennes où il mourut ; mais le plus jeune frère d'Angélique prit le relais, et en 1643, il publia le « Traité de la fréquente communion » où il combattait le laisser-aller des Jésuites en la matière, et où il présentait la communion comme une récompense acquise à coups de mortifications. Les ennemis des Jésuites y applaudirent et ainsi se cristallisa autour de Port-Royal de Paris un « parti janséniste » qui menait une vie exigeante et rigoureuse, mais, sans doute aussi, orgueilleuse et sûre d'elle-même. Blaise Pascal leur apporta son soutien en publiant, de 1656 à 1657, les dix-huit « Lettres Provinciales » qui reprochaient aux Jésuites d'accommoder la foi aux vices du siècle.

Mazarin et le jeune Louis XIV, estimant que tout ce monde portait ombrage au pouvoir royal, firent expulser les religieuses de Port-Royal de Paris qui se regroupèrent « aux champs » dans leur ancien monastère en 1648. Ce fut le temps brillant de « Port-Royal des Champs » et des « Granges » avec ses grands solitaires : Lancelot, Nicole, Hamon, Le Maistre de Sacy. Ces « Messieurs de Port-Royal » fondèrent les « Petites Écoles » dont Racine fut un élève.

Mais Louis XIV, devenu âgé, supporta de moins en moins les bravades contre son pouvoir. Les religieuses de Port-Royal excommuniées furent expulsées et dispersées en 1709 et le monastère de Port-Royal des Champs rasé en 1710.

« L'esprit janséniste » ne mourut pas pour autant et continua à marquer les mentalités. Cette religion de l'austérité, de la sévérité, la communion considérée comme une récompense continuent de hanter des chrétiens imaginant qu'il faut être contre l'Homme afin d'être pour Dieu et que tout ce qui est donné à l'Homme ne peut l'être qu'au détriment de Dieu.

Pendant ce temps, « l'indépendance absolue du roi en matière temporelle » fut alors une doctrine à laquelle se réfèrent et les Parlements du roi et le clergé de France qui veille à ce que les libertés de l'Église de France soient protégées par le roi contre l'absolutisme de la papauté. C'est le « gallicanisme ». En 1682, Louis XIV fit rédiger par Bossuet une déclaration en quatre articles qui proclamait cette indépendance du roi vis-à-vis de Rome, mais aussi la supériorité des conciles œcuméniques sur le pape. Cette déclaration acceptée par l'assemblée du clergé, le roi en ordonna l'enseignement dans tous les séminaires. Devant les protestations du pape Innocent XI, le roi transforme les quatre articles en loi et oblige tous les candidats à l'épiscopat à y

souscrire. En réponse, Rome refuse de nommer les évêques, et en six ans, trente-cinq diocèses français sont sans titulaire. Dix ans plus tard, Louis XIV se rétracta, mais le gallicanisme n'était pas mort. Le clergé gallican était souvent savant, mais toujours chicaneur, regimbant contre une société qui ne lui offrait pas le rôle auquel il prétendait. Ce clergé fut un agent actif de la révolution de 1789 qui se préparait déjà dans les mentalités. Diderot dira plus tard : « Nous avons eu des contemporains sous Louis XIV. »

LE SIÈCLE DES LUMIÈRES

(XVIIIe siècle)

C'est le siècle de Voltaire ; la foi dans le progrès de l'homme, la désacralisation du monde, la haine des dogmes, la critique de l'autorité, le non-conformisme tissèrent les idées nouvelles. Peu à peu le « prud'homme », l'homme loyal, laissa la place à « l'honnête homme » qui lui-même s'effaça devant le « philosophe », amateur de sagesse et de « lumières ».

Aux yeux des philosophes, le temps de la religion est révolu. Voltaire invite à « écraser l'infâme », c'est-à-dire la superstition et l'intolérance. A la religion se substitue « la sèche croyance en un Dieu simple et sans visage ». C'est l'Être suprême ou le grand Architecte de l'Univers. La religion devient naturelle, la charité se fait bienveillance, la raison est promue en règle universelle, la physique remplace la révélation et les prêtres deviennent des « officiers de morale ». Deux siècles plus tard, ce moralisme marquera encore nos mentalités.

La religion se fait déisme. Les évêques sont à la cour, les diocèses sont distribués en prime, les abbayes servent de monnaie d'échange. Être Évêque, ou abbé, n'est plus une mission, mais un bénéfice.

Les signes de contradiction

Et pourtant, dans ces mêmes temps de désert, la sainteté reste en fleur. Elle s'est obstinée à répondre aux signes des temps.

ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, ayant renoncé à une brillante carrière d'avocat, mit au service de l'Église une exceptionnelle connaissance du droit. Devenu prêtre, prédicateur et confesseur réputé, il fonda les

Rédemptoristes en 1732, afin de développer l'œuvre des missions populaires. Nommé évêque, il s'attacha à l'enseignement de la théologie morale pour libérer les consciences de l'emprise janséniste. Contre le rigorisme de Port-Royal, il aimait présenter Dieu comme le Père qui écoute ses enfants, et la Vierge comme une Mère très bonne. « Il n'est pas vrai, écrivait-il, que pour les âmes le chemin le plus étroit soit toujours le plus sûr... »

En 1748, BENOIT-JOSEPH LABRE naquit à Amette (Pas-de-Calais) au temps des raffinements. Ayant entendu le secret appel à la dernière place et à l'abjection, on le vit parcourir les routes de France, d'Espagne et d'Italie, se mêlant aux mendiants et passant ses journées en adoration devant le Saint-Sacrement. Ce pouilleux, dont les enfants se moquaient, achevait ainsi dans sa chair « ce qui manque à la passion du Christ pour son corps qui est l'Église ». Mais il fut aussi une vivante protestation contre les folies de son temps.

Deux autres mystiques ont marqué ce temps : LÉONARD LE RÉCOLLET, de Port-Maurice, et surtout PAUL DE LA CROIX qui vécut la passion du Christ dans ce XVIIIe siècle sceptique et voluptueux. Né la même année que Voltaire, François Danei (c'était son nom) avait centré toute sa vie sur le mystère de la croix : pour mieux l'honorer, il fonda en Italie, avec son frère Jean, l'ordre des Passionistes.

Temps marqué aussi par des humbles religieux plantés comme des échardes dans la chair de ce siècle des lumières, ainsi JOSEPH DE COPERTINO, né comme Jésus dans une étable, pauvre religieux sans moyens, prêtre tout juste capable de faire un cuisinier de couvent ; Dieu lui manifesta sa sainteté par des dons extraordinaires qu'il accepta avec candeur. D'autre part, l'œuvre entreprise par M. Olier, par Jean Eudes ou Vincent de Paul commence à porter ses fruits : des séminaires ainsi nouvellement fondés sort un excellent clergé. C'est le « bas clergé » qu'on opposera longtemps au « haut clergé ».

En 1748, avec « L'Esprit des Lois », Montesquieu condamne implicitement l'alliance du trône et de l'autel et réclame l'indépendance de l'homme. De 1750 à 1780, Diderot, l'homme-orchestre du « siècle des lumières », un athée farouche, fait de son Encyclopédie un manifeste de la liberté de penser.

Emmanuel Kant, le philosophe allemand, comparable à saint Thomas d'Aquin, structure la pensée moderne en un nouveau système.

En 1717, la franc-maçonnerie se constitue en grande loge à Saint-Paul de Londres, se donnant pour but le soin de l'humanité et de la fraternité. Mozart, Voltaire ou Benjamin Franklin deviennent francs-maçons.

En 1775, commencent les guerres d'indépendance des colonies nord-américaines. En 1762, Jean-Jacques Rousseau, dans le « Contrat social », pose les fondements de l'Etat démocratique.

Face à une papauté insignifiante, les gouvernants de l'Europe vont se constituer en « despotes éclairés » : despotes, car prétendant ne dépendre que de Dieu et d'eux-mêmes ; éclairés, car le progrès de l'humanité supposait un gouvernement fort. C'est Frédéric II de Prusse, Catherine II de Russie ou Gustave III de Suède. Joseph II d'Autriche donne son nom à une politique religieuse visant à limiter l'action de Rome au seul domaine des dogmes : « le Joséphisme ». Signe des temps, la Pologne fut dépecée par trois princes appartenant à trois confessions chrétiennes : le Habsbourg catholique, le Romanov orthodoxe et le Hohenzollern protestant. Le pape n'esquisse pas un geste. La surprise fut à son comble quand, en 1773, on apprit que, sous la pression des cours princières, le pape Clément XIV, par le bref « Dominus ac Redemptor » avait aboli la Compagnie de Jésus qui comptait alors vingt-trois mille membres. C'était assez dire l'état de faiblesse de la papauté.

C'est alors que la Révolution française, de 1789 à 1814, veut rassembler l'Europe entière autour de trois idées généreuses : la liberté, l'égalité et la fraternité. La « Déclaration des Droits de l'Homme » de 1789 est sans doute la condamnation des anciens abus, c'est aussi un nouveau catéchisme.

Le peuple de Dieu aura beaucoup de mal à aborder ces idées nouvelles. Une fois encore, les chrétiens sont divisés contre eux-mêmes. Ils ont une grande difficulté à ne pas mélanger leur foi avec la politique... Ici des prêtres bénissent des arbres de la liberté, et là d'autres prêtres disent que la Révolution est l'œuvre du diable ; ceux-ci pensent que le peuple de Dieu peut fort bien vivre en république, ceux-là affirment que le royaume de Dieu exige un roi sur la terre.

Les nouveaux martyrs

Bientôt la Révolution assiégée de partout ne trouve son salut que dans la Terreur. On déprêtrisa, sécularisa le quotidien et le calendrier, les prénoms et les fêtes. Les héros remplacèrent les saints, les prêtres et les religieux furent menés à l'échafaud.

uoi qu'il en soit, mis en demeure de choisir entre Dieu et le monde, n grand nombre des prélats de cour, des abbés de luxe, de ces eligieux médiocres et de ces religieuses coquettes ont opté pour leur oi.

.es MARTYRS DE SEPTEMBRE en 1792 sont trois évêques, cent quatre-ingt-sept prêtres et un laïc qui furent massacrés dans diverses prisons le Paris pour avoir refusé de prêter serment à la Constitution civile du lergé. En refusant de prêter serment, ils ont aussi scellé de leur sang la idélité de l'Église de France au pape et gardé les catholiques de rance dans l'unité de l'Église. Parmi eux, il y avait ARMAND DE PONT-RIAND, vicaire général d'Arles et un capucin suisse, APOLLINAIRE DE POSAT, qui était vicaire chargé des Allemands à la paroisse aint-Sulpice.

ilLeurs, JEAN-BAPTISTE TURPIN DU CORMIER, curé à Laval, fut décapité vec treize autres prêtres. NOËL PINOT, curé dans le Maine-et-Loire, fut uillotiné à Angers ; il monta à l'échafaud en récitant le psaume 42 : Je monterai jusqu'à l'autel de Dieu... » qui était à l'époque le psaume ommençant la messe. MADELEINE FONTAINE, FRANÇOISE LANEL, THÉRÈSE ANTOU et JEANNE GÉRARD, quatre Filles de la Charité, guillotinées à rras. CHARLOTTE, THÉRÈSE DE SAINT-AUGUSTIN et leurs onze compagnes, es Carmélites de Compiègne, décapitées à Paris sur la place de la Nation en chantant le psaume 116 : « Louez le Seigneur... ». MARIE-CLOTILDE et ses dix compagnes Ursulines décapitées à Valenciennes.

Malgré ces semences des martyrs, la Révolution laissera l'Église de France en ruines, autant matérielles que spirituelles. La déchristianisation de la France est devenue un mal profond. Les laïcs se retrouvant sans prêtres sont promus aux fonctions sacerdotales par la volonté de la communauté et célèbrent des « messes blanches ». Sous la Restauration encore, de tels offices existaient dans les paroisses sans prêtres.

L'Église de France est écartelée entre deux clergés, les jureurs ralliés à la Révolution et les réfractaires qui avaient refusé le serment. De plus en plus, les chrétiens font profession de garder la neutralité entre les deux clergés. La conséquence en est que les enfants grandissent sans instruction, sans confession, sans première communion et qu'ils se marient sans bénédiction nuptiale. Les troupes françaises occupent Rome. Le pape Pie VI meurt prisonnier à Valence (Drôme) en 1799.

AU TEMPS DU LIBÉRALISME

(XIXᵉ siècle)

Pie VII est élu pape en 1800. Le 15 juillet 1801 est signé à Paris un concordat qui rend à la France le libre exercice des cultes, rétablit la hiérarchie de l'Église et manifeste la primauté du pape.

Le libéralisme sortait cependant tout armé de la Révolution. La bourgeoisie était le grand vainqueur de la Révolution française.

La foi pourtant n'était pas morte, et ce début du XIXᵉ siècle est aussi une période de renouveau.

De nombreuses congrégations voient le jour. Comme le laïcat n'avait pas encore trouvé sa définition d'Église, l'engagement des chrétiens dans la société sur les questions de ce temps se traduisait par la naissance d'une nouvelle congrégation.

Religieux et religieuses au service du monde

Ce sont les Pères Blancs et Sœurs Blanches du Cardinal Lavigerie en Afrique du Nord, les Pères du Saint-Esprit de Libermann, les Missions Africaines de Lyon, les Oblats de Marie-Immaculée, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, fondées par Mère Javouhey, les Salvatoriens fondés à Rome pour la propagation de la foi par la parole et les écrits, les Dames du Sacré-Cœur pour l'éducation des jeunes filles, les prêtres du Sacré-Cœur de Bétharram, les Sœurs de la Miséricorde pour l'éducation chétienne des jeunes filles... et un très grand nombre de congrégations destinées soit aux missions lointaines, soit à l'éducation des jeunes dont les fondateurs ont été pour la plupart canonisés par l'Église.

En 1814, Pie VII rétablit la Compagnie de Jésus. En peu de temps, l'ordre connaît un puissant essor.

Mais le XIXᵉ siècle voit arriver une autre révolution. La machine à vapeur bouscule toutes les habitudes. Des villes nouvelles naissent comme des champignons autour des mines de charbon. Les grosses fabriques avec des milliers d'ouvriers remplacent les petites échoppes des artisans. Les enfants entrent à l'usine dès l'âge de cinq ans. Les

ouvriers prennent conscience qu'ils forment un immense prolétariat. Ils se sentent frères, de la même classe. Il y a les grèves, les taudis, la tuberculose, les syndicats.

Le peuple de Dieu découvre brutalement le problème social, de nouvelles réalités économiques, mais il se réveillera trop tard... Devant des chrétiens trop souvent muets, complices de l'argent et du pouvoir, la classe ouvrière cherche son espoir dans le marxisme. Plus tard, le pape Pie XI dira : « L'Église a perdu la classe ouvrière... »

Un prêtre breton, Félicité de Lamennais, refusa d'être coincé entre deux sectarismes, l'Église des princes et celle de la révolution. Il prétendait qu'il y avait place pour une Église libre et vivante. Son journal « L'Avenir », souleva l'enthousiasme des jeunes dont beaucoup seront les bâtisseurs de l'Église de France contemporaine. Les dénonciations ne tardèrent pas à pleuvoir à Rome et Lamennais, désavoué par le pape Grégoire XVI en 1832, quitta l'Église.

Le fantôme de la Révolution rejeta vers Rome le clergé français qui obligea les évêques à respecter pointilleusement les décisions de Rome. C'est l'« ultramontanisme » (Rome, pour les Français, est en effet au-delà des montagnes des Alpes). Ce fut auprès des curés de campagne que « L'Univers », le journal ultramontain de Louis Veuillot, trouva ses plus fidèles lecteurs. Cependant un noyau d'opposition à l'ultramontanisme demeurait, animé en particulier par Affre, Sibour et Darboy, qui furent tous trois archevêques de Paris.

Paradoxalement, ce furent les disciples de Lamennais qui jouèrent un rôle déterminant pour le rapprochement de l'Église gallicane et de Rome. Dom Guéranger restaura l'ordre bénédictin en France et, devenu abbé de Solesmes, milita pour la liturgie romaine et le chant grégorien. Ozanam, Rohrbacher, Montalembert, comme historiens, travaillèrent à orienter vers Rome les courants du passé. Lacordaire, qui restaura en France l'ordre dominicain, affronta le premier, de la chaire de Notre-Dame, un public voltairien.

Les humbles et les pauvres

Cependant un autre prédicateur, bien différent, attirait lui aussi les foules.

JEAN-MARIE VIANNEY, curé d'Ars, avait beaucoup peiné pour devenir prêtre : mais ses prières, ses efforts, ses sacrifices lui obtinrent la grâce de trouver le chemin des cœurs. En chaire, au catéchisme et au confes-

sionnal, il convertit non seulement ses paroissiens, mais encore des milliers de pèlerins. En un siècle où la science parle haut et la raison prétend juger de tout, c'est un pauvre curé sachant tout juste ce qu'il faut de latin qui fait courir le monde entier. En un temps où le sacerdoce a perdu son rôle de notable, le curé d'Ars affirme de toute sa foi : « Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand ! Le prêtre ne se comprendra bien que dans le ciel. Si on avait la foi, on verrait Dieu caché dans le prêtre comme une lumière derrière un verre, comme du vin mêlé avec de l'eau... » A une époque où les chrétiens sont de plus en plus hésitants devant le sacrement de pénitence, le curé d'Ars passe ses jours et ses nuits au fond d'un confessionnal qui ne désemplit pas de pèlerins en quête de la véritable liberté. Lorsqu'il meurt en 1859, Ars était déjà devenu un lieu de pèlerinage.

En 1830, la Vierge apparaît à CATHERINE LABOURÉ, fille de la Charité, dans la chapelle de la rue du Bac, à Paris, apparition dont le souvenir est gardé par la médaille miraculeuse.

BERNADETTE SOUBIROUS est la voyante de Lourdes, la confidente de l'Immaculée. Mais ce ne sont pas les dix-huit apparitions de 1858 qui sont la preuve de la sainteté de cette adolescente toute simple des Pyrénées. Devenue Sœur Marie-Bernard, une religieuse comme les autres au couvent de Saint-Gildard de Nevers, elle sut garder, au milieu d'épreuves de santé et d'humiliations, ce sourire dont la Vierge lui avait donné le secret. Elle mourut en 1879.

Outre les apparitions de Lourdes en 1858, la Vierge en ce siècle scientiste est aussi apparue à La Salette en 1846, pour lancer un appel à la conversion, à Pontmain pour lancer un cri d'espérance : « Mes enfants, priez, mon Fils se laisse toucher... » Nous sommes alors en l'année terrible de 1871.

C'est comme si la Vierge Marie, la petite fille de Nazareth, s'était plu par ses multiples apparitions au XIXe siècle à venir jouer des tours aux esprits forts qui, en ce temps-là, citaient Dieu à comparaître devant leur science.

L'Église est encore en ce siècle affrontée au bouillonnement des idées. En 1854, Pie IX proclame le dogme de l'Immaculée Conception (8 décembre). En 1864, il publie le « Syllabus » condamnant « quatre-vingts principales erreurs des temps » et il convoque le premier concile du Vatican « pour rechercher les remèdes nécessaires aux maux qui affligent l'Église ». En 1870, à peine commencé, ce concile est interrompu par la guerre franco-allemande, mais il a eu pourtant le temps de proclamer l'infaillibilité pontificale, qui précise que le pape ne peut pas se tromper quand il parle en tant que pasteur et docteur suprême de toute l'Église. Les troupes françaises qui gardaient les États pontificaux les ayant quittés pour rejoindre les champs de bataille en France, Rome est prise par les troupes du jeune royaume d'Italie, qui la revendique comme capitale.

C'est la fin du pouvoir temporel des papes. Prisonnier volontaire du Vatican, le pape retrouve du même coup sa véritable liberté et sa grandeur spirituelle. La popularité réelle des papes liée à leur charme personnel porta jusqu'au culte l'admiration et le respect que certains éprouvaient à l'égard du souverain pontife. Renan parle d'« une sorte de lamaïsme » et les protestants de « papolâtrie ». La tentative anticatholique du « Kulturkampf » de Bismarck, qui dénonçait le pape comme « anarchiste » et « dangereux pour la sécurité des États », se solda par le triomphe du pape.

En France, après l'éphémère « printemps des peuples » de 1848 et l'explosion du mécontentement ouvrier qui rejeta dans la réaction les évêques et les catholiques, l'alliance du « trône » et de « l'autel » se renoua autour de « l'homme fort » Louis-Napoléon, devenu empereur le 2 décembre 1852.

Nourrie de Kant, monta toute une génération d'anticléricaux militants : Gambetta, Ferry, Clemenceau, tenants du néo-positivisme d'Auguste Comte, de Littré, de Taine, renforcé par le rationalisme scientifique, le scientisme — ou religion de la science — de Boucher de Perthes, de Lamarck ou de Darwin. L'influence de Sainte-Beuve, de Claude Bernard, d'un Berthelot, d'un Michelet, d'un Quinet, d'un Hugo fut sans commune mesure dans les milieux de la pensée avec celle des prêtres. Cette importance peut se mesurer au nombre de rues qui, dans les villes françaises, portent leurs noms. Renan publia sa « Vie de Jésus » en 1863 et provoqua le scandale du siècle. Une franc-maçonnerie républicaine et rationaliste se développa en France. Le matérialisme de Le Dantec et le nihilisme de Nietzsche collaboraient. A la chute de l'empire, en 1870, c'est cette génération de libres-penseurs qui s'emparera du pouvoir républicain et développera une cité libérale, laïque et anticléricale basée sur une école détachée de l'Église.

En Prusse, en 1873, les « lois de Mai » instituent une cour royale de justice pour traiter les affaires ecclésiastiques : onze évêques de Prusse,

ayant refusé ces lois, se retrouvent en prison. En 1874, la Prusse institue l'obligation du mariage civil.

En 1830, aux États-Unis, Joe Smith publie le « Livre de Mormon », base d'une communauté qui attend le royaume de mille ans du Christ. En 1844, William Miller annonce la fin du monde pour cette même année ; l'événement n'ayant pas eu lieu, il en reste les « Adventistes du 7e Jour » qui attendent le retour imminent du Christ. En 1872, aux États-Unis, Charles Russel fonde les « Témoins de Jéhovah », prenant tous les mots de la Bible au pied de la lettre, et en 1878, à Londres, William Booth fonde l'« Armée du Salut ». Tout ce bouillonnement témoigne des inquiétudes du monde et de la revendication de la liberté face à la religion centralisatrice. Les temps étaient en pleine révolution.

L'industrie soumettait l'ouvrier à un véritable esclavage de temps, de cadences, de machines dangereuses, d'usures, de chômage, pour un maigre salaire considéré comme un élément du prix de revient et soumis au marché de l'offre et de la demande. Guizot lança à la bourgeoisie son fameux : « Enrichissez-vous ! »

L'inégalité sociale allait de soi dans l'esprit de certains prédicateurs. L'un d'eux prêchait à Lille en 1841 : « L'inégale répartition des fortunes est nécessaire pour maintenir le bonheur sur la terre ; le pauvre travaille pour le riche, le riche assiste le pauvre et l'harmonie de la société résulte de cette différence !... »

Après Saint-Simon, Fournier et Blanqui, Marx était venu fonder la théorie du socialisme scientifique. Marx prétendait que la « mort de Dieu » était la condition même de la libération et de la promotion de l'homme.

Les catholiques sociaux réagirent, les « abbés démocrates », tels Naudet, Gayraud, Lemire, et à leur suite l'Association Catholique de la Jeunesse Française, la Chronique Sociale de Lyon... mais il était déjà fort tard.

Le pape Léon XIII refusa de prononcer des anathèmes et voulut aller à la rencontre de son temps. Dans ses encycliques « Rerum Novarum » en 1891, « Immortale Dei » en 1885, comme dans « Libertas » en 1888, le pape définit la place légitime de la liberté et descendit résolument sur le terrain social. L'Église peut quitter ses ghettos. En 1890, le « toast » du cardinal Lavigerie à Alger annonçait le ralliement des catholiques à la République.

Les disciples de l'enfance

JEAN BOSCO, né en 1815, fut un pauvre berger piémontais qui avait eu beaucoup de difficultés à devenir prêtre. « Je consacrerai ma vie aux enfants, je les aimerai et je m'en ferai aimer. » C'était le programme du jeune prêtre, il l'a accompli. Pour eux, il fonda la congrégation des Salésiens et celle des Sœurs de Marie-Auxiliatrice. Don Bosco fut le saint d'une génération qui devait voir naître un nouveau type sacerdotal : l'« abbé de patronage ».

JOSEPH-BENOIT COTTOLENGO, mort en 1842, était un ami de Jean Bosco qui fut préoccupé du sort des enfants martyrs.

DOMINIQUE SAVIO fut un élève de Don Bosco. Il mourut à 15 ans, en 1857, mais sa vie apostolique annonçait déjà celle des militants d'Action Catholique. Né en 1828, LÉONARD MURIALDO, lui, fut l'ami de Don Bosco ; il fonda une société de jeunes et fut le promoteur de la presse ouvrière et des éditions populaires, tandis que, de son côté, le Père Chevrier fondait l'œuvre du Prado à Lyon.

PHILIPPINE DUCHÊNE, religieuse du Sacré Cœur, partit pour les Amériques où elle fonda une école gratuite à la Nouvelle-Orléans financée par le travail manuel des sœurs. Elle mourut en 1852. GABRIEL DE LA VIERGE DOULOUREUSE, passioniste, qui pratiqua la voie d'enfance spirituelle, meurt tuberculeux en 1862. Sans oublier ANNE-MARIE TAIGI, une mère de famille pour qui le quotidien d'une ménagère de Rome fut le chemin de la sainteté. Elle mourut en 1837.

THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS : la « petite » Thérèse de Lisieux, devenue carmélite à 15 ans ; Alençon où elle est née, les Buissonnets de Lisieux où elle a passé son enfance, le carmel de Lisieux sont familiers à tous les chrétiens. Sa route est simple en apparence : c'est la « voie d'enfance », toute d'amour humble et confiant, dans l'esprit des Béatitudes. Mais en lisant son autobiographie, « Histoire d'une âme », on comprend ce qu'elle suppose de courage héroïque. Les grilles du carmel ne l'ont pas isolée de la mission de l'Église, au contraire : « Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles... »

La jeune carmélite devait mourir de tuberculose en 1897. Elle avait 24 ans. « Jésus, je vous aime... » Ce furent ses derniers mots. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus est patronne des missions. Car ce XIXe siècle a été le grand siècle des missions, et la France y a joué un rôle tout particulier.

Semences d'Églises lointaines

En 1900, les deux tiers des missionnaires catholiques dans le monde étaient français. Sur cent dix-neuf prêtres mis à mort dans les missions au XIXe siècle, quatre-vingt-quinze sont nés en France et ont été martyrisés en Océanie, Chine, Corée, Indochine...

Mais déjà la semence des martyrs avait porté ses fruits. Les jeunes Églises naissantes sont baptisées dans le sang de leurs propres martyrs. Le Tonkin voit les Bienheureux FRANÇOIS-XAVIER MAU, DOMINIQUE VY, THOMAS DE, AUGUSTIN MOI et ÉTIENNE VINH, tous laïcs chrétiens martyrisés pour leur foi en 1839, et « aspirant à ce bonheur comme un voyageur altéré soupire après une source rafraîchissante ». Des chrétiens chinois sont martyrisés en 1856 en Chine, en 1866 en Corée. CHARLES LWANGA et ses compagnons, martyrs de l'Ouganda en 1886, catholiques et anglicans mêlés, tous jeunes pages du roi Mwango sont exécutés pour leur foi. TRACH DOAI, dominicain vietnamien, est martyrisé au cours de la persécution de Minh-Mang en 1840... Et il faudrait en ajouter tant et tant d'autres !

C'est pour susciter l'intérêt de tous les catholiques en faveur des Missions que Pauline Jaricot fonda à Lyon, en 1819, l'« Œuvre de la Propagation de la Foi ».

L'Exposition universelle de 1900 ouvre ses portes à Paris, la prospérité bourgeoise règne en Europe, le machinisme est sans limite, l'automobile est là, l'avion est prêt, le gouvernement du petit père Combes fait régner l'anticléricalisme en France. La société est laïcisée. Un siècle s'achève, le monde y a peut-être plus changé qu'il n'avait bougé d'Abraham à la Révolution française.

AUJOURD'HUI

(XXe siècle)

MARIETTA (MARIA GORETTI) est née à Corinaldo en 1890, dans une famille dont la pauvreté rappelle celle des Soubirous. Elle venait de faire sa première communion à Nettuno, près de Rome, quand un garçon essaya de l'entraîner au mal. « Non, répondit-elle, Dieu ne veut pas... Alexandre, c'est un péché. » Celui-ci se jeta sur elle et la perça de quatorze coups de poinçon. Avant de mourir, le 6 juillet 1902, Maria eut la force de dire : « Pour l'amour de Jésus, je lui pardonne et je veux qu'il soit avec moi au paradis. » Ce fut un fait divers dans les journaux d'hier. Mais, en 1950, Alexandre, converti, assistait à la canonisation de Maria Goretti.

Le temps quitte donc le recul de l'histoire pour entrer dans l'actualité. Ce temps est le nôtre.

Ce XXe siècle commença en France par un drame : la séparation de l'Église et de l'État, en 1905. Les congrégations religieuses sont expulsées. Les biens de l'Église sont nationalisés et l'Église n'est plus reconnue comme corps social dans le droit public. En 1911, le Portugal suit l'exemple de la France. Ce fut une véritable guerre religieuse.

Une autre crise ne tarde pas à atteindre l'Église de France : le modernisme. Déjà les chrétiens étaient divisés entre progressistes et intégristes, mais au début de ce siècle ce sont les conservateurs qui donnaient le ton à l'Église de France. « La crise moderniste est née de la rencontre brutale de l'enseignement ecclésiastique traditionnel avec les jeunes sciences religieuses. » En effet, des exégètes, des théologiens se mettent à appliquer les méthodes positives dans leurs recherches et à traiter leur domaine propre comme objet de science distinct de l'objet de la foi. En un mot, il devenait possible d'être un excellent exégète, tout en étant un athée convaincu.

Quatre pays furent touchés de plein fouet : l'Italie, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France. En France, c'est l'exégète Albert Loisy, professeur à l'Institut Catholique de Paris, qui met hardiment en œuvre les méthodes modernes dans son enseignement et ses publications. Il conçoit un Jésus historique distinct du Christ de la foi. Loisy est privé de sa chaire et est excommunié en 1908. Mgr Duchêne est également poursuivi, le père Lucien Laberthonnière, Marcel Hébert sont traqués. Car tout ceci se passe dans un climat de délation.

Par le décret « Lamentabili sane exitu » complété par l'encyclique « Pascendi » en 1907, le pape PIE X condamnait le modernisme.

Joseph Sarto, petit paysan de Riese (Italie) fut successivement vicaire et curé de campagne, évêque, cardinal, avant de devenir en 1903, le pape Pie X. Toute sa vie, il garda une âme transparente et simple, soucieux de protéger la foi, réformateur de la liturgie et du chant, apôtre de la communion fréquente et du droit pour les enfants de communier alors que la mentalité janséniste avait dressé tant de barrières à l'accès à l'eucharistie. Pie X affirma avec intransigeance les droits de l'Église face au modernisme et au laïcisme. C'est dans la contemplation qu'il puisait la force d'entreprendre pour l'Église les projets les plus hardis.

Engagés dans le monde

La condamnation du modernisme ne désarme pas les intégristes qui continuent à dénoncer à Rome, sous le couvert du modernisme, toutes les formes du progrès. Et pourtant cette crise moderniste n'empêche pas l'extraordinaire mouvement de retour à l'Évangile de nombreux jeunes intellectuels : philosophes comme Blondel, Boutroux ; écrivains comme Brunetière, Bourget, Bazin ou Barrès ; universitaires comme Goyau, Brunhes, Termier, Massis, Fonsegrive, Imbard de la Tour et Joseph Lotte, convertis comme Péguy, Bloy, Maritain, Huysmans, Psichari, Claudel, Charles de Foucauld. Ce dernier, jeune officier sans souci, devint ermite au Sahara et suscita un immense mouvement spirituel de contemplation et de recherche de la pauvreté pour le Christ.

Face à la vague antisémite provoquée par l'affaire Dreyfus et amplifiée par l'Action Française de Maurras ou la Civiltà Cattolica des Jésuites romains, se dressa un petit groupe de catholiques qui réagirent contre l'injustice dont étaient victimes les Juifs. Le dialogue judéo-chrétien était amorcé.

De son côté, le catholicisme social tenta de dissocier le mouvement ouvrier de la collusion entre l'anticléricalisme et la démocratie. L'Action Populaire fut fondée en 1903, les Semaines Sociales en 1904, les Secrétariats Sociaux en 1906. Les anciens élèves des écoles chrétiennes lancent un mouvement syndical qui deviendra la CFTC, la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens, en 1919. Mais dès 1912, en Allemagne, le pape avait fini par accepter des syndicats chrétiens non confessionnels.

Un certain nombre de catholiques sociaux avec Marc Sangnier développent dans le « Sillon » les idées d'une démocratie chrétienne, inquiets qu'ils sont de voir l'Église « perdre la classe ouvrière ». Le « Sillon » est condamné par Rome en 1910. Ses militants, douloureux, acceptent de se soumettre. Pie X souffrira personnellement de ces longues discordes avec la France, « la fille aînée de l'Église ». Ces condamnations sans nuances, ce retour au conservatisme retardent pour des dizaines d'années les recherches bibliques, théologiques ou politiques de l'Église.

C'est sous Benoît XV que l'Europe est mise à feu et à sang par la guerre de 1914. Les prêtres partent sac au dos et la fraternité des tranchées impose un autre visage de l'Église. Le clergé cesse d'apparaître comme une classe privilégiée. Le curé devient sympathique et chacun en connaît « un qui n'est pas comme les autres » puisqu'il est capable d'être un homme et de comprendre. C'est « l'Union sacrée ».

Le Père DANIEL BROTTIER, missionnaire au Sénégal, mais revenu pour être aumônier militaire, a consacré la fin de sa vie à l'Oeuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil, fondée au début du siècle par l'abbé Roussel, dans l'esprit de Don Bosco et de Joseph Cottolengo. Tandis que FRANÇOISE-XAVIÈRE CABRINI fonde les Sœurs Missionnaires du Sacré Cœur et se voue aux Italiens émigrés aux Amériques. Femme d'action, elle n'hésite pas à sillonner le monde. Sur son passage naissent les orphelinats, les hôpitaux, les centres d'accueil, les dispensaires...

C'est en 1919 que s'est tenue la première réunion des Cardinaux et Archevêques de France. En 1920, la France reprend ses relations diplomatiques avec le Saint-Siège.

La Fédération Nationale Catholique du général de Castelnau naît en 1924. L'Association Catholique de la Jeunesse Française (A.C.J.F.) forme les futurs cadres de la Démocratie chrétienne. Eugène Duthoit à Lille dirige l'Union d'études des Catholiques sociaux ; Francisque Gay lance la « Vie catholique » et Champetier de Ribes fonde le parti démocrate populaire.

En 1922, par l'encyclique « Ubi Arcano », Pie XI dessine les grandes lignes de l'Action Catholique ; Cardijn lance la J.O.C. en Belgique en 1924 ; la Jeunesse Ouvrière Chrétienne gagne la France en 1926. La J.A.C., la J.E.C., la J.I.C. et la J.M.C. ne devaient pas tarder à suivre. Une Action Catholique Générale vise à constituer d'authentiques communautés paroissiales ; des mouvements de jeunes foisonnent : les Scouts de France et les Guides de France, catholiques, les Cœurs Vaillants, les fédérations sportives. Pendant que l'Action Catholique spécialisée des adultes se met en place, prenant en compte la notion de classes sociales que les mouvements appelleront des « milieux ».

Pape des missions, Pie XI met tous ses soins à la création et au développement d'un clergé indigène ; en 1923 il sacre le premier évêque indien, en 1926 les six premiers évêques chinois.

L'œcuménisme s'affirme avec le Père Couturier, promoteur de la « Semaine de prière pour l'Unité des chrétiens ».

L'Italie est sous le joug de Mussolini, l'Allemagne sous celui de Hitler depuis 1933. L'Espagne entre dans une longue guerre civile en 1936. Pie XI condamne l'Action Française en 1926. Sensible au progrès, il crée Radio-Vatican et l'Académie pontificale des sciences. En mars 1937, à cinq jours d'intervalle, Pie XI condamne le communisme athée

par l'encyclique « Divini Redemptoris » et le national-socialisme, raciste, étatiste et païen par l'encyclique « Mit brennender Sorge », en rappelant les droits de l'homme en tant que personne.

Six mois après la mort de Pie XI, en 1939, c'est à nouveau la guerre. Elle est totale jusque dans l'horreur des camps de concentration. MAXIMILIEN KOLBE, prêtre franciscain polonais, s'offre pour mourir à la place d'un père de cinq enfants dans le bunker de la faim d'un camp de concentration nazi, près d'Auschwitz. C'était en 1941.

« France pays de mission ? » des abbés Godin et Daniel pose la question de la déchristianisation de la France. Déjà la « Mission de France » est créée sous l'impulsion du cardinal Suhard par une décision de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France en 1941, suivie par la « Mission de Paris ». Embarqués en Allemagne pour le service du travail obligatoire, un certain nombre de prêtres français et de séminaristes font l'expérience concrète de la vie ouvrière ; ils en reviennent convaincus qu'un mur sépare l'Église de la masse des hommes. Les prêtres ouvriers le franchiront.

Le renouveau jaillit de partout : pastorale paroissiale, liturgie, catéchèse. Teilhard de Chardin tente la réconciliation de la foi et de la science, le mouvement biblique anime la théologie et la vie, la prière et la célébration. Emmanuel Mounier invite l'Église à se faire peuple.

Le pape Pie XII accueille la montée d'un laïcat qui désormais trouvera son expression dans les structures mêmes du Vatican.

En 1958, Jean XXIII est élu pape. En 1961, il consacre une encyclique aux questions sociales : « Mater et Magistra » et en 1963 l'encyclique « Pacem in terris » est accueillie comme l'encyclique de la Paix. « La paix entre tous les peuples exige la vérité comme fondement, la justice comme règle, l'amour comme moteur, la liberté comme climat. » En 1962, l'« église de la réconciliation » catholique et protestante est inaugurée à Taizé.

La conscience des hommes a tenté de s'élargir au fur et à mesure que reculaient les horizons de l'univers : la lune toute proche, la télévision mettant la Chine dans notre salle de séjour, quelques heures d'avion supersonique nous séparant de l'Amérique ; c'est alors que le monde est apparu moins comme un livre à lire que comme un immense chantier. Une nouvelle forme de culture interpelle la foi du peuple de Dieu. C'est pour tenter de convertir sa foi à cet aujourd'hui du dessein de Dieu que l'Église s'est une fois encore réunie en concile. C'est le second concile du Vatican, convoqué par le pape Jean XXIII, et qui s'est réuni de 1962 à 1965.

L'Église s'y définit comme le peuple de Dieu. L'Église est un corps « qui vit, qui pense, qui parle, qui grandit, qui se construit ». C'est l'aggiornamento, un printemps plein d'espérance. Le pluralisme est reconnu à l'intérieur de l'Église, la liberté religieuse affirmée, la confiance est donnée à l'homme, la collégialité est élargie, une anthropologie nouvelle est élaborée, l'autonomie du temporel se précise, une voie est ouverte à une participation de plus en plus active du laïcat avec la création du conseil pontifical pour les laïcs.

C'est sous le pontificat de Paul VI, commencé en 1963, que le concile s'est achevé. On parle désormais d'une Église post-conciliaire. L'Église ayant pris conscience de la faim dans le monde et de l'inégalité nord-sud, le pape Paul VI lance l'appel au développement de tout l'homme et de tous les hommes par l'encyclique « Populorum progressio ».

Le pape se fait pèlerin à Bethléem sur la terre de Jésus déchirée par la guerre entre Juifs et Arabes. En 1964, Paul VI rencontre le Patriarche de Constantinople Athénagoras. C'est la première rencontre des deux Églises à ce niveau depuis 1439. Il se fait voyageur pour aller crier : « Plus jamais la guerre ! » devant l'Assemblée des Nations-Unies en 1966. Paul VI va à Bombay, au cœur même de la faim, à Ankara, en Colombie ; l'Ouganda, l'Asie du sud-est, l'Océanie reçoivent tour à tour sa visite. Un secrétariat pour les non-croyants est créé ; « Justice et Paix » prend place en chaque pays, attentif aux injustices, à la torture, à l'arbitraire, aux ventes d'armes et au surarmement. L'œcuménisme entre au Vatican avec la visite du Dr Ramsey, primat de la communion anglicane, en 1966. Paul VI visite le Conseil œcuménique des Églises en 1969.

La messe se célèbre face au peuple et dans sa langue. Paul VI disait de la catholicité qu'elle est « universalité, destination à tous les peuples, offrande à toutes les langues, invitation à toutes les civilisations, présence à toute la terre, question posée à toute l'histoire... » En mai 1964 est créé le secrétariat pour les non-chrétiens, prélude à un dialogue avec le monde.

En 1978, le pape Jean Paul Ier n'a le temps que de laisser le souvenir d'une simplicité souriante.

La même année, Jean Paul II, le premier pape polonais, fait du monde entier sa paroisse.

LE TEMPS DE LA SAINTETÉ

(Le passé, racine de l'avenir)

Quels visages de la sainteté se cachent aujourd'hui parmi nous ? Quels saints pour demain sont déjà parmi nos enfants ? Il nous reste à écrire notre page de l'histoire du peuple de Dieu, avec notre vécu, nos grands jours et nos humbles gestes, nos choix, nos actes, notre fidélité tournée vers l'avenir, notre capacité à inventer des réponses à la taille des événements de notre temps. Cette histoire est sainte parce qu'elle est le rendez-vous quotidien de Dieu et des hommes, de l'Église et du monde.

Ce n'est pas à cause de ses mérites que le peuple de Dieu est un peuple saint : c'est l'Esprit de Dieu qui fait de nous « une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis... » *(1 Pierre* 2, 9*)*.

La sainte Église est aussi un peuple de pécheurs. Il ne faut donc pas se scandaliser si, à certains moments de son histoire, le peuple de Dieu s'est montré si décevant, si lent à comprendre, plus attaché à ses idées, à ses schémas, à ses habitudes que disponible au souffle de l'Esprit.

Lorsque nous sommes tentés de juger la conscience de ceux qui nous ont précédés, n'oublions jamais qu'ils étaient dépendants de leur civilisation et de leur culture comme nous dépendons nous-mêmes des nôtres. Nous ne pouvons pas juger l'attitude d'un chrétien du Moyen Age par comparaison avec celle que nous poursuivons aujourd'hui. Nous ne pouvons pas attendre la même expression de la foi d'un chrétien d'Occident et d'un chrétien d'Afrique ou d'Asie.

Les saints sont ceux qui ont vécu passionnément l'Évangile dans leur monde et à leur époque. Ils sont saints pour avoir pris part, avec foi, à la mort et à la résurrection du Seigneur. Ainsi, « les fêtes des saints proclament les merveilles du Christ chez ses serviteurs et offrent aux fidèles des exemples à imiter... » (Vat. II, décret sur la liturgie).

C'est pour n'oublier aucun de ces saint inconnus, qui sont dans la lumière de Dieu, que chaque année l'Église réunit dans la même fête, la fête de tous les saints, la TOUSSAINT, cette immense foule anonyme de ceux qui, ayant été unis au Christ dans la vie et la mort, le sont maintenant dans la gloire auprès du Père.

TABLE DES SAINTS

Cette table regroupe les principaux saints célébrés chaque année, avec l'indication de la date de leur fête.

A

B

VOCABULAIRE BIBLIQUE

*Il a paru nécessaire d'employer, dans les traductions, des termes religieux que l'on ne comprend pas toujours parfaitement et qui, pourtant, ne peuvent être remplacés par d'autres. Ce « vocabulaire » précise le sens des plus usuels. Les * renvoient à un autre mot du présent vocabulaire.*

ACTION DE GRÂCE. C'est reconnaître que tout ce que nous avons vient de Dieu, que « tout est grâce* ».

ADULTÈRE. Voir *Noces.*

AGNEAU DE DIEU. Jésus est à la fois l'agneau pascal dont le sang libère le peuple (Exode **12**) et l'agneau conduit à l'abattoir portant le péché de son peuple (Isaïe **53**). Voir aussi l'Agneau dans Apocalypse **5** (p.601).

ALLÉLUIA. En hébreu : « Louez le Seigneur ! » C'est l'acclamation pascale des chrétiens.

ALLIANCE. Dans la foi, le peuple de Dieu découvre que le Seigneur vient vers lui, établit des liens, donne des preuves à travers les événements. A ce don gratuit il faut répondre. Après les Alliances de l'Ancien Testament (pp. 21, 24, 39) Jésus donnant sa vie conclut l'Alliance nouvelle dont le signe est l'Eucharistie (p. 52).

AMEN. Pas seulement un souhait : « Ainsi soit-il ! », mais une affirmation, une approbation : « C'est vrai ! C'est ferme ! Ça tient ! ». C'est le mot de notre foi et de notre confiance en Dieu. Jésus emploie ce mot en tête de ses affirmations solennelles : « Amen, je vous le dis ... »

AMOUR. Le Dieu de la Bible aime les hommes (comme un père, comme une mère, comme un époux, disent les prophètes). En réponse, il attend d'être aimé (Deutéronome **6**). Il attend surtout que les hommes s'aiment entre eux. En Jésus, Dieu révèle les dimensions inouïes de son amour (Éphésiens **3**, 11-19) et l'absolu de son appel à l'amour (Jean **15**, 10-17), un amour sans limite qui va jusqu'à pardonner aux ennemis (Luc **6**, 27-35).

ANCIENS. Nom des responsables dans le monde antique. Le Nouveau Testament cite ceux du peuple juif (p. 46) et ceux des communautés chrétiennes (Actes **14** et **15**).

ANGE. Des êtres invisibles entourent Dieu. La Bible dit qu'il nous les envoie comme messagers ; en fait, les messages de Dieu sont souvent à lire à travers les événements de la vie. L'expression « Ange du Seigneur » désigne parfois Dieu lui-même se révélant dans la vie des hommes.

ARGENT. Voir *Richesse*.

BÉNIR. (BÉNÉDICTION) Le mot signifie « dire du bien », mais quand Dieu dit, sa parole est efficace. Dieu donne aux hommes ce qui est bon pour eux. Les hommes bénissent Dieu en accueillant ce don dans l'action* de grâce. Bénir une chose, c'est bénir Dieu qui nous la donne et le prier pour que nous sachions l'utiliser au service de son amour.

BRAS. Symbolise la puissance de Dieu intervenant dans l'histoire.

CANON. Liste officielle des livres reconnus par l'Église comme faisant partie de la Bible.

CHAIR ET SANG. 1) Cette expression désigne l'homme tout entier (« Celui qui mange ma chair et boit mon sang... »).
2) A l'intérieur de ce composé, le sang désigne le principe de vie ; les os et la chair désignent le corps. D'où, en un sens restreint, chair et sang signifient l'homme « extérieur » par opposition à l'homme « intérieur » appelé esprit, coeur.
3) Chair et sang désignent enfin l'homme laissé à ses propres forces. Chez saint Paul, la « chair » est souvent le contraire de l' « esprit » * c'est ce qui éloigne l'homme de Dieu (Galates **5**, p. 464).

CHARISME. Don particulier de la grâce * accordé par l'Esprit Saint à certains pour le service de la communauté.

CHARITÉ. Voir *Amour*.

CHEMIN. Voir *Marche*.

CHOISIR. Voir *Élu*.

CHRIST, CHRÉTIEN. Mot grec signifiant « oint » d'huile et traduisant le mot « *Messie* » *. Rois et grands prêtres de l'Ancien Testament étaient appelés oints du Seigneur et annonçaient Jésus, le Christ. Les Chrétiens sont les fidèles du Christ.

CIEL, CIEUX. Inaccessible pour l'homme d'autrefois, donnant à tous la lumière et la pluie fécondante, c'est l'image du Dieu « très-haut » et bienfaisant et du lieu où il veut rassembler tous ceux qu'il aime.

CIRCONCISION. A la naissance de tout garçon juif, cette opération marque son organe sexuel, porteur de la vie qu'il devra transmettre. C'est le signe de l'Alliance transmise en Israël de génération en génération. Mais le croyant doit surtout être marqué dans son coeur * (« circoncision du coeur », dit Jérémie). Le signe qui marque les chrétiens c'est le baptême ; ce qui compte ce n'est pas d'être circoncis, c'est « la foi agissant par la charité » (Galates **5**, 6).

CŒUR. Pour les Hébreux, il est le siège de la vie intellectuelle autant que de la vie sensible et morale.

COLÈRE DE DIEU. Dieu ne peut être bienveillant envers le péché : il doit l'exterminer. Cette colère de Dieu, l'homme la reconnaît à travers le désordre du monde (fléaux, guerres, etc...), comme la juste conséquence du péché. Mais le pécheur repentant et uni à Jésus sait que l'amour de Dieu aura le dernier mot. On dit : « Dieu d'amour », non pas : « Dieu de colère ». C'est l'amour et non la colère qui constitue le fond de Dieu.

CONNAÎTRE. Au sens biblique, ce n'est pas seulement un acte de l'intelligence, mais de tout l'être. Il suppose un contact, une rencontre personnelle. Dieu seul nous donne de connaître son mystère *.

CONSEIL. Sur le grand conseil des Juifs ou Sanhédrin, voir p. 46.

CONSOLER. (CONSOLATION) Pas seulement soulager par de bonnes paroles, mais « consolider », « réconforter », « rendre fort ».

CONVERSION. Ce mot, qui veut dire « retournement », est employé pour traduire un mot grec qui signifie « changement de mentalité ». Suivre le Christ, c'est changer sa manière de voir, c'est apprendre à regarder les choses comme lui, se faire un regard toujours neuf. Le chrétien est ainsi appelé à une conversion permanente.

CORPS. C'est tout l'homme, vu dans sa relation avec Dieu et avec ses frères. Dire que le corps ressuscite, c'est dire qu'après la mort nous aurons une vie de relation d'une richesse extraordinaire. L'Église * est corps du Christ (1 Corinthiens **12**, p. 425) : elle est faite de membres solidaires, et par elle le Christ est en relation avec le monde des hommes.

CRAINTE DE DIEU. A ne pas confondre avec la peur. C'est le saisissement qui envahit la créature visitée * par Dieu ; la réaction du pécheur qui veut fuir le Dieu saint * ; enfin l'attrait d'amour qu'exerce Dieu.

CROIRE. Voir *Foi*.

DÉSERT. Entre l'Égypte et la Terre promise, la route de l'Exode passe par le désert (p.21). Rude épreuve pour le peuple, mais aussi solitude où il peut accueillir et reconnaître Dieu. Notre marche vers le Seigneur passe de même par des déserts.

DOCTEURS DE LA LOI. Autre nom des scribes. Voir p. 46.

EAU. Il y a les eaux destructrices, celles qui détruisent les pécheurs (Déluge), qui font triompher la Gloire * de Dieu (mer rouge), qui puri-

fient en détruisant la racine du péché grâce à l'Esprit qui a fécondé les eaux. Il y a surtout les eaux salutaires et gratuites, qui arrosent (rosée, pluie), qui abreuvent (dans le désert la source d'eau vive), qui fécondent en recréant par l'Esprit*.

ÉCRITURE - ÉCRIT. La Bible est la trace écrite des relations entre Dieu et son peuple. Elle éclaire la route de ce peuple. Dire qu'un événement est « selon les Écritures », c'est dire qu'on le lit à la lumière du projet de Dieu, c'est dire que la vie a un sens.

ÉGLISE. Mot grec signifiant assemblée (voir *Synagogue*). Assemblée de tous les chrétiens appelés par Dieu : elle est le Corps du Christ. Le même mot désigne le bâtiment qui rassemble la communauté et symbolise son unité (s'écrit en ce cas sans majuscule).

ÉLU. Abraham et sa postérité sont le peuple élu, choisi par Dieu. Le Christ, fleur d'Israël, est celui que Dieu a choisi, aimé, préféré, il est l'Élu par excellence. Unis à lui, et demeurant fidèles à leur vocation*, les chrétiens sont les élus de Dieu. Ce choix n'en fait pas des privilégiés supérieurs aux autres, mais des témoins chargés d'annoncer l'amour de Dieu pour tous les hommes.

ENFER ET ENFERS. Tantôt ce que nous appelons couramment « enfer » ; tantôt le « séjour des morts » où, selon les anciens et les Juifs avant qu'ils aient été éclairés par Dieu, les défunts, bons et méchants menaient une vie diminuée.

ÉPREUVE. Voir *Tentation*.

ESCHATOLOGIE. Mot qui désigne ce qui concerne les « derniers temps », l'achèvement du monde que Dieu prépare.

ESPRIT. Au sens du Nouveau Testament, n'équivaut pas exactement à l'âme, siège des facultés spirituelles, mais désigne la région secrète où l'Esprit Saint rencontre l'homme, demeure en lui et l'insère dans la vie de la sainte Trinité.

ESSÉNIENS. Voir p. 48.

EUCHARISTIE. Mot grec qui signifie « action* de grâce ». La grande action de grâce des chrétiens s'exprime en refaisant les gestes de Jésus à son dernier repas (p. 52).

FACE. Le visage chez l'homme exprime les sentiments profonds de son être. Contempler la face de Dieu, c'est être admis en sa présence et jouir de son intimité ; lui demander de montrer une face bienveillante, c'est le supplier de se montrer favorable. Prier, c'est chercher la face de Dieu.

FEU. Fascinant, mais inaccessible et redoutable, le feu est signe de la présence de Dieu. Tantôt vengeur et purifiant (foudre, Sinaï), tantôt éclairant (colonne de feu et cierge pascal), il symbolise la jalousie divine qui consume toute impureté et suggère l'amour transformant de Dieu.

FIDÉLITÉ. Caractéristique fondamentale du Dieu de la Bible : il est celui sur qui on peut compter quoi qu'il arrive (voir *Amen*).

FILS DE L'HOMME. Nom que Jésus se donne dans l'Évangile. Il évoque son enracinement dans l'humanité (un homme parmi les autres). Mais il se réfère aussi au personnage mystérieux de Daniel 7 à qui Dieu fait partager sa royauté. C'est le mystère même de Jésus : humilité et souffrance, puissance et gloire.

FOI. Adhésion de l'homme à la parole de Dieu et confiance en Dieu qui accomplira toutes ses promesses. Abraham est le modèle de la foi (p.20). Désigne aussi l'ensemble de la révélation chrétienne : synonyme d'Évangile.

GLOIRE. 1) Pas seulement le renom, mais ce qui, aux yeux des Hébreux le fonde et lui donne du poids : richesse, importance sociale. 2) *Le Dieu de gloire* est cet être riche et puissant, d'une telle plénitude qu'elle déborde, se diffuse, puissante et lumineuse, dans la création. Cette plénitude se concentre en Jésus Christ ; elle se répandra à nouveau dans les *corps glorieux*, à travers lesquels elle rejaillira inépuisable (Sinaï, Transfiguration, Résurrection). *La Gloire de Dieu*, c'est Dieu manifesté, c'est Jésus Christ. 3) *Rendre Gloire à Dieu*, c'est reconnaître qu'il est celui à qui convient parfaitement ce qui a été au paragraphe ci-dessus.

GRÂCE. Pas seulement la beauté ou la bienveillance, mais le don gratuit fait par Dieu en nous envoyant l'Esprit Saint qui nous sanctifie.

HÉRODIENS. Voir pp. 49 et 50.

HÉRITAGE, HÉRITIER. La Terre promise est l'héritage promis à Abraham et à ses descendants, héritage dont Israël, premier-né* de Dieu, entre en possession. Les chrétiens, Israël spirituel, sont héritiers de Dieu, héritiers avec le Christ.

HEURE. Expression par laquelle Jésus désigne l'Heure par excellence, le temps de sa glorification par la croix rédemptrice ; vers elle convergent tous les instants de sa vie.

HOLOCAUSTE. Sacrifice par lequel la victime était consumée entièrement par le feu sur l'autel. Au sens spirituel : don total de soi.

HOMME. 1) Pour la Bible, il est un tout. Parler d' « âme » ou de « corps » mais aussi de « bouche », de « bras », ou de tout autre partie du corps, c'est encore le désigner tout entier en insistant sur un certain aspect.
2) A la différence des Occidentaux, les Hébreux ne considèrent pas l'homme indépendamment de sa situation religieuse : l'homme est un être lié à Dieu par son souffle même, par son « esprit* ».
3) Il y a dans tout chrétien deux hommes qui vivent en lui : le « vieil homme » est tiré vers le mal, corps et âme ; mais « l'homme nouveau », créé par l'Esprit Saint, doit triompher du péché.

HOSANNA. Mot signifiant d'abord « au secours ! » et devenu ensuite une acclamation populaire. Elle fut poussée par la foule brandissant les rameaux lors de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Elle équivaut à nos vivats: « Vive Jésus ! Vive Dieu ! ».

HUILE. Elle pénètre tout, même la pierre (Dédicace). D'où la divinité qui pénètre le Christ* (l'Oint), la sainteté* qui nous pénètre, le sacré qui pénètre la pierre d'autel: l'huile consacre, éclaire. Elle fortifie (huile des athlètes), elle guérit, elle nourrit, elle réjouit (par le parfum).

IMPUR. Voir *Pur.*

JÉRUSALEM. Ville que David conquit et choisit pour capitale de son royaume (p. 23). A travers la cité terrestre, l'Église entrevoit dans l'avenir la Jérusalem céleste ou Ciel* (Apocalypse **21**, p. 635).

JOUR. Désigne les interventions solennelles de Dieu au cours de l'histoire de son peuple, et plus spécialement celle qu'il fera au dernier jour de notre monde.

JUGEMENT. Voir *Visite.*

JUSTICE. (JUSTE) Pas seulement ce qui fait rendre à chacun ce qui lui revient, mais surtout ce qui « ajuste » l'homme au dessein de Dieu tel qu'il le découvre ; l'homme est ainsi « juste ce qu'il doit être ». Dieu, lui, est juste parce qu'il est fidèle avec lui-même, tenant toujours ses promesses, donnant toujours plus qu'on n'attend. Cette justice ne condamne pas : elle pardonne et fait vivre.

LIBÉRATION. Voir *Salut.*

LIBERTÉ. (LIBRE) L'homme est fait pour s'arracher à tout ce qui le rend esclave. La vraie liberté, c'est d'aimer comme Dieu aime, sans barrière qui arrête cet amour.

LOI. Celle de l'Ancien Testament (la Torah, p. 30) est à la fois rappel des événements qui éclairent la route et recueil des commandements qui balisent cette route. Libérés de la Loi par la foi au Christ (Galates **2**, p.458), nous sommes soumis au commandement de l'Amour qui accomplit la loi (Romains 13, 8-10, p. 399) : celle-ci comporte des exigences à découvrir pour tous les instants de la vie.

LUMIÈRE. Symbole du salut* messianique, de la vie* éternelle. Règle de la vie morale et de la justice. Le Christ, notre lumière, a triomphé des ténèbres et nous guide dans la nuit*. Par lui les chrétiens sont illuminés et peuvent rayonner dans le monde.

MANNE. Aliment merveilleux des Hébreux dans le désert (Exode **16**). Symbole de la parole* divine, nourriture spirituelle. Annonce de l'Eucharistie.

MARCHE. Nous sommes en marche vers le ciel, comme les Hébreux vers la Terre promise. Jésus est notre compagnon de chemin. Bien plus, il est la seule route qui conduise au Père.

MELKISÉDEK. Roi et prêtre, il offre à Abraham du pain et du vin. L'Église y voit la figure du sacrifice offert par Jésus Christ, « prêtre à la manière de Melkisédek » (Genèse **14**)

MÉMOIRE Marqués par les événements où ils ont rencontré leur Dieu, les Israélites savent qu'ils doivent sans cesse « se souvenir » (Deutéronome **8**). Chaque année le « mémorial » de la Pâque (Exode **12**) rend présente la force libératrice du Seigneur ; bien plus encore l'Eucharistie où nous refaisons les gestes de celui qui a dit : « Faites ceci en mémoire de moi » (Luc **22**, 19).

MER. Vue comme puissance redoutable, elle symbolise les forces du mal que Dieu seul sait maîtriser.

MESSIE. (MESSIANIQUE) Voir *Christ.* Le « messianisme » est l'attente du Messie entretenue dans le peuple d'Israël par la prédication des prophètes (voir p. 24).

MIRACLE. Voir *Signe.*

MISÉRICORDE. Traduit un mot qui évoque les « entrailles ». Émotion profonde face à la misère, qui pousse à la prendre en charge. « Soyez miséricordieux comme votre Père » (Luc **6**, 36).

MOISSON. Evoque la fin des temps, la rude purification qui sépare ce qui est mauvais de ce qui est bon, la joie de voir s'amasser le bon grain.

MONDE. Désigne soit la création, terre ou genre humain, soit cette même création en tant que détournée de Dieu et soumise à Satan*, « prince de ce monde ».

MONTAGNE. Lieu choisi de préférence par le Seigneur pour ses révélations (Sinaï, Thabor, mont des Béatitudes) et l'accomplissement de ses mystères (mont des Oliviers, Calvaire) ; lieu sacré qui paraissait aux anciens accessible à Dieu seul, marchepied de Dieu visitant* l'homme.

MORT. Symbole de tout ce qui est négatif, du mal, du péché. Mais Jésus, en l'assumant dans toute son horreur, en a fait un chemin vers la vie, où il nous appelle à le suivre. Le baptême nous plonge dans sa mort pour nous conduire à sa vie de Ressuscité (Romains **6**, p. 385).

MYSTÈRE. A la fois source de lumière qui illumine la raison et abîme insondable à la raison qui veut l'explorer et qui fragmente en « Mystères » le Mystère unique de Dieu. Dieu nous a révélé (retiré le voile sur) ses desseins secrets, en nous parlant par son Fils. La messe est par excellence « le mystère de foi ».

NATIONS. Par ce mot les Juifs désignaient les autres peuples.

NOCES. Révélant son amour pour les hommes, Dieu l'a comparé à l'amour de l'homme pour la femme dans les noces. La tradition a reconnu dans l'Incarnation les noces du Christ et de l'humanité. L'Église est l'épouse du Christ ; chaque âme est dans l'Église, épouse du Christ. Trahir l'amour de Dieu est, pour les prophètes, un « adultère ».

NOM. Le *nom* exprime le fond même de l'être ; dire le nom de quelqu'un, c'est le toucher en quelque sorte. D'où le respect du *nom de Dieu* : on le bénit, on l'admire, on le déclare saint. Invoquer le Nom de Dieu (dire « Au nom du Père »...), c'est avant tout rendre sacrée l'action qu'on va accomplir en y joignant la puissance de la personne invoquée. C'est aussi reconnaître qu'on appartient à celui qu'on invoque. La *vocation** (appel) donnée à quelqu'un est souvent signifiée par son nom : Jésus (Matthieu **1**, 21), Pierre*...

NUÉE. Désigne, sans en dévoiler le mystère, la présence de Dieu (Sinaï, Transfiguration). Parfois elle cache aux regards humains les régions célestes (Ascension) ou les indique comme le lieu d'où viendra le Christ à la fin des temps*.

NUIT. En attendant le Jour* du Seigneur, le chrétien demeure *dans* la nuit. Mais, parce que ce Jour est proche, il n'est pas un être *de* la nuit, il n'appartient plus au monde de l'immoralité : il veille contre l'Ennemi, il veille afin de n'être pas surpris par la venue de l'Époux (voir *Noces*).

ONCTION. Voir *Huile.*

PAIN. Nourriture de base, faite pour être partagée. Symbole de communion. Symbole des nourritures que Dieu veut partager entre tous ses enfants : sa Parole dans l'Écriture, sa Parole faite homme donnée dans le pain eucharistique (Jean **6**).

PAIX. Non seulement l'absence de guerre, mais la possession des biens, des richesses, du bonheur et avant tout de la santé. Formule de salut et de souhait.

PARDON. Élément essentiel de l'attitude des chrétiens (Matthieu **18**, 21-35). Pardonner n'est pas oublier le mal, mais aimer par-delà de ce mal.

PAROLE DE DIEU. N'est pas simplement un mot, mais une action de Dieu : quand Dieu parle, il crée. Jésus Christ est la Parole de Dieu incarnée. A travers la Bible, le chrétien doit écouter la Parole de Dieu. Voir aussi p. 35.

PAUVRES. Jésus a déclaré bienheureux les petits, les malheureux, les opprimés, les insatisfaits qui gardent confiance en Dieu et n'attendent que de lui leur secours. Leurs sentiments ont été exprimés dans les psaumes par les « pauvres d'Israël ». A la différence des riches, ils entrent de plain-pied dans le royaume de Dieu.

PÉCHÉ. Face à Dieu, à sa générosité, à ses exigences, le croyant sincère ne peut que reconnaître son insuffisance, son infidélité. Et s'il le reconnaît, Dieu est toujours prêt à lui pardonner. Mais Dieu ne peut pas être d'accord avec ceux qui se prennent pour des gens sans défaut et qui classent comme pécheurs toutes sortes de gens (Luc **15**, 1-32 ; **18**, 10-17).

PÉNITENCE. Voir *Conversion.*

PEUPLE. Devant Dieu, les croyants ne sont pas des individus isolés, mais un peuple qui doit vivre uni et répondre solidairement à l'appel du Seigneur. Israël est le peuple de Dieu de l'ancienne Alliance*, l'Église est le peuple de Dieu de la nouvelle Alliance.

PHARISIENS. Voir pp. 49 et 50.

PIERRE. *Dieu* est ferme comme une pierre ; il est le « Rocher », notre « refuge » contre le péril. *Jésus Christ* est la pierre d'angle sur laquelle on bâtit ou qui couronne le faîte de l'édifice. Il est aussi la pierre de scandale (à laquelle achoppent les incrédules). *L'apôtre* Simon est nommé par Jésus « Pierre » car il veut bâtir sur lui son Église. *Les chrétiens* sont les pierres vivantes qui constituent l'Église.

PREMIER-NÉ. Le Seigneur, le libérateur d'Israël, exigeait que les premiers-nés des hommes aussi bien que ceux des animaux lui fussent consacrés. Les lévites représentaient auprès de Dieu les premiers-nés

des hommes. Jésus, premier-né de toute la création, présente avec lui les prémices de toutes les créatures.

PRÊTRES. Pour les prêtres juifs, voir p. 46. Selon le Nouveau Testament, le seul prêtre est désormais Jésus, qui a offert une fois pour toutes le sacrifice qui sauve définitivement les hommes (Hébreux 7).

PROPHÈTES. *Hommes* choisis par Dieu pour « dire sa parole » et révéler le sens de l'histoire : passé, présent et avenir. *Jésus* est le Prophète par excellence : non seulement celui qui dit la parole, mais celui qui est la Parole* ou le Verbe*.

PUBLICAINS. Collecteurs d'impôts pour le service des Romains.

PUR-IMPUR. (PURETÉ - IMPURETÉ) Est impur pour l'Ancien Testament tout ce qui empêche un objet ou une personne d'être « saint », d'être en relation avec Dieu. Il faut se purifier grâce à un rite approprié. Jésus déclare que la seule impureté qui compte, c'est celle qui est dans le coeur* (Marc 7, 14-23).

RANÇON, RACHAT, RÉDEMPTION. Tel est le moyen que Dieu a choisi pour sauver les hommes et se les unir. Le terme signifie qu'on effectue la libération d'un esclave en le soustrayant à son premier maître et en l'attachant à son nouveau seigneur. Il ne signifie nullement pour nous que le Christ ait payé une rançon à qui que ce soit ; mais il rappelle l'oeuvre coûteuse que Jésus a réalisée en donnant sa vie.

RECONNAÎTRE. Voir *Connaître.*

RÈGNE DE DIEU. Voir *Royaume.*

REPAS. Voir *Pain.*

RÉSURRECTION. (RESSUSCITÉ) Jésus a ramené des morts à la vie (Jean **11**). Mais ce ne sont que des signes* annonçant sa propre résurrection qui est tout autre chose : le Crucifié est pour toujours le Vivant. Vainqueur de la mort, il est « avec nous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Matthieu **28**, 20). Nous le reconnaissons dans la lecture de l'Écriture* et le partage du pain* (Luc **24**, 13-35), mais aussi dans le service de nos frères les plus démunis (Matthieu **25**, 31-46).

RETOUR DU SEIGNEUR. Voir *Temps.*

RICHESSE. Ceux qui sont riches d'argent et de pouvoir risquent toujours d'écraser les pauvres* que Dieu aime (Jacques **5**, 1-6, p. 555), et d'être en fait repliés sur eux-mêmes et dépourvus de richesse spirituelle et d'amour. C'est en vue de cette vraie richesse que l'Évangile pousse les croyants à se détacher de l'argent.

ROCHER. Voir *Pierre.*

ROUTE. Voir *Marche.*

ROYAUME. A l'image de leurs rois et de ceux des autres peuples, les anciens Israélites imaginaient Dieu comme un roi infiniment juste*, défenseur des pauvres*, capable d'établir la paix* définitive. Ils attendaient le jour* où il instaurerait son règne et ferait de la terre entière son royaume. Jésus vient annoncer que le « règne de Dieu est tout proche » : sa présence l'établit dès maintenant, mais il est encore à venir tant que tous ne l'ont pas accueilli. Demander « que ton règne vienne », c'est lui ouvrir son coeur* c'est aussi s'engager à travailler pour le faire avancer. Voir p.51.

SABAOTH. Mot hébreu : multitude organisée, comme les étoiles ou une armée. « Dieu Sabaoth » est le Dieu tout-puissant qui a, à ses ordres, une « armée » céleste, les anges.

SABBAT. Chez les Israélites, jour de repos (samedi) où l'on cesse tout travail et rend hommage à Dieu.

SACRIFICE. Don joyeux qu'on fait à Dieu en signe d'amour et de reconnaissance. Au lieu des animaux, ou des aliments qu'offraient les Juifs (voir *Holocauste*), le Dieu de Jésus Christ attend l'offrande de nous-mêmes à son service et au service de nos frères, à la suite de Jésus qui « s'est livré pour nous en offrant à Dieu le sacrifice qui pouvait lui plaire » (Éphésiens **5**, 2, p. 475).

SADDUCÉENS. Voir p.50.

SAGESSE. En Dieu, elle est l'aspect sous lequel il dépasse infiniment notre intelligence ; dans l'homme, elle est un art de vivre conformément à l'expérience humaine et à la loi de Dieu. Toute sagesse véritable tire son origine de Dieu et ne trouve son accomplissement que dans le Verbe*. Dans la Bible, les *livres de Sagesse* (Proverbes, Ecclésiaste, Cantique des Cantiques, Ecclésiastique et Sagesse) traitent de cette sagesse divine et humaine. Voir pp. 32 et 33.

SAINT. Ne désigne pas d'abord un homme parfait, mais un être qui est consacré au *Dieu saint*, celui qui est Tout-Autre. L'Esprit Saint est, par excellence, celui qui donne la sainteté.

SALUT. Désigne la rédemption* ou la libération par notre Sauveur Jésus* de l'esclavage que font peser sur nous la mort et le péché.

SANG. Voir *Chair* et *Sang.*

SANHÉDRIN. Voir p. 46.

SATAN. Mot hébreu : l'Adversaire. Désigne plus particulièrement le démon, le Malin, le Tentateur.

SAUVER, SAUVEUR. Voir *Salut.*

SCRIBES Voir p. 46.

SEIGNEUR. Mot employé par la Bible grecque pour traduire Yahweh*. C'est aussi dans le monde grec le nom donné à l'empereur romain. Les chrétiens, en donnant ce titre à Jésus ressuscité, ont affirmé son exceptionnelle grandeur de roi de l'univers et de Fils de Dieu.

SÉJOUR DES MORTS. Voir *Enfers.*

SERVITEUR. Ce mot désigne toute une série de fonctions, depuis l'esclave jusqu'au ministre. Quand Dieu dit « mon serviteur », c'est là un titre d'honneur qui exprime l'appartenance personnelle à la Maison du Seigneur et convient spécialement à ceux qui sont envoyés en mission. Le serviteur de Yahweh* est la figure idéale du Messie rédempteur, entrevue aux jours de l'exil. Jésus, notre Seigneur, devenu le Serviteur de Dieu et des hommes, a daigné appeler *amis* ceux qui demeurent cependant ses serviteurs.

SIGNE. Nom donné fréquemment dans le Nouveau Testament à ce que nous appelons « miracles ». Alors que ce dernier mot souligne le côté étonnant, prodigieux, « signe » souligne l'aspect « significatif ». Jésus n'agit pas pour se faire admirer, mais pour nous faire savoir que le monde est changé, que le Royaume* vient, que Dieu nous aime.

SION. Colline sur laquelle était bâti le temple de Jérusalem ; d'où, par extension, la cité sainte elle-même. Donc synonyme de Jérusalem*.

SOUFFLE. Voir *Vent.*

SYNAGOGUE. Voir p. 47.

TÉMOINS. (TÉMOIGNAGE) Dans le grand jugement auquel est cité le monde*, Jésus et à sa suite les apôtres* et les disciples témoignent officiellement que le dessein de Dieu est accompli par la résurrection du Christ. Les témoins par excellence sont les martyrs*.

TEMPLE. Dans toute religion, le temple est le lieu sacré où on peut rencontrer la divinité et recevoir sa bénédiction *, en particulier en lui offrant des sacrifices* par l'intermédiaire des prêtres*. Le temple de Jérusalem, bâti par Salomon, détruit en 587 av. Jésus Christ, fut rebâti au retour de l'exil, embelli par Hérode, enfin détruit en l'an 70 de notre ère. Le corps du Christ est le nouveau Temple, édifié à sa résurrection. L'Église est le temple spirituel fait des pierres* vivantes que sont les fidèles baptisés.

TEMPS. On peut le concevoir comme le déroulement souvent monotone d'événements tristes ou joyeux qui se succèdent en désordre. Pour les chrétiens, ces mêmes événements sont habités par la présence de Dieu, qui y prépare mystérieusement son avènement, le retour du Christ, où toute l'attente des hommes sera réalisée. Par la foi* nous sommes déjà dans les « derniers temps », liés au Christ qui nous comble par sa présence. Voir p.53.

TÉNÈBRES. Voir *Nuit.*

TENTATION. (TENTÉ) 1) Dieu permet que l'homme passe par l'épreuve : c'est là que se découvre ce qui est au fond du coeur de chacun. En ce sens on peut dire que « Dieu tente l'homme ».
2) Au sens habituel du mot, si *l'homme est tenté* de renier Dieu il ne l'est pas par Dieu, mais à cause de sa faiblesse ou du démon ; uni au Christ qui a vaincu Satan*, le chrétien ne succombe pas.

TERRE. Pour les hébreux, ce n'est pas un globe mais une étendue plate. Sous elle est le grand abîme des eaux, les lieux « inférieurs » ou enfers*. Sur cette terre les hommes vivent, travaillent, peinent. Les croyants savent que tout cela les met en marche vers la « Terre Promise », vers le monde transfiguré et la fin des temps*.

TESTAMENT. Mot équivalent à Alliance *, soulignant l'aspect de don gratuit.

VEILLER. Voir *Nuit.*

VENDANGE. Voir *Moisson.*

VENT. Le même mot en hébreu et en grec signifie *esprit, souffle, vent.* Il y a les vents qui rafraîchissent et ceux qui punissent.

VERBE. Mot latin signifiant « parole ». Jésus est la Parole* de Dieu ou son Verbe (voir Jean 1, 1).

VÉRITÉ. Dire que Dieu est « vrai », c'est dire qu'il nous révèle la vérité sur nous-mêmes et sur le monde ; il faut accueillir cette vérité. C'est dire aussi qu'il est sans mensonge et sans détour ; il nous faut l'imiter, traduire dans nos actes la vérité de notre coeur, « faire la vérité » Cette vérité n'existe pas sans amour.

VÊTEMENT. Il en dit long sur celui qui le porte. Changer de vêtements peut être le signe de changements profonds. Le baptisé est celui

qui « a revêtu le Christ », qui a en quelque sorte adopté la personnalité du Seigneur qui s'est emparé de lui.

VIE. Selon la Bible, Dieu seul est « vivant » (voir p. 37) : les créatures ont reçu participation à cette vie unique. D'une certaine façon, la vie éternelle demeure pour nous dans l'avenir et ne sera donnée qu'à l'heure de la mort et de la résurrection. Mais, en Jésus Christ (« Je suis la vie »), le chrétien vit dès à présent la vie éternelle. Sa vie est dans les cieux, mais elle exerce son rayonnement sur l'existence terrestre au coeur de laquelle elle est placée comme son foyer.

VIGNE. Israël, vigne du Seigneur, est l'objet de la sollicitude divine, amoureuse mais déçue. Dieu attendait qu'elle produise de bons fruits, mais il n'en recueillit que du verjus (Isaïe 5). Jésus est la vraie vigne (Jean 15) sur laquelle doivent rester entés les sarments que sont les chrétiens, s'ils veulent vivre de sa vie*.

VIN. Appelé parfois « sang de la grappe ». Le bouillonnement de sa fermentation et le fait qu'il « réjouit le coeur » ou qu'il enivre paraissaient aux Hébreux mystérieux comme la vie. Le vin *eucharistique* nous fait réaliser la joie divine et la joie fraternelle.

VISAGE. Voir *Face.*

VISITER. Dans la Bible, on dit que Dieu visite son peuple quand il vient le juger et le réconforter, comme le pasteur rassemble son troupeau et sépare les brebis des boucs.

VOCATION. Mot signifiant appel en vue d'une mission. Voir *Nom.*

VOIR. Dieu est invisible, dit la Bible, et on mourrait si on le voyait. Mais sans cesse il nous donne à voir des signes* , et il est prêt à nous guérir si nous sommes aveugles face à ces signes. Viendra enfin un jour* où « nous le verrons tel qu'il est » (1 Jean 3, 1-3, p. 576)

YAHWEH ou YAHVÉ. Nom propre de Dieu : « Il est » (Exode 3). Veut indiquer par là non seulement l'éternité de Dieu : Dieu seul *est* (existe) de toute éternité : mais aussi et surtout la fidélité de Dieu à travers le temps ; Dieu est éternellement fidèle à ce qu'il *est* et à ce qu'il *veut*. Ce nom sacré, que les Juifs ne prononcent jamais, est traduit par « le Seigneur »*.

ZÉLOTES. Voir p. 50.

POUR SE RETROUVER DANS L'ÉVANGILE

Cette table a un but pratique : aider le lecteur à retrouver certains passages importants de l'Évangile. Elle ne remplace pas les tables ou ouvrages plus développés où on trouve toutes les références sur un thème ou un personnage ; on n'y a pas fait figurer les mots qui reviennent constamment. Pour chaque mot on donne une ou plusieurs références principales. Si un texte se trouve dans plusieurs évangiles, on n'en indique habituellement qu'un seul. Pour simplifier l'utilisation, on donne la page du livre et non la référence de l'Évangile.

Pages